

www.e-rara.ch

Oeuvres de ... de Fontenelle

Fontenelle, Bernard Le Bovier de

A Paris, MDCCLVIII-MDCCLXVI [1758-1766]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6462

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-25886>

Tome onzième.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

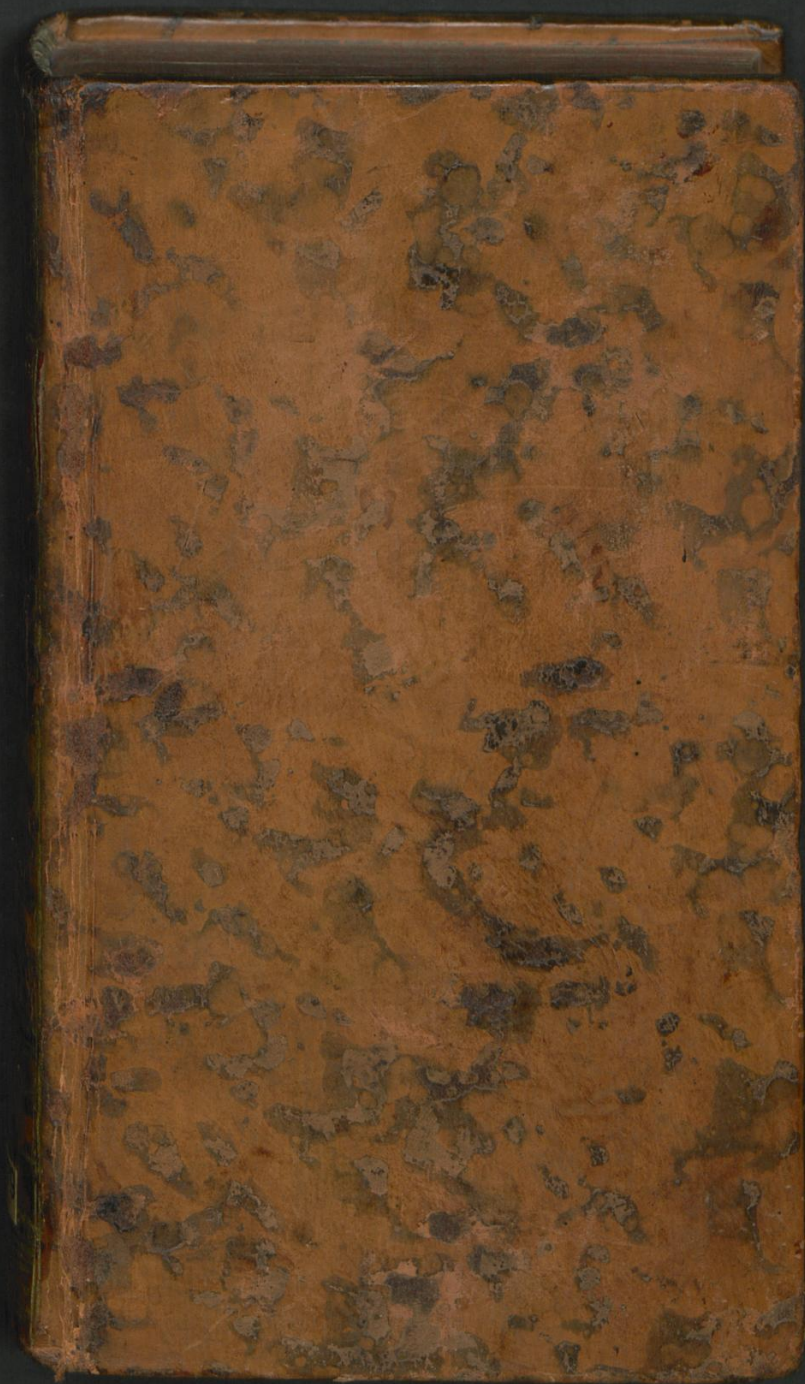
e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]





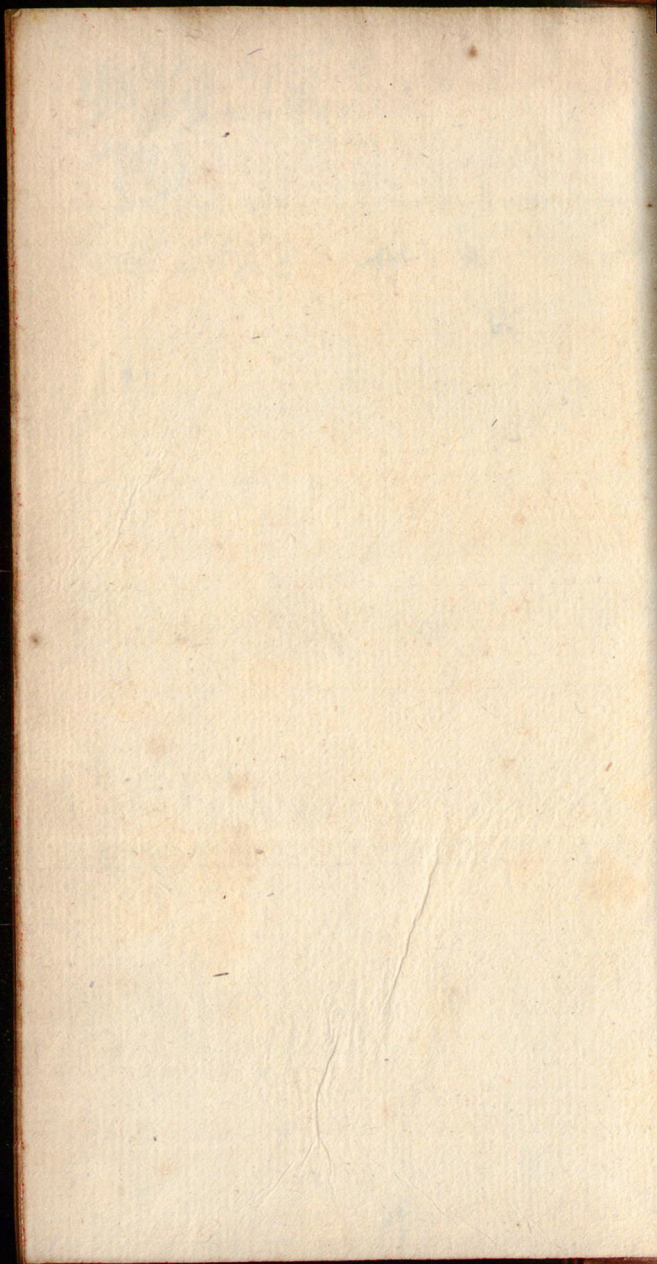


~~9849. (Rar)~~

~~(11.)~~

Rar 6462: 11

✱



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME ONZIÈME.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Augustins.

VEUVE DESAINT, rue du Foin.

DELALAIN l'aîné, rue des Fossés Saint-Germain-des-Prés.

NYON l'aîné, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie Française, rue Saint-Severin.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoisé, des Sciences,
des Belles-Lettres, de Londres, de
Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME ONZIÈME.



A P A R I S,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.



DE UVRIS

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

des Académies, des Sciences,
des Belles-Lettres, de l'Académie
françoise, de l'Académie de Rome.

ACADEMIE FRANCOISE

TOME ONZIEME



M. P. A. R. I. S.

chez les Libraires Associés.

M. DCC. LXXI.



AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

EN publiant en 1758 deux nouveaux Tomes des *Œuvres de M. de Fontenelle*, le neuvième & le dixième, j'en promis un onzième, composé principalement de ses Lettres actives & passives, & de quelques Poësies de la première jeunesse, insérées dans les anciens *Mercur*es. On m'a souvent pressé d'acquitter ma promesse ; je le fais enfin aujourd'hui. J'ai différé dans l'espérance de recueillir un plus grand nombre de Lettres ; mais après huit ans d'attente, je ne l'espère plus. C'est M. l'Abbé Trublet qui m'a procuré celles qu'on trouvera dans ce onzième Volume.

Il hésitoit sur la réimpression des pièces insérées dans les anciens *Mercur*es, ou dans les premières éditions des *Œuvres* de l'Auteur, & que M. de Fontenelle avoit retranchées des suivantes. Mais je lui ai représenté que si je ne les redonnois pas, quelque Libraire

vj A V E R T I S S E M E N T.

étranger les redonneroit, & qu'il étoit de mon intérêt de le prévenir. J'ai voulu donner une Edition du moins à peu près complete; & , encore une fois , il m'a paru qu'on le désiroit. Voilà mon excuse, si j'en ai besoin.

Pour le reste des Ouvrages de M. de Fontenelle, contenus dans ce Volume , je renvoie à la Table des articles , à quelques *avis* dont ils sont précédés, & à quelques *notes* dont ils sont accompagnés. Je dois encore ces avis & ces notes à M. l'Abbé Trublet.

Enfin, ce Tome onzième débute comme le neuvième, par diverses pièces relatives à M. de Fontenelle. La première est son *Eloge* par M. le Beau, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles - Lettres. La Table indiquera les autres.

Sur l'emploi de Contrôleur Général des Finances, morceau extrait du Discours prononcé par M. le Haguais, Avocat Général de la Cour des Aides, à la présentation des Lettres de M. le Chancelier de Pontchartrain, & composé par M. de Fontenelle (a).

(a) Voyez dans l'Eloge de M. de Fontenelle

AVERTISSEMENT. vij

Aux yeux du vulgaire , il (le Contrôleur Général des Finances) paroît parfaitement heureux. Semblable à ces Dieux que l'Antiquité imaginoit à la source des grands fleuves , il est appuyé sur l'urne d'où coulent les trésors ; il en règle le cours à son gré , & il en arrose les campagnes qu'il lui plaît de favoriser.

Ce qui est plus nécessaire aux divers besoins des hommes , ce qui l'est encore davantage à leur avidité , est uniquement entre ses mains.

Aussi quelle foule de supplians autour de lui ! Le moment de son élévation lui donne un monde d'esclaves attachés à lui par les indissolubles chaînes de l'intérêt. Les plus superbes n'auroient pas de quoi soutenir leur orgueil , s'ils ne se prosternoient à ses pieds ; & il devient le centre où aboutissent tous les respects que produit la plus générale de toutes les passions.

par M. le Beau , la note qui se trouve page xxij.

On peut voir encore les *Mémoires de M. l'Abbé Trublet sur M. de Fontenelle* , page 241 & suiv.

viii AVERTISSEMENT.

Honoré de la plus intime confiance du Prince, il en tire encore un nouvel éclat. Cette Majesté presque inaccessible aux autres, séparée des plus Grands de l'Etat par un prodigieux intervalle, se laisse voir à lui, & plus souvent, & de plus près. Il jouit de la précieuse facilité d'approcher d'elle, & elle souffre qu'il soit présent, & quelquefois même qu'il prenne part à la naissance de ces desseins secrets d'où dépendent les destinées des hommes.

Vaine & trompeuse félicité, dont tout l'enchantement disparoît au premier regard de la raison !

Tous les besoins d'un grand Royaume pesent sur celui qui préside aux Finances. Toutes les maladies de l'Etat ont droit d'aller troubler son repos, ou, pour mieux dire, elles se font toutes sentir à lui.

Sans cesse de nouveaux maux lui demandent de nouveaux remèdes ; souvent de ces remèdes mêmes il renaît des maux qu'il faut encore guérir : & cet emploi si brillant & si désirable en apparence, n'est au fond que le supplice de cet homme condamné par les Dieux à rouler toujours jusqu'au haut d'une

montagne une pierre d'un poids énorme qui retomboit toujours.

Mais ce qui doit le plus coûter à un bon citoyen , il faut que par les maux particuliers il prévienne ou soulage les maux publics ; qu'il s'attende que ce soin même paroîtra barbare à tout un Royaume , qui sent les coups qu'on lui porte , & ne voit pas ceux qu'on lui épargne ; qu'il exerce des rigueurs , dont l'utilité éloignée & peu sensible ne le justifie pas auprès de ceux qui les souffrent ; qu'il se refuse d'écouter des gémissemens légitimes , du moins par la douleur présente ; que pour prix de ses travaux & de ses veilles , il soit l'objet de toutes les plaintes de ce même peuple dont il assure le repos ; qu'il s'entende reprocher jusqu'à la stérilité des campagnes , & devienne responsable des rigueurs du Ciel.

Enfin (& quel supplice pour un cœur sincère !) c'est un de ses principaux devoirs de rassurer , par son extérieur , ceux qui tremblent pour la fortune de l'Etat. Il faut qu'aux présages les plus menaçans il oppose un visage serein ; qu'il se donne un air tranquille au mi-

X A V E R T I S S E M E N T.

lieu des plus cruelles inquiétudes ; & que malgré la plus vive sensibilité , il s'efforce de contrefaire l'insensible.

En vain , pour se délasser d'un soin continuel & de la contrainte qu'il s'impose en public , il se réfugie pour quelques momens dans son domestique ; il s'y trouve aussi-tôt environné de courtisans que sa fortune lui a rassemblés de toutes parts, ou d'amis qu'elle lui a faits , tous également ardens à recueillir le fruit de son élévation & de ses peines , tous également fertiles & inépuisables en demandes , presque tous comblés sans être satisfaits , & tout au moins ingrats par leur insatiable avidité.

Pour qui cet emploi si pénible l'a-t-il jamais plus été que pour M. le Chancelier ?

Encore si , avant que d'y parvenir , il en avoit fait l'objet de ses vœux les plus secrets , & de sa plus délicate conduite ; si son imagination avoit été longtemps enflammée ou du désir ou de l'espérance , il eût moins senti des maux qu'il auroit recherchés , & l'ambition satisfaite lui eût fait aimer jusqu'à ses peines.

AVERTISSEMENT. xj

Mais ni la modération ne lui en permettoit le désir, ni les conjectures n'en auroient permis l'espérance aux plus ambitieux.

Un coup imprévu de la sagesse du Souverain, pareil en quelque façon à ces coups de la Providence qui ne tiennent point à la chaîne ordinaire des événemens, l'enleva subitement du sein de la Magistrature qui l'avoit nourri, & le transporta dans une place où tout étoit nouveau, même à sa pensée.

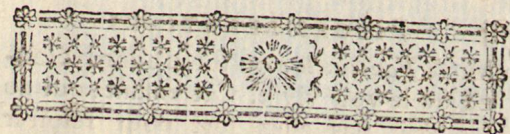
Il y entre, & le plus grand, le plus menaçant des dangers s'offre à lui pour son coup d'essai (a). Il n'a pas le loisir de s'instruire, ni d'attendre les tardives leçons de l'expérience; & quels efforts sont nécessaires au plus sublime esprit, pour suppléer par ses seules vues aux connoissances acquises!

Quelque secours qu'il tirât de cette prompte intelligence qui lui épargne le long circuit des raisonnemens ordinaires, de cette vivacité de lumière qui saisit le vrai si sûrement, qu'elle ne laisse

(a) M. de Pontchartrain succéda en 1689, dans la place de Contrôleur Général, à M. le Pelletier, qui s'en étoit démis volontairement.

presque plus rien à faire aux réflexions, il fallut cependant qu'une extrême application lui tint lieu d'une longue habitude, & que la force du travail aplanît les difficultés qu'il n'appartient ordinairement qu'à l'usage de surmonter, &c.





PIECES RELATIVES

A MONSIEUR

DE FONTENELLE.

ELOGE

DE M. DE FONTENELLE,

PAR M. LE BEAU, Secrétaire perpétuel
de l'Académie des Inscriptions & Belles-
Lettres, lu dans l'Assemblée publique
d'après Pâques 1757.

BERNARD LE BOVYER de Fon-
tenelle naquit, le 11 Février 1657,
de François le Bovyer, Ecuyer, Sieur de
Fontenelle, & de Marthe Corneille. Lors-
qu'il vint au monde, on le crut près de
mourir ; on n'osa le porter à l'Eglise :
il ne fut baptisé que trois jours après sa
naissance.

Tout devoit être surprenant dans
Tome XI,

M. de Fontenelle ; on fut d'abord étonné de le voir vivre. Cet enfant, qui ne sembloit pas assez fort pour respirer une heure, a vu sa centième année : il dut cette longue vie à l'heureuse harmonie de son ame & de son corps, qui ont vécu ensemble dans une parfaite intelligence.

Son corps évita toutes les fatigues. M. de Fontenelle ne fut pas même tenté d'essayer ses forces ; il s'abstint, dès sa première jeunesse, de tous divertissemens pénibles, de tous les jeux qui demandent quelque effort ; il se fit une habitude d'épargner à ses sens tout ce qui peut les user ou les affoiblir. Sa vie fut unie, renfermée dans un cercle d'études & de plaisirs également tranquilles : c'étoit un vase d'une matière fine & d'un ouvrage délicat, que la nature avoit placé au milieu de la France, pour l'ornement de son siècle, & qui subsista long-temps sans aucun dommage, parce qu'il ne changeoit pas de place, ou qu'il n'étoit remué qu'avec précaution.

A des organes si bien conservés, nulle ame ne pouvoit être mieux assortie que la sienne ; elle se maintint dans une assiette toujours paisible : les passions

avoient perdu pour lui tout ce qu'elles ont de pénétrant & de nuisible. Il ne s'est jamais donné la peine de haïr ni de s'irriter. Sourd aux critiques, il n'y répondoit pas : il ne parut sensible qu'à la louange, mais il n'en étoit point enivré ; il la goûtoit avec plaisir, de quelque main qu'elle lui fût présentée. Affligé sans trouble, habituellement gai, sans connoître les éclats de la joie, jamais il n'a pleuré, jamais il n'a ri : en un mot, jamais une ame n'a mieux ménagé sa demeure, & n'a manié avec plus de circonspection les ressorts dont elle faisoit usage. J'ai cru devoir tracer cette légère ébauche de sa personne, avant que d'entrer dans l'histoire de sa vie.

Son père mourut en 1693, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, Sous-Doyen des Avocats au Parlement de *Rouen*. C'étoit un homme estimable, que son fils a rendu célèbre.

Sa mère l'étoit déjà, par la qualité de sœur des deux *Corneilles* ; elle joignoit beaucoup d'esprit à une piété exemplaire ; elle forma son fils, dans lequel la douceur des mœurs & l'élégance du style retinrent toujours l'empreinte de l'éducation maternelle.

iv PIÈCES RELATIVES

De quatre freres, *Bernard* fut le second; l'aîné, nommé *Josèph*, mourut fort jeune: des deux derniers, l'un, appelé *Pierre*, ne vécut que trente-trois ans; il étoit Prêtre habitué à *S. Laurent de Rouen*; l'autre, *Josèph-Alexis*, mourut Chanoine de la Cathédrale de cette même Ville, à l'âge de soixante dix-huit ans, en réputation de science & de vertu.

M. de Fontenelle étudia chez les *Jésuites de Rouen*; son cours d'humanités fit naître les plus belles espérances. En 1670, il remporta le prix des *Palinods*, par une pièce de vers latins sur l'immaculée Conception. L'allégorie n'en est pas heureuse, mais l'Auteur n'avoit que treize ans; & l'on fait que dans ces sujets périodiques, où l'on s'obstine à tirer sans cesse du même sol de nouvelles richesses, les idées nobles & naturelles sont d'abord saisies, la mine s'épuise, & laisse aux derniers venus plus de recherches & moins de succès*.

La philosophie encore au berceau,

* En 1671, le jeune *Fontenelle* remporta encore quatre prix des *Palinods*. On trouve toutes ces pièces, dont trois sont en vers françois, à la suite de son *Eloge* par *M. le Cat*, lu en 1758, dans une assemblée publique de l'Aca-

A M. DE FONTENELLE. V

quoiqu'elle fût âgée de plus de deux mille ans, le rebuta d'abord; bientôt il sentit qu'il étoit né pour percer ses ténèbres, & pour prononcer ses oracles; il prit goût pour elle, & s'y distingua: il avoit fini ses classes avant l'âge de quinze ans.

Son père le destinoit au Barreau, où il avoit lui-même passé sa vie. Le jeune *Fontenelle* plaida une Cause au Parlement de *Rouen*; mais cette Profession lui parut trop sérieuse, trop austère, &, pour ainsi dire, trop monotone, pour s'assortir avec ces graces légères qu'il sentoit éclore. Un voyage qu'il fit à *Paris* avec *Thomas Corneille*, son oncle & son parrain, lui présenta une scène plus vive, plus gaie & plus conforme à la diversité de ses talens. Les conquêtes de *Louis XIV*, couronnées par la paix de *Nimègue*, répandoient alors dans toute la *France* la joie & l'éclat des plus beaux jours; tout le Parnasse étoit en mouvement; il retentissoit des concerts de Muses. *M. de Fontenelle* essaya sa voix, elle fut reçue dans les chœurs des Poëtes; il démie de *Rouen*, & imprimé l'année suivante dans la même Ville. *Note de l'Editeur.*

eut part à l'Opéra de *Psyché* & à celui de *Bellerophon*. La conversation des Dames à qui il fut plaire par le ton d'une galanterie fine & spirituelle, acheva de le brouiller avec *Papinien* & la Coutume; il ne retourna à *Rouen* que pour obtenir de son père la permission de suivre son attrait.

Revenu à *Paris*, il demeura chez *Thomas Corneille*, qui travailloit alors au *Mercur*e avec le sieur de *Vissé*. Le neveu seconda la fécondité de l'oncle; il sema dans cet Ouvrage beaucoup de petites nouvelles galantes; en même temps il aidait Mademoiselle *Bernard* dans la composition de ses pièces, & il composa en son propre nom une *Tragédie*. Un succès équivoque auroit peut-être enchaîné le jeune Auteur sur la scène, pour y traîner tristement une réputation languissante. *M. de Fontenelle* fut plus heureux, la Pièce tomba tout-à-fait; il écouta sans chagrin, & comprit sans peine la leçon que lui faisoit le Public, leçon toujours claire & intelligible à tout autre qu'à l'Auteur: il en profita, & il eut le courage de reconnoître que le neveu du grand *Corneille* n'étoit pas né pour la scène tragique.

En effet, jamais deux génies rares & singuliers n'eurent des talens plus opposés. *Pierre Corneille*, grand & sublime, s'élevoit trop haut pour appercevoir les petits objets; négligé avec magnificence, il étonnoit la critique même. *M. de Fontenelle* étoit tendre, fin, plein d'enjoûment & d'élégance, mais étudié dans sa parure jusqu'à une espèce de coquetterie. Le premier arrêtant des regards fixes & hardis sur les Dieux & sur les Héros au milieu de leur éclat & de leur gloire; habile à les peindre par des traits aussi forts & aussi immortels qu'eux-mêmes; portant le trouble dans l'ame, dont il ne remuoit que les grands ressorts: l'autre, se jouant autour du cœur humain, dont il ne touchoit que les cordes les plus délicates, ne songeant qu'à réveiller des sentimens agréables, copiant tous ses portraits d'après les graces, qu'il ne perdoit jamais de vue. L'un, semblable à un aigle, avoit besoin de beaucoup d'air pour soutenir son vol qui perçoit la nue, tout prêt à tomber, pour peu qu'il se rabattît vers la terre: l'autre, tel qu'une abeille, voltigeoit sur l'émail des prairies, autour des bo-

cages, autour des ruisseaux, se nourrissant de l'extrait des fleurs les plus jeunes, dont il épuisoit le suc; ne s'exposant jamais dans la région des vents & des orages. *Pierre Corneille* sembloit né pour l'*Olympe*: *M. de Fontenelle* pour les riantes campagnes de l'*Elysée*.

Ce fut dans l'*Elysée* qu'il plaça la scène du premier Ouvrage qui commença sa réputation. Il fit parler les Morts: on trouva leurs entretiens trop subtils & trop recherchés; on eût désiré dans la variété des caractères une teinture générale de cette simplicité & de ce naturel, qui réussit toujours aux Habitans de l'autre monde.

On vit ensuite, d'année en année, paroître quatre Ouvrages, qui fixèrent pour toujours le rang qu'il devoit tenir dans la sphère du bel-esprit. Ses *Lettres galantes* ne furent pourtant jetées dans le Public, que comme un essai & un titre de prétention: il les donna sous un nom emprunté, & jamais il n'a avoué, jamais il n'a nié qu'elles fussent de lui.

Mais sa *Pluralité des Mondes* emporta tous les suffrages. La scène en est charmante; l'exécution présente autant de fleurs qu'il brille de feux dans la voûte

céleste : ces fleurs seront immortelles , du moins leur fraîcheur subsistera-t-elle autant que notre langue.

Le goût de l'érudition n'étoit pas ce qu'il y avoit en lui de plus dominant. Cependant le *Traité de Vandale* sur les Oracles , lui plut par sa hardiesse & par sa nouveauté. *Lucrèce* avoit rendu en beaux vers la philosophie d'*Epicure*. M. de Fontenelle fit passer dans le style des graces , un livre hérissé de citations & de savantes parenthèses. Le Père *Baltus* , Jésuite , fondit tout à la fois sur l'Auteur & sur le Traducteur , avec des armes pareilles à celles de *Vandale* , mais avec plus de force. M. de Fontenelle ne répondit pas : ses raisonnemens tombèrent , il ne resta que les agrémens ; & pour parler le langage de la *Pluralité des Mondes* , ne pourroit on pas comparer ce *Traité* placé entre les Ouvrages de M. de Fontenelle , à une comète échappée d'un autre tourbillon , qui , sans disparaître tout-à-fait , resta presque éclipsée par l'interposition d'un corps opaque ?

Ses *Pastorales* eurent des partisans. Ceux qui ne connoissent *Théocrite* que par oui-dire , & *Virgile* que par une lec-

x PIÈCES RELATIVES

ture légère , crurent de bonne foi que les Bergers de *Sicile* & de *Mantoue* n'étoient pas des gens supportables ; ils furent gré à M. de *Fontenelle* d'avoir donné aux siens le ton de la bonne compagnie , & de leur avoir appris à soupirer avec finesse.

L'Opéra de *Thétis & Pélée*, qu'il donna en 1689 , fut reçu avec applaudissement. L'année suivante , le succès médiocre d'*Enée & Lavinie* consola les envieux. Il n'en pouvoit manquer avec des talens aussi éclatans. Mais il avoit encore une autre sorte d'adversaires : des Puissances redoutables dans l'empire des Lettres , étoient armées contre lui ; la guerre étoit alors très-animée entre les Partisans des anciens & ceux des modernes. Les plus capables de fortifier la cause des modernes , héritiers eux-mêmes des talens & de la gloire des anciens , & destinés à vivre avec eux dans les siècles à venir , s'étoient jetés dans le parti de l'antiquité ; & les Défenseurs du dix-septième siècle avoient un grand désavantage : la plupart ne connoissoient les anciens qu'ils attaquoient , que sur des rapports toujours altérés , souvent très infidèles : on s'é-

chauffoit , on disputoit quelquefois sans s'entendre ; & comme il arrive toujours dans les querelles opiniâtres , les deux partis se refusoient justice , & le zèle pour la cause s'embrasoit d'une espèce de fanatisme. *M. de Fontenelle* , jeune encore , se déclara contre les anciens : il en fut puni ; quatre fois il demanda une place à l'Académie Française ; quatre fois *Homère* , *Platon* , *Théocrite* sollicitèrent contre lui , & furent vengés des traits de sa belle humeur. Enfin , l'année 1691 , on ne put tenir le neveu du grand *Corneille* plus longtemps éloigné d'une Académie que l'oncle avoit tant honorée. Il succéda à *M. de Villayer* , & soutint pendant près de soixante-six ans l'honneur de cette illustre Compagnie , par la décence de ses mœurs , par l'éclat de ses Ouvrages , & par les Discours toujours applaudis qu'il prononça en qualité de Directeur.

Ce fut une fête brillante que celle où *M. de Fontenelle* , âgé de quatre-vingt-cinq ans , renouvela dans l'Assemblée publique du 25 Août 1741 , la mémoire du jour auquel cinquante ans auparavant il avoit été reçu dans l'A-

cadémie. Tout *Paris* accourut pour l'entendre. On fut touché de cette éloquence, dont le temps avoit adouci le coloris, comme celui des tableaux, qui n'en deviennent que plus parfaits. On croyoit voir *Nestor* dans le Conseil des Princes de la *Grèce*; il avoit vu, comme ce Héros, deux générations; il présidoit à la troisième: il ne restoit plus que quatre Académiciens reçus avant qu'il fût Doyen. Chacun remporta les idées les plus agréables d'une si riante & si aimable vieillesse.

Huit ans après, dans sa quatre-vingt-treizième année, il prononça encore deux Discours. Il ressembloit à ces arbres rares & précieux, qui ne connoissent pas les hivers, & dont la fécondité inépuisable enrichit toutes les saisons.

Je ne parlerai point de tant d'autres Ouvrages de prose & de vers, tantôt enjoués, tantôt sérieux & réfléchis, mais toujours délicats, dans lesquels l'Auteur ne s'est guère écarté du naturel, qu'il n'en ait, s'il est possible, dédommagé par quelque trait ingénieux.

Qu'on me permette de justifier ici *M. de Fontenelle* sur un reproche sou-

vent répété par des censeurs sévères. Ils l'accusent d'avoir altéré parmi nous le goût de la vraie éloquence; ils mettent sur son compte les défauts de ses imitateurs. J'avoue qu'il y a dans plusieurs de ses écrits trop de jeux d'esprit, trop de recherche, &, si je l'ose dire, trop d'afféterie; mais ne peut-on pas pardonner ces imperfections à la beauté de l'ordre, à la netteté de l'élégance, à tant de traits heureux, à cette variété d'images pleines d'agrément & de justesse, qui naissoient de la grande diversité de ses connoissances? Si des Auteurs dépourvus de toutes ces ressources, n'ont emprunté de lui que des défauts, c'est à eux seuls qu'il faut s'en prendre. Ce ne sont que les tableaux de prix qui produisent de mauvaises copies. Les modèles de la plus haute éloquence, *Démosthène* & *Bossuet*, ont pu faire naître des imitations vicieuses. Toute la différence, c'est que les défauts de *M. de Fontenelle* sont plus séduisans: ceux de ces grands Orateurs sont cachés dans les ombres, & couverts par des beautés sublimes; les siens ont plus de faillie, ils sont eux-mêmes éclatans.

Tandis que l'Académie Française ; qui, comme par droit d'aînesse, s'étoit faisie la première des talens de M. *de Fontenelle*, en recevoit un nouveau lustre, elle voyoit encore réfléchir sur elle une partie de la gloire qu'il acquéroit dans l'Académie des Sciences. Il y étoit entré en 1697, & l'on peut à juste titre lui appliquer ce qu'il a dit lui-même de M. *de la Hire* : On croyoit avoir choisi un Académicien, on fut étonné de trouver en lui une Académie toute entière. La nature a coutume de partager ses faveurs ; & ces métaux si recherchés, qu'elle enferme dans les entrailles de la terre, n'enrichissent pas les campagnes dont la surface est la plus embellie ; c'est au pied des montagnes, dans des terrains stériles & sauvages, qu'elle se plaît à cacher ses trésors. Elle se prodigua à M. *de Fontenelle*. Les Sciences les plus épineuses & les plus austères vinrent se placer chez lui sans confusion, à côté d'une imagination fleurie. On le sentit, lorsque deux ans après, l'Académie des Sciences ayant pris une nouvelle face, il fut revêtu du titre de Secrétaire perpétuel. Ce choix contri-

bua autant que le nouveau Règlement à relever l'éclat de la Compagnie. Ce fut sur ce théâtre si élevé, si étendu, qu'il se montra vraiment admirable. Un génie universel l'avoit initié à tous les mystères de la nature, à tous les secrets des arts. Nouveau *Protée*, tantôt Chymiste, tantôt Botaniste, tantôt Anatomiste, Géomètre, Astronome, Méchanicien, & sous tant de formes diverses, toujours lumineux, toujours élégant, il sut parler le langage de toutes les Sciences, & leur prêter la parure du style, sans leur rien ôter de leur force & de leur profondeur. Elles avoient paru jusqu'alors sous une forme étrangère; elles ne s'étoient encore exprimées qu'en Latin. Le nouvel interprète leur apprit toutes les finesses de la Langue Française; il les rendit plus sociables, plus gaies, plus familières; & l'on peut dire que, dans l'Histoire de l'Académie, il est en quelque façon parvenu au grand œuvre. Donner du corps aux matières les plus abstraites, porter la lumière dans les plus obscures, rendre intéressant ce qu'il y a de plus sec, & vivant ce qui semble inanimé, c'est une opération

de l'esprit pareille à celle qui réussiroit à changer en or tous les métaux.

Les trésors renfermés dans ce bel Ouvrage ont ajouté à la langue Française un nouveau prix chez les Nations étrangères ; ç'a été un nouvel attrait pour s'en instruire. *M. de Fontenelle* ne doit rien à notre Langue, quoiqu'elle l'ait si bien servi : il en a étendu le commerce ; il lui a rendu autant de gloire qu'il en a reçu d'elle.

Il n'appartient qu'à ceux qui lui ressemblent , de le suivre dans des détails si profonds , si variés , si supérieurs à mes lumières , & d'apprécier encore ses Ouvrages particuliers, tels que la *Géométrie de l'Infini*, & la *Théorie des tourbillons*. Car , au milieu de la révolution survenue dans le monde philosophique , toujours fidèle à *Descartes* , il est demeuré ferme sur les ruines du système de ce grand Philosophe ; & resté presque seul au centre des tourbillons enfoncés de toutes parts , il s'est laissé entraîner avec eux. La Préface de ce dernier Ouvrage est sortie de notre Académie : elle a occupé quelques momens d'un de nos plus savans Confrères,

frères , qui réunit les connoissances physiques à l'étude la plus approfondie de l'antiquité (a).

Je ne puis m'empêcher de dire un mot de ces *Eloges*, où l'Auteur distribuant l'immortalité à tant d'hommes qui l'ont méritée , se l'assure à lui-même: peut-être aucun Ouvrage n'a-t-il fait autant de conquêtes à l'Académie des Sciences. On ne peut lire l'histoire de ces illustres Morts , sans être embrasé du desir de marcher sur leurs traces. M. de Fontenelle , en leur rendant les derniers hommages , réparoit avantageusement leur perte; en déplo- rant ces talens éteints , il en faisoit éclore de pareils. Le portrait d'un seul Géomètre, d'un seul Physicien , peint d'une main si habile, reproduisoit plusieurs Physiciens, plusieurs Géomètres; & ces éloges funèbres portent en eux-mêmes un germe de vie & un principe de fécondité.

Quelle raison a rendu M. de Fontenelle si supérieur à lui-même , dans les Ouvrages qu'il a produits pour l'Académie des Sciences? La voici, si je ne

(a) M. Falconet.

me trompe. Il ne péchoit ailleurs que par une certaine subtilité de pensées, & par le choix & l'abondance des ornemens; les sujets se plioient à son inclination. Ici la dureté, &, pour ainsi parler, l'inflexibilité des choses qu'il traitoit, a maîtrisé son génie. Des sujets pleins de difficulté & de sécheresse ne lui ont permis que des pensées fermes & solides, & de sages ornemens dont on ne pouvoit abuser; & le contraste des qualités opposées entre la matière & le génie de l'Ouvrier, qui se balançoient l'un l'autre, a produit dans l'Ouvrage cette juste proportion de beautés qu'on y admire.

En 1701, lorsque notre Académie prit une forme plus régulière, le Roi le nomma au nombre des dix Associés; mais le peu de goût qu'il sentoît pour les recherches littéraires, & plus encore les occupations des deux autres Académies où il étoit déjà engagé, ne lui permettoient pas de venir cueillir les fruits qui croissent parmi nous. Accoutumé à remplir les places qu'il occupoit, il ne put lui-même souffrir son inutilité. Quatre ans après son entrée, il obtint la vétérance, & emporta avec

lui notre estime. Une preuve bien sincère de la sienne à notre égard, & en même temps de la droiture de son esprit & de son cœur, c'est que, malgré les sollicitations des Candidats les plus empressés, il ne voulut jamais user de son droit pour prendre part à nos élections. Il n'étoit pas, disoit-il, assez au fait de nos occupations, & ne les suivoit pas d'assez près pour hasarder un suffrage, qui, même en faveur d'un Sujet d'ailleurs estimable, pourroit n'être pas conforme à l'esprit & aux besoins actuels de la Compagnie.

La société de M. de Fontenelle donnoit de lui une idée encore plus avantageuse que ses Ouvrages. Elle avoit toutes les douceurs que peut fournir une heureuse nature, jointe à l'usage du monde le plus poli. Personne n'entendoit mieux la bonne plaisanterie. Il conversoit avec agrément, & finissoit toujours par un trait. Né vertueux, il l'étoit sans contrainte & presque sans réflexion; il ne connoissoit point les vices. On l'accuse d'avoir aussi ignoré les vertus qui portent avec elles quelque grain d'amertume; peut-être n'ignoroit-il que cette amertume, dont

il savoit les dépouiller. On lui demandoit un jour s'il n'avoit jamais rencontré personne avec qui il eût voulu changer d'esprit; il répondit qu'il en avoit trouvé plusieurs avec lesquels il auroit volontiers accepté l'échange, mais qu'il auroit cependant voulu conserver une partie du sien, pour la commodité du possesseur.

On s'empressoit de le connoître; il y entroit de la vanité: l'avoir entre-tenu, c'étoit avoir fait ses preuves de bel-esprit; il avoit de quoi en prêter aux autres, sans s'appauvrir, & sans qu'ils s'aperçussent que c'étoit le sien qui passoit chez eux. On se mettoit à la mode, en se disant de ses amis: pour lui il s'en connoissoit fort peu, mais il se livroit à eux sans réserve. *M. Brunel*, Procureur du Roi au Bailliage de *Rouen*, avoit été lié avec lui dès sa première jeunesse. Tous deux se ressembloient parfaitement; & *M. de Fontenelle* disoit en badinant, que son ami ne lui étoit bon à rien, parce qu'ils se rencontroient toujours. Peu de temps après qu'il fut venu à *Paris*, il avoit rassemblé mille écus; c'étoit alors toute sa fortune. Son ami lui écrivit en

deux mots: *Envoyez-moi vos mille écus.* M. de Fontenelle répondit qu'il avoit destiné cette somme à un certain emploi. L'ami récrivit simplement: *J'en ai besoin*; & cette fois les mille écus servirent de réponse. Ce peu de paroles suffisoient entr'eux; c'étoit se parler à soi-même. M. Brunel mourut trop tôt, & M. de Fontenelle en fut toujours inconsolable.

Il a décrit lui-même (a) les momens agréables qu'il avoit passés dans sa jeunesse avec ses trois compatriotes, l'Abbé de S. Pierre, M. Varignon & l'Abbé de Vertot. On sent que plus de trente-cinq ans après, il soupire encore après les plaisirs innocens de ces entretiens, où quatre amis destinés à jouer des rôles différens, mais illustres, dans le monde littéraire, se communiquoient deux fois par semaine le fruit de leurs réflexions & de leurs études. Le P. Malebranche vouloit bien se rendre quelquefois dans cette petite société choisie, & porter de l'aliment à ces jeunes esprits, qui alloient être bientôt capables de voler de leurs propres aîles.

(a) Dans l'Eloge de M. Varignon.

xxij PIÈCES RELATIVES

Après la mort de *Thomas Corneille*, *M. de Fontenelle* alla loger chez *M. le Haguais*, avec lequel la conformité de mœurs & de mérite l'avoit uni d'une étroite amitié. C'étoit un Magistrat du premier ordre, Avocat Général à la Cour des Aides, fameux par les Discours qu'il a prononcés dans sa Compagnie, & qui sont des modèles de cette éloquence qui fait réunir les graces du style avec la dignité des Tribunaux (a).

Ayant perdu *M. le Haguais*, il fut logé par *M. le Duc d'Orléans* au Palais Royal. Ce grand Prince, dès longtemps avant la Régence, l'honoroit de sa confiance. Il le consultoit sur cette vaste étendue de connoissances

(a) *M. de Fontenelle* eut beaucoup de part à ces Discours, entr'autres à celui pour la présentation des Lettres de *M. le Chancelier de Pontchartrain* à la Cour des Aides. On en trouve un morceau dans les *Mémoires de M. l'Abbé Trublet sur M. de Fontenelle*, page 242. Il s'y agit de l'emploi de Contrôleur Général des Finances, que *M. de Pontchartrain* avoit exercé avant que d'être Chancelier. Ce beau morceau peut faire pendant avec celui sur la Police dans l'éloge de *M. d'Argenson*. On le trouve dans ce volume. Note de l'Editeur.

qu'il avoit lui-même embrassée ; & il le trouvoit toujours en état d'instruire ou d'être instruit en un mot, ce qui est presque la même chose dans les Sciences élevées à un certain degré. Le Prince lui assigna une pension de mille écus. M. le Duc d'Orléans, fils de M. le Régent, ne lui en conserva que la moitié ; & M. de Fontenelle, quoiqu'il fût alors devenu riche pour un homme d'esprit, n'en murmura pas. Il approuva la pieuse économie du Prince, qui se souvenant qu'il étoit homme, prenoit sur les dépenses de la grandeur de quoi subvenir aux besoins de l'humanité.

Cette vertu même n'étoit pas étrangère à M. de Fontenelle. Il est vrai qu'il falloit l'éclairer de bien près pour en découvrir les effets. Il étoit trop intelligent pour ne pas laisser aux vertus tout ce qu'elles peuvent avoir de prix ; & la main qui donnoit, se cachoit avec plus de précaution que celle qui recevoit. Cependant ses amis les plus intimes rendent témoignage qu'il a secouru plusieurs personnes dont il ne connoissoit que l'indigence ; & l'on a trouvé dans ses papiers, après sa mort,

xxiv PIÈCES RELATIVES

des billets pour des sommes qu'il avoit prêtées à des gens dès-lors insolubles, & dont il n'a jamais ni poursuivi ni espéré le paiement.

Sa vieillesse toujours gaie, toujours galante, ne fut marquée que par le nombre des années; elle devint même pour lui une nouvelle source de gaieté & de galanterie. Il comptoit quatre-vingt-seize ans, & les Dames les plus spirituelles s'en dispuoient encore la conquête. Ce ne fut qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans qu'il commença à devenir sourd, & sa surdité s'accrut par degrés. Ceux qui l'entrenoient, y gagnoient souvent; il devinoit mieux qu'on ne lui disoit. Quatre ou cinq ans après, sa vue s'affoiblit tout-à-coup, & resta dans l'état où elle s'est conservée jusqu'à la fin. Neuf jours avant sa mort, il reçut les Sacremens, qu'il avoit demandés de lui-même. Il s'éteignit sans maladie & sans effort le neuf Janvier mil sept cent cinquante-sept, après avoir été pendant près d'un siècle entier un miracle de santé, d'esprit, d'égalité d'ame, & de connoissances (a).

(a) On pourroit appliquer à M. de Fontenelle

Il avoit institué exécutrice de son testament Madame *Geoffrin*. Il comptoit avec raison sur la probité de cette Dame, dont il avoit éprouvé la bienveillance dans un commerce plein d'esprit & d'agrément. Quatre autres Dames furent ses héritières; Madame de *Forgeville*, cette amie généreuse qui avoit contribué à soutenir sa vieillesse par des soins tendres & assidus; Madame de *Montigny*, sœur de M. d'*Aube*, son cousin issu de germain, chez qui il avoit demeuré depuis sa sortie du Palais Royal, & qui étoit mort avant lui; & les deux Demoiselles de *Marfilly*, petites-filles du Marquis de *Martinville de Marfilly*, qui fut tué au combat de *Leuze*, où il commandoit les Gardes du Corps, & arrière-petites-filles de *Thomas Corneille*. Messieurs de *Latourdupin* étoient parens de M. de *Fontenelle* au même degré que les Demoiselles de *Marfilly*. Feu Madame la Comtesse de *Latourdupin* étoit fille uni-

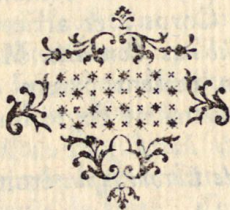
ce que Cicéron dit de *Simonides*, qu'il n'étoit pas seulement un Poëte délicat, mais un savant & un sage. Non Poeta solum suavis, verum etiam cæteroque doctus, sapiensque. *De nat. Deor.* I. 22. Note de l'Editeur.

xxvj PIÈCES RELATIVES

que de *François*, fils de *Thomas*, & le dernier des *Corneille* (a).

M. de *Fontenelle* recevoit de la cassette du Roi douze cents livres, que M. le Maréchal de *Villeroy* lui avoit fait avoir à son insçu. Six mois avant sa mort, il obtint, par le crédit de M. le Comte d'*Argenson*, que la moitié de cette pension seroit appliquée à M. *Bovyer de Saint-Gervais*, Mousquetaire, son parent éloigné, qui demeure actuellement à *Mortagne*, dans le *Perche*.

(a) Il en reste encore un (*Jean-François*), descendant de *Pierre Corneille*, oncle du grand *Corneille*. Voyez les *Mémoires de M. l'Abbe Trublet*, cités ci-dessus. Note de l'Editeur.



E X T R A I T

*DU DISCOURS PRONONCÉ PAR
M. Séguier, l'un des Avocats
Généraux du Parlement de Pa-
ris, lorsqu'il fut reçu à l'Aca-
démie Françoisse, le Jeudi 31
Mars 1757, à la place de
M. de Fontenelle.*

M ESSIEURS,

Quand le célèbre Académicien que vous regrettez, fut admis dans votre illustre Compagnie, il attribua ce glorieux avantage à l'honneur qu'il avoit d'appartenir au grand *Corneille*. Mais si le hasard de la naissance l'attachoit par les liens du sang au père du théâtre, cet éclat héréditaire disparoissoit auprès des titres personnels qui l'avoient rendu digne de votre choix (a)...

(a) V. dans le T. III des *Œuvres de M. de Fontenelle*, son Discours de réception à l'Académie.

Mais à qui succédé - je , Messieurs ?
 A un de ces hommes rares , nés pour
 entraîner leur siècle , pour produire
 d'heureuses révolutions dans l'empire
 des Lettres , & dont le nom sert d'é-
 poque dans les annales de l'esprit hu-
 main ; à un génie vaste & lumineux ,
 qui avoit embrassé & éclairé plusieurs
 genres , universel par l'attrait de ses
 goûts , par l'étendue de ses idées , &
 non par ambition ou par enthousias-
 me ; à un esprit facile , qui avoit ac-
 quis , & qui communiquoit , comme en
 se jouant , toutes les connoissances ; à
 un bel-esprit philosophe , fait pour em-
 bellir la raison , & pour tenir d'une
 main légère la chaîne des sciences &
 des vérités.

Il falloit , dit M. de Fontenelle , dé-
 composer *Leibnitz* , pour le louer ; c'est
 un moyen que , sans y penser , le Pa-
 négyriste préparoit dès - lors pour le
 louer lui-même. En effet , que de dif-
 férens mérites dans le même Ecrivain !
 La Philosophie affranchie par *Descartes*
 des épines de l'école , restoit encore
 hérissée de ses propres ronces. M. de
Fontenelle acheva de la dépouiller de
 ce langage abstrait , de ces surfaces

énigmatiques, qui étoient un voile de plus pour les mystères ; voile épais , imaginé par l'ignorance pour dérober l'absurdité des systêmes , ou par la vanité. Il fit plus ; il substitua des fleurs aux épines : c'est ainsi qu'il embellit *Copernic & Descartes* lui-même, dans la *Pluralité des Mondes*, Ouvrage adroitement superficiel , appas qu'il présenta à son siècle , pour inspirer le goût de la Philosophie. Eh ! quelle magie de style ne falloit-il pas pour faire descendre les corps célestes sous les yeux du vulgaire , pour lui en développer toute l'économie d'une manière si agréable , avec autant d'ordre qu'ils se meuvent , pour proportionner l'instruction à tous les esprits ? C'est un *Orphée* qui diminue sa voix dans un lieu resserré qui ne permet point de plus grands éclats.

Il la déploie cette voix savante , propre à tous les tons , dans ces profondes analyses , dans ces sublimes résultats de tant d'Ouvrages de l'Académie des Sciences , lorsque semblable au Destin de la Fable , qui ne rendoit ses oracles que pour les Dieux , il ne parle que pour se faire entendre aux Savans.

Vos lumières m'ont déjà précédé, Messieurs; elles suppléent à ce que je ne puis exprimer pour son éloge. On regarda comme un prodige dans le même homme, de parler à chaque Savant son langage, de passer si facilement d'une sphère à l'autre. Ne faudroit-il pas que le même prodige se renouvelât en moi, pour le louer d'une manière digne de ses connoissances & des vôtres, pour effleurer au moins tout ce qu'il approfondissoit?

C'étoit au milieu de ces vastes spéculations, que né pour l'agrément, il en étendoit l'empire. Le même génie qui mesuroit les cieux avec *Galilée*, qui calculoit l'infini avec *Newton*, refusoit encore l'art de *Théocrite*, ou devenoit le rival de *Quinault*. Entraîné par la diversité de ses pensées, il évoquoit les Morts célèbres dans ses *Dialogues philosophiques*, où il se plaît à présenter les objets dans un jour inattendu, à ôter aux choses les idées accoutumées, non par un esprit dange-reusement systématique qui confondroit les principes avec les préjugés, mais pour nous montrer la folie des prétentions humaines, les méprises de

la raison même, & nous apprendre à nous méfier d'une sagesse qui n'est si présomptueuse, que parce qu'elle est bornée.

Mais quels éloges rendre à M. de Fontenelle pour ces éloges si estimés, où non-seulement il fut vaincre le dégoût de la malignité humaine pour les louanges d'autrui les plus justes, mais encore se faire de l'art de louer un caractère particulier, & un talent nouveau ? Il me semble en ce moment les entendre en foule, tous ces Morts fameux, me presser d'acquitter ici leur reconnaissance. Doués d'un différent mérite & d'une réputation inégale, ils furent portés presque tous au même degré de célébrité par l'éloquence & les lumières du Panégyriste; Orateur qui savoit d'autant mieux les louer, qu'il pouvoit être lui-même ou leur émule, ou leur juge.

Il fut le premier qui joignit à la philosophie des sciences, cette philosophie de raison supérieure encore au savoir, cette sage liberté de penser, qui, d'un côté, s'élève au dessus des erreurs communes, & de l'autre se renferme dans de justes bornes. Il eut

assez de force pour s'affranchir des opinions peu fondées , & assez de sagesse pour en dégager les esprits , en évitant de les heurter de front , plus sûr de les gagner que de les subjuguier. C'est ainsi que , dans l'*Histoire des Oracles* , il sépara peu-à-peu la vérité de la superstition. C'est ainsi qu'exempt de passion & d'enthousiasme , il jugea tous les anciens , comme *Descartes* en avoit jugé un d'entr'eux , posant les limites du respect qui leur étoit dû , ne reconnoissant d'autorité que le génie , de loi que le sentiment , ramenant les esprits à eux-mêmes , & les débarrassant du joug qui les étouffoit en les captivant. Rangé du côté des Modernes , la plupart les contemporains , il vit leur gloire sans jalousie , quelque près qu'il fût-d'eux ; il la défendit sans vanité , quelque avantage qu'il assurât à leur parti. Le mérite de ses Ouvrages l'auroit encore fortifié contre l'antiquité , quand même il se seroit déclaré pour elle.

Attaché au Cartésianisme par tout ce qu'il avoit cru trouver de vraisemblable dans ce système , & non par superstition ou par opiniâtreté , il ne re-

fusa point son admiration au grand *Newton*. Il ne fut point au rang de ses Sectateurs, mais il fut son plus illustre Panégyriste.

Qui l'auroit cru, Messieurs? La critique, qui se déchaîne ordinairement contre les Ecrivains célèbres, ne lui lança que quelques traits. On put, il est vrai, lui reprocher dans plusieurs de ses écrits plus de brillant que de goût, plus d'art que de naturel; d'affecter, pour ainsi dire, une certaine galanterie d'esprit, & même trop d'esprit; exemple dangereux, en ce qu'il savoit plaire par tant d'autres faces, & peut-être par ses défauts même. Mais la critique lui rendit cet hommage, de n'oser le poursuivre que dans ceux qui voulurent l'imiter. La supériorité de ses talens couvrit tout: il put compter ses ennemis, & non ses admirateurs. L'envie le respecta; la renommée ne tint sur lui qu'un langage. Il jouit de sa réputation, il jouit de l'avenir même: il vit toute la postérité dans ses contemporains.

Eh! comment, avec un mérite si éminent, échappa-t-il aux fureurs de l'envie? Il dut cet heureux privilège

à sa philosophie, à sa modération, au respect que ses mœurs inspirèrent, à ce caractère doux & liant qui ne revoltoit point l'amour-propre d'autrui, à cet oubli volontaire de sa supériorité, à la justice qu'il rendit au mérite. Enfin, il échappa à l'envie, parce que lui-même ne la connut point. Il vécut tranquille au milieu de ces querelles littéraires, où l'Auteur qu'on attaque, expose autant sa gloire en voulant la défendre, que le critique cherche à la ternir en l'attaquant: guerres honteuses entre la malignité & l'amour-propre, qui déshonorent les Lettres, le cœur & l'esprit.

Le nom de *M. de Fontenelle* ne pouvoit être resserré dans les bornes de son pays. La réputation des grands Hommes part d'auprès d'eux; mais c'est au loin qu'elle paroît briller davantage. Elle ne parle jamais plus haut, que lorsqu'ils ne sont point à portée de l'entendre: du même essor dont la gloire franchit les temps, elle franchit les lieux; elle n'est guere immortelle qu'autant qu'elle est générale; son étendue est le sceau de sa durée. Tel fut le triomphe de *M. de Fontenelle*. Les

Etrangers accouroient ici pour l'entendre, pour pouvoir dire au moins dans leur patrie, *je l'ai vu*. Un d'eux arrive à peine aux portes de cette Capitale; il le demande avec impatience au premier qu'il rencontre, persuadé qu'un homme connu aux extrémités du monde, ne pouvoit être ignoré d'aucun de ses concitoyens.

Honoré des bontés d'un grand Prince; qui, doué comme lui d'un génie universel, étoit le juge le plus éclairé du mérite; admis, si l'on ose le dire, dans sa familiarité, il ne fit point servir à son ambition ou à sa fortune cet excès de faveur. Exempt de l'esprit d'intrigue, inaccessible aux mouvemens inquiets ou violens, ami du bien général, animé du desir de plaire, sachant jouir de tout & de lui même; né plutôt pour la société, que pour un commerce plus intime, elle s'enrichit de ce qu'il eût pu donner à des liaisons particulières, à ces penchans estimables, mais dangereux, passions des âmes nées trop sensibles, sujettes à s'égarer, dès qu'elles ne sont plus surveillées par la raison.

Il eût été publiquement révééré à

XXXVj PIÈCES RELATIVES

Sparte par son âge ; ses talens eussent été négligés peut-être par ce Peuple austère qui n'estimoit que la vertu. Il fut respecté parmi nous dans tout le cours de sa vie , & à tous les titres.

La vieillesse , ce temps d'affoiblissement qui n'est ni la mort , ni l'existence , pour le reste des hommes , mérita d'être comptée dans sa vie. Le Ciel , en lui accordant un esprit si étendu & de longs jours , sembla reculer pour lui toutes les bornes humaines , & n'enlever qu'à regret à la terre un sage placé sous deux règnes , pour être à la fois la lumière & l'ornement de deux siècles , pour pouvoir en comparer les merveilles sous deux augustes Monarques , &c.



E X T R A I T

*De la Réponse de M. le Duc de
Nivernois au Discours de
M. Séguier.*

..... S I l'heureuse acquisition que nous faisons en vous adoptant , Monsieur , est un triomphe public , la perte que nous déplorons en même temps est une perte publique. Nous nous étions approprié le grand homme auquel vous succédez. Dans nos fastes , nous jouissions de sa gloire ; dans notre Société , de ses vertus. Il étoit fait pour être l'oracle de nos assemblées , il se contentoit d'en être l'ornement ; il aimoit à n'être qu'un d'entre nous : mais nous ne nous flattons pas qu'il fût notre bien propre & particulier ; il étoit le bien commun de l'humanité ; il appartenoit à quiconque aime les Lettres , les talens & la philosophie ; il est pleuré , il sera révééré partout où il y a des hommes qui pensent.

L'antiquité vit toutes les Nations adorer l'astre qui féconde tous les climats, & dont les influences bienfaisantes se répandent sur toutes les productions de la nature. Ainsi tous les talens, toutes les sciences réclament *M. de Fontenelle*, & tous les temples de la Littérature consacrent son culte. Sa réputation n'est pas la réputation d'un homme; elle est un glorieux amas de toutes les réputations possibles, & on peut lui appliquer parfaitement la belle louange que mérita autrefois *Caton le Censeur*, en qui *Tite-Live* (a) admire cette rare & flexible fécondité qui fait embrasser tous les genres, & qui fait réussir dans tous au point de paroître né pour chacun en particulier; & il semble qu'en formant le génie de *M. de Fontenelle*, la nature ait eu attention à le former tel pour les circonstances dans lesquelles ce grand homme devoit paroître. A son entrée dans la noble carrière des Lettres, la lice étoit pleine d'athlètes couronnés; tous les prix étoient distribués, toutes les palmes étoient enlevées; il ne restoit

(a) *Tite-Live*, Liv. XXXIX.

à cueillir que celle de l'universalité. M. de Fontenelle osa y aspirer, & il l'obtint. Semblable à ces chefs-d'œuvres d'architecture qui rassemblent les trésors de tous les ordres, il réunit l'élégance & la solidité, la sagesse & les graces, la bienfaisance & la hardiesse, l'abondance & l'économie; il plaît à tous les esprits, parce qu'il a tous les mérites; chez lui, le badinage le plus léger, & la philosophie la plus profonde, les traits de la plaisanterie la plus enjouée, & ceux de la morale la plus intérieure, les graces de l'imagination, & les résultats de la réflexion, tous ces effets de causes presque contraires, se trouvent quelquefois fondus ensemble, toujours placés l'un près de l'autre dans les oppositions les plus heureuses contrastées avec une intelligence inimitable.

Par-là, dans ces éloges qu'il a composés pour tant de grands hommes, non-seulement il s'incorpore tour-à-tour avec chacun d'eux; non-seulement il entre dans le secret de leurs études, de leurs procédés, de leurs découvertes, en sorte que, suivant une de ses expressions, *on le voit devenir successi-*

vement tout ce qu'il a lu ; mais encore il embellit chaque matière qu'il traite par les richesses de toutes les autres qu'il possède. Il ne se contente pas d'être Métaphysicien avec Malebranche, Physicien & Géomètre avec Newton, Législateur avec le Czar Pierre, homme d'Etat avec M. d'Argenson : il est tout avec tous, il est tout en chaque occasion ; il ressemble à ce métal précieux que la fonte de tous les métaux avoit formé. Leibnitz projettoit la création d'une Langue universelle, & M. de Fontenelle a regardé ce projet comme une belle chimère. Il ne s'appercevoit pas qu'il étoit lui-même, si j'ose ainsi parler, l'exécution de cette idée : & comment s'en seroit-il apperçu ? Cette Langue qu'il parloit étoit sa langue naturelle ; il ne l'avoit pas apprise, & elle ne s'enseigne pas.

Oserai-je parler, Messieurs, de cet Ouvrage immortel, qui faisant l'histoire des sciences, & substituant à leurs hiéroglyphes sacrés le langage commun, a si bien étendu leur empire en leur attirant le juste hommage de ceux même qui ne les connoissent pas ? De grands hommes qui m'écoutent (& que

que le sort plus juste auroit dû me permettre d'écouter), ces grands hommes dont la gloire a fourni de si beaux matériaux à celle de M. de Fontenelle, seroient seuls dignes de le célébrer, de l'apprécier en cette partie; & je dois craindre de profaner un sujet trop au-dessus de ma portée. Mais dans cet aveu sincère de mon incapacité, je puis me permettre les expressions de la reconnoissance, & je ne me refuserai pas le plaisir de rendre grâces au génie bienfaisant qui m'a mis en état d'entrevoir d'augustes mystères qu'une laborieuse initiation ne m'a pas dévoilés. Il a rempli l'intervalle, il a comblé l'abyme qui séparoit les philosophes & le vulgaire. La Sagesse n'habite plus les deserts: on arrive à son temple en parcourant des chemins faciles, où tous les esprits se tiennent par une chaîne non interrompue. Quel bienfait plus digne de la reconnoissance publique! Quel homme rendit jamais un plus grand service à l'humanité!

Le fameux Chancelier (a) d'Angleterre connu & attaqua les prestiges de

(a) Bacon.

la fausse Philosophie qui régnoit impérieusement de son temps. Il pressentit, il devina qu'il existoit une méthode pour connoître. Il en avertit son siècle, & mit les siècles suivans en état de la trouver. *Descartes* naquit pour recueillir ce trait de lumière. Il apprit aux Savans à ignorer, aux Philosophes à douter, aux Physiciens à observer; & par-là il forma de vrais Savans, de vrais Philosophes, de vrais Physiciens. Il étendit la raison de tous ceux à qui il parla; mais il ne parla qu'à ceux qui étoient en état de l'entendre. Cette portion de la société que le vulgaire ignorant croit oisive, comme il croit les astres immobiles, parce que leur mouvement lui échappe, les hommes studieux, les Gens de Lettres profitèrent seuls de la révolution causée par *Descartes* dans les connoissances humaines. Il étoit réservé à M. de Fontenelle de généraliser l'Ouvrage de *Bacon* & de *Descartes*, de familiariser le Public entier avec la Philosophie, de rendre la raison d'un usage commun, de l'introduire, de l'établir dans tous les genres & dans tous les esprits.

L'exécution de cette grande entre-

prise demandoit bien de l'art & des talens. Les hommes consentent à favoir, mais non pas à étudier. La multitude se refuse au travail, & il faut la conduire par des chemins semés de fleurs. C'est ce qu'a fait M. de Fontenelle, ne cessant jamais de plaire pour parvenir à instruire, & apprivoisant tous les hommes avec la raison, parce qu'il la montre toujours sous les traits de l'agrément.

C'est ainsi que la plus haute astronomie, c'est ainsi que l'érudition la plus profonde deviennent entre ses mains des matières parées de toutes les graces qui captivent l'imagination. Les sublimes spéculations de *Descartes* sur le système planétaire, ne paroissent qu'un badinage, qui développant au Lecteur le plus superficiel toute la théorie des astres, le conduit sans effort jusqu'à cette vaste & brillante hypothèse entrevue par les Anciens (a), de la multiplicité des mondes; les compilations laborieuses du docte *Vandale*

(a) *Zénophane* a enseigné que la Lune est habitée. *Cic. in Lucullo.* *Démocrite* a enseigné la multiplicité des mondes. *Ibid.* & de *nat. Deorum.* Lib I.

sur les prestiges imposteurs du Paganisme, ne sont plus qu'un précis élégant qui force l'inapplication même à s'instruire, parce que l'instruction n'est jamais séparée du plaisir.

Ce soin de plaire en enseignant, n'étoit, à vrai dire, qu'une restitution que *M. de Fontenelle* faisoit à la raison & au savoir, qui lui avoient tant de fois prêté leurs trésors pour enrichir ses Ouvrages de pur agrément. Que ne peuvent *Ovide* & *Lucien* se voir revivre dans ses écrits ! Le premier y reconnoîtroit tout le brillant de son coloris, toute la délicatesse de son pinceau, toutes les finesses de sa touche ; mais il s'étonneroit de se trouver encore moins Peintre que Philosophe. Le second reconnoîtroit tout le piquant de ses idées & de ses expressions ; mais il s'étonneroit de se trouver toujours aussi riche, aussi varié, que neuf & hardi. Tous deux aimeroient à être *Fontenelle*.

Quelques fruits, peut-être précoces, de la jeunesse littéraire, ont paru peu dignes de tenir place dans le recueil des chefs-d'œuvres dont ils ont été suivis de près. Loin de nous une sem-

blable pensée ! Rendons graces , soit à la modestie , soit à l'amour paternel de *M. de Fontenelle*. Applaudissons avec reconnoissance à un sentiment qui l'empêchant d'effacer des fastes de sa vie le peu de jours qui n'ont pas été marqués par des triomphes , a permis que les hommes vissent le Nil foible & naissant. C'est après lui que j'emprunte de *Lucain* (a) cette idée , & je voudrois n'employer dans ce discours que des expressions de *M. de Fontenelle* : ce seroit peut-être la seule maniere de le louer qui fût digne de lui.

Est-ce dans le sein de sa patrie , est-ce à un tel homme qu'on a pu reprocher avec aigreur d'avoir pris parti en faveur de ses contemporains , de ses compatriotes , dans cette fameuse & éternelle dispute de la prééminence des siècles ? Ce que *Cicéron* avoit dit à l'antiquité , on a osé faire un crime à *M. de Fontenelle* de le penser. Gardons-nous de cette témérité sacrilège ; & si notre goût de prédilection pour l'énergie , le feu , la fécondité , le naturel des

(a) *Non licuit populis parvum te , Nile , videre.*
 Luc. Ph. L. X. v. 296. *M. de Fontenelle*, *Eloge de Newton*.

Ouvrages anciens nous fait traiter d'erreur & de prévention dans M. de Fontenelle la préférence qu'il donnoit à l'élégante clarté, à la méthode lumineuse, à la fine précision qui caractérisent les Ouvrages modernes, respectons cette prévention, cette erreur, & regardons-les comme un patriotisme, comme un zèle de nationalité littéraire. Eh! comment M. de Fontenelle seroit-il dépouillé de ce sentiment dans les matières soumises au goût, lui qui l'a porté jusques dans les Mathématiques?

Je parle de cette ténacité inflexible avec laquelle il persévéra constamment dans le Cartésianisme. Accoutumé à croire le vide & l'attraction bannis pour jamais de la Physique par le plus grand génie de la France, il ne put se résoudre à les y voir revenir sous les auspices du plus grand génie de l'Angleterre. Lent à s'assurer des vérités, parce qu'il les examinoit, il n'aimoit pas qu'elles lui échappassent, quand il croyoit s'en être assuré. Il doutoit long-temps avant de voir; il ne revenoit pas au doute après avoir vu: mais en se fixant avec une espèce de reli-

gion aux principes de physique générale qu'il avoit adoptés, il vit sans aigreur le nouveau système se répandre comme un torrent. Il fit mieux que d'adopter le Newtonianisme; il imita la conduite de *Newton*, qui auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de sa vie troublé par des orages littéraires.

C'est ainsi que M. de Fontenelle (a) nous peint le grand *Newton* aussi modéré que sublime, & tel a été M. de Fontenelle lui-même.

Attaqué plus d'une fois par des adversaires redoutables, il essuya des critiques amères, piquantes, humiliantes même, si un tel homme pouvoit être humilié. Aux traits les plus envenimés, il n'opposa jamais que l'égide du silence. Il ne montra ce qu'il pensoit des armes dont il étoit blessé, qu'en ne les employant jamais. Occupé, par préférence à tout, de soigner son propre bonheur, & de respecter le bonheur d'autrui, il se vit souvent contredit, & il s'abstint toujours de contredire. Il fut offensé, & il n'offensa jamais. Il sembloit qu'il fût impassible,

(a) Eloge de *Newton*.

& il porta la patience jusqu'à souffrir qu'on prît sa patience même pour un orgueil déguisé. On l'accusa d'approuver, pour qu'on l'approuvât ; de louer tout, afin que tous le louassent. On l'accusa d'être doux, d'être indulgent, d'être sage par vanité. Quel est donc cet amour-propre nouveau, dont le caractère est de servir l'amour-propre d'autrui ? Quel est cet orgueil approbateur, qui s'accorde toujours si bien avec l'orgueil des autres ? Et à quels traits reconnoitra-t-on désormais la bien-séance, la douceur & la raison ?

Tels furent les traits distinctifs du caractère de *M. de Fontenelle*. La nature lui avoit donné cet assemblage rare d'un caractère & d'un esprit assortis l'un pour l'autre. Les hommes pensent selon leur esprit, ils agissent selon leur caractère ; & de la discordance trop commune de ces deux facultés, naissent toutes ces inégalités, ces variations, ces contrariétés qui étonnent souvent le Public. *M. de Fontenelle* n'offrit jamais ces spectacles honteux pour l'humanité, & plus encore pour la Philosophie. Il avoit dans le cœur le même équilibre que dans l'esprit. La raison

A M. DE FONTENELLE. xlix

son dominoit dans toute son existence. La raison régloit ses sentimens comme ses idées ; & elle n'avoit pas plus de peine à régler les uns que les autres. C'est ainsi que la vie de ce grand homme , aussi longue , & plus digne encore de l'être que celle de *Démocrite* (a), présente dans tout son cours le rare tableau de cette belle & constante uniformité qu'accompagne le bonheur. Il étoit cet heureux qu'il peint si bien dans un de ses Ouvrages (b), reconnoissable entre tous les hommes à une espèce d'immobilité dans sa situation. Mais , s'il est possible , M. de Fontenelle fit plus que d'être heureux ; il accoutuma ses contemporains à la vue de son bonheur ; il se le fit pardonner. On convint qu'il étoit heureux , & qu'il méritoit de l'être. Et comment n'auroit-on pas été forcé d'applaudir au bonheur d'un homme toujours doux & conciliateur , lors même qu'il n'étoit pas impartial ; un homme qui , flexible à toutes les manières , observateur de tous les égards , respectant tous les devoirs , indulgent

(a) *Démocrite* a vécu au moins cent ans.

(b) *Traité du Bonheur.*

1 P I E C E S R E L A T I V E S

pour toutes les fautes , & inaltérable au milieu des offenses , n'a jamais heurté ni ses inférieurs , ni ses égaux , ni ses supérieurs , ni même ses ennemis ?

Je l'avouerai , Messieurs ; & je crois que toute cette respectable Assemblée éprouvera le même sentiment. Je ne saurois , sans en rougir pour notre siècle , me rappeler que *M. de Fontenelle* eut des ennemis. Mais que dis-je , & de quoi peut-on s'étonner en ce genre ? N'est-ce pas l'histoire de tous les siècles du monde , & de toutes les conditions humaines ? Le bannissement d'*Aristides* , la condamnation de *Socrate* , les fers de *Galilée* , & pour passer dans un autre ordre d'exemples , *Marc-Aurèle* , *Charles-le-Sage* , *Henri-le-Grand* , sans cesse inquiétés par des Sujets factieux , ou assaillis par des voisins jaloux , quels monumens ! Quelles traces ineffaçables de l'injustice des hommes ! &c....



A V I S

SUR LE MORCEAU SUIVANT.

Dans le Mercure de Février 1681, on trouve un morceau intitulé : Histoire de mes Conquêtes. Il a été réimprimé dans le Tome septième du Choix des anciens Mercures, page 70. C'est une femme qui y parle. Voici comme elle peint un de ses Amans. Ce portrait ressemble beaucoup à M. de Fontenelle; peut-être croira-t-on y reconnoître son style aussi-bien que sa personne. C'est ce qui a engagé à le placer ici.

L'AMANT dont je vous parle, étoit d'un caractère fort particulier; & une des principales choses qu'on lui reprochât, c'étoit cela même, qu'il étoit trop particulier. Il aimoit les plaisirs, mais non point comme les autres. Il étoit passionné, mais autrement que tout le monde. Il étoit tendre, mais à sa manière. Jamais ame ne fut plus portée aux plaisirs que la sienne, mais il les vouloit tranquilles. Plaisirs plus

e ij

doux , parce qu'ils étoient dérobés ;
plaisirs assaisonnés par leurs difficultés ;
tout cela lui paroissoit des chimères.
Ainsi ce qui me persuada le plus sa
tendresse pour moi , c'est que je lui
coûtois quelque chose. Il avoit une
espèce de raison droite & inflexible ,
mais non pas incommode , qui l'ac-
compagnoit presque toujours. On ne
gagnoit rien avec lui pour en être ai-
mée : il n'en voyoit pas moins les dé-
fauts des personnes qu'il aimoit ; mais
il n'épargnoit rien pour les en corri-
ger , & il ne s'y prenoit pas mal. Des
soins , des assiduités , des manières hon-
nêtes & obligeantes , des empressе-
mens , tant qu'il vous plaira ; mais
presque point de complaisance , sinon
dans les choses indifférentes. Il disoit
qu'il auroit une complaisance aveugle
pour les gens qu'il n'estimerait guère
& qu'il voudroit tromper ; mais que
pour les autres , il vouloit les accou-
tumer à n'exiger pas des choses peu
raisonnables , & à n'être pas les dupes
de ceux qui les feroient. A ce comp-
te , vous voyez bien que la plupart des
femmes , qui sont impérieuses & dérai-
sonnables , ne se fussent guère accom-

modées de lui , à moins qu'il ne se fût long - temps contraint ; ce qu'il n'étoit pas capable de faire. Il étoit d'une sincérité prodigieuse , jusques - là que , quand je le prenois à foi & à serment , il n'osoit me répondre que de la durée de son estime & de son amitié ; & pour celle de l'amour , il ne la garantissoit pas absolument. Il avoit toujours ou un enjouement assez naturel , ou une mélancolie assez douce. Dans la conversation , il y fournissoit raisonnablement , & y étoit plus propre qu'à toute autre chose : encore falloit - il qu'elle fût un peu réglée , & qu'il raisonnât ; car il triomphoit en raisonnemens , & quelquefois même dans les conversations communes , il lui arrivoit d'y placer des choses extraordinaires qui déconcertoient la plupart des gens. Ce n'est pas qu'il n'entendît bien le badinage ; il l'entendoit même trop finement. Il divertissoit , mais il ne faisoit guère rire. Son extérieur froid lui donnoit un air de vanité ; mais ceux qui connoissoient son ame , déméloient aisément que c'étoit une trahison de son extérieur. Je vous en fais un si long portrait , & il me semble que j'ai

tant de plaisir à parler de lui, que vous croirez peut-être que notre intelligence dure encore. Non, elle est finie; mais ce n'est ni par la faute, ni par la mienne. L'amour avoit fait de son côté tout ce qui étoit nécessaire pour rendre notre union éternelle; la fortune a renversé tout ce qu'avoit fait l'amour.



V E R S.

*De M. FUSELIER pour les Blondes, en réponse
à ceux de M. DE FONTENELLE
pour les Brunnes (a).*

VOUS qui charmez raison & sentiment,
Rare Docteur, qu'à la Cour de Cythère
Et de Minerve on cite également;
Vous qui d'amour dirigerez la mère,
Si Directeur la gouverne jamais;
Votre doctrine en un point je rejette;
Lorsque prisez Blonde moins que Brunette.
Dogme hérétique, & lésant les attraits
De Vénus même. Or, si craignez sa haine,
Prévenez-la par un prompt repentir.
Blonde toujours de la beauté fut Reine.
De tout Paphos, c'est la doctrine saine;
Auteur galant ne s'en doit départir.
Gente brunette a séduit votre veine;
Voilà l'appas qui vous a fait sortir
Du droit chemin, qu'Amour vous y ramene.
Vos vers brillans, quoique semblent partir
Du fin cerveau du Dieu de l'hypocrène,
Sur ce point-là ne m'ont su pervertir:
Quand je les lus, j'étois près de Climène.

(a) La Pièce de M. de Fontenelle se trouve parmi ses Poësies diverses, Tome IV de ses Œuvres, & a pour titre: *Sur une Brune.*

V E R S

*Adressés à M. DE FONTENELLE par
M. DE CRÉBILLON , & prononcés
dans l'Assemblée publique de l'Académie
Françoise , le jour de Saint Louis 25
Août 1741 (a).*

TOI (b) , qui fus animé d'un souffle d'Apol-
lon ,
Dépositaire heureux de son talent suprême ,
Esprit divin , qui n'eus d'autre pair que lui-même ,
Héros de Melpomène & du sacré Vallon ,
Parois ; nous consacrons une fête à ta gloire ,
A ce nom qui suffit pour nous illustrer tous ;
Viens voir un héritier digne de ta mémoire ,
Une seconde fois renaître parmi nous.
LOUIS , ton règne fut le règne des merveilles ,
L'Univers est encore rempli de tes hauts faits ;
Mais les lauriers cueillis par l'aîné des *Corneilles* ,
Font voir que tu fus grand jusques dans tes Sujets.

(a) Il y avoit alors cinquante ans que M. de Fontenelle étoit de l'Académie Françoise , y ayant été reçu le 5 Mai 1691. Il y étoit donc ce qu'on appelle *Jubilé* dans les Couvens , les Chapitres , & quelques autres Sociétés. A cette occasion , il prononça un Discours qui se trouve à la fin du Tome III de ses *Ouvrages* , & dans les Recueils de l'Académie.

(b) Le Grand *Corneille*.

A M. DE FONTENELLE. Iviij

Si ton auguste fils n'a point vu le Permesse
Enfanter sous ses loix ce Mortel si fameux,
Il a dans ses neveux un Sujet que la Grèce
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-Dieux,
Jeune encore, ses Ecrits excitèrent l'envie;
Mais il en triompha par leur sublimité.
A peine il vit briller l'aurore de sa vie,
Qu'il vous parut déjà dans sa maturité.
S'il cueillit en Nestor les fruits de sa jeunesse,
Dix-sept lustres n'ont point ralenti ses talens;
L'âge qui détruit tout, rajeunit sa vieillesse,
Son génie étoit fait pour braver tous les temps.
Albion (a), qui prétend nous servir de modèle,
Croit que *Locke & Newton* n'eurent jamais d'é-
gaux;

Le Germain, que *Leibnitz* compte peu de ri-
vaux;

Et nous, que l'Univers n'aura qu'un *Fontenelle*.
Prodigue en sa faveur, le Ciel n'a point borné
Les présens qu'il lui fit aux seuls dons du génie.
Minerve l'instruisit; & son cœur fut orné
De toutes les vertus par les soins d'Uranie.
Loin de s'enorgueillir de l'éclat de son nom,
Modeste, retenu, simple, même timide,
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir rai-
son,

Et n'ose prononcer un avis qui décide.

(a) L'Angleterre.

Iviii P I E C E S R E L A T I V E S

Illustres Compagnons de ce brave Nestor ,
 Assemblés pour lui ceindre une double couronne ,
 Pour la rendre à ses yeux plus précieuse encor ,
 Parez-la des lauriers que votre main moissonne.
 C'est ici le séjour de l'Immortalité :

En vain mille ennemis attaquent votre gloire ,
 Ces Auteurs ténébreux passeront l'onde noire ;
 C'est vous qui tiendrez lieu de la postérité.
 Si les écrits pervers, la noirceur , l'impudence ,
 Ont fermé votre temple aux hommes sans hor-
 neur ;

Les talens, le génie & la noble candeur
 Ont toujours parmi vous trouvé leur récompense.
 Le soin de célébrer le plus grand des mortels ,
 N'est pas , quoique constant, le seul qui vous
 anime ;

Quelquefois des mortels d'un ordre moins su-
 blime

Ont vu brûler pour eux l'encens sur vos autels.
 Daignez donc soutenir le zèle qui m'inspire ;
 Pour chanter *Fontenelle* , il faut plus d'une voix.
 Ranimez les accens d'un vieux Chantre aux
 abois ,

Ou du moins un moment prêtez-moi votre lyre.
 Assidu parmi vous, dix lustres de travaux
 Ont déjà signalé sa brillante carrière ;
 Mais ce ne fut pour vous qu'un instant de lu-
 mière ;

Condamnez *Fontenelle* à dix lustres nouveaux.

A M. DE FONTENELLE. ~~li~~

Pour pénétrer le Ciel & ses routes profondes,
Destin, accorde-lui des jours sains & nombreux.
Il en fallut beaucoup pour parcourir les mondes,
Il en faut encor plus pour contenter nos vœux.

L E T T R E

*De M. MATY, Garde de la Bibliothèque
Britannique, à M. DE FONTENELLE,
en lui envoyant le Poëme de Vauxhall *.*

A I M A B L E & sage Fontenelle,
Toi, que dans le déclin des ans,
Orne une guirlande immortelle
De fleurs que l'Amour renouvelle;
Et que ne peut flétrir le temps;
Sage Platon, divin Orphée,
Que Minerve & que Cythérée
Empêchent même de vieillir,
Où pourrai-je te découvrir?
Sera-ce au haut de l'Empirée,
Où tu suis les célestes corps;
Dans cette profonde contrée,
Où tu fais badiner les morts;
Ou sur les bords d'une fontaine,
Près de Corylas & d'Ismene,
Dont tu sens & peins les transports?

* La Lettre & le Poëme se trouvent dans le *Journal
Britannique*, par le même M. Maty, Avril 1750.

T'irai-je chercher au portique
Dont tu dévoiles les leçons ;
Au fond de quelque temple antique ,
Que tu dépeuples de démons ;
Ou bien au spectacle magique ,
Dont ta Muse anime les sons ?
Si de ces demeures sublimes ,
Encor vers les terrestres lieux ,
Tu daignes abaisser les yeux ;
Reçois avec ces foibles rimes ,
Mon encens, mon cœur & mes vœux.

» Oui, c'est à vous, c'est au Peintre
» des Graces & à l'Interprète de la Sa-
» gesse, que j'offre des essais dont l'exé-
» cution est peut-être plus imparfaite
» que l'entreprise ne fut téméraire. Mais
» l'une & l'autre le fussent-elles davan-
» tage, elles me fournissent du moins
» une occasion de m'adresser à l'homme
» qui, de toutes les beautés de la *Fran-*
» ce, est celle que je regrette le plus
» de n'avoir jamais vu (a). J'ai d'au-
» tant plus de plaisir de vous rendre cet
» hommage, qu'il ne sera soupçonné de
» partialité par aucun de ceux qui ont
» lu vos Ouvrages ».

(a) M. *Maty* est venu depuis à *Paris* en 1764.

A M. DE FONTENELLE. IX]

Vivez long-temps, vivez toujours aimable,
Entre la sagesse & les ris.

Vous seriez immortel, si le sort équitable
Vous permettoit de vivre autant que vos écrits.

Londres, le 9 Octobre 1741.

Tout le monde connoît le bel endroit du Temple du Goût de M. DE VOLTAIRE sur M. DE FONTENELLE. Après avoir parlé de Rousseau & de la Motte, & dit que Rousseau passeroit devant la Motte en qualité de Versificateur, mais que la Motte auroit le pas toutes les fois qu'il s'agiroit d'esprit & de raison, M. de Voltaire continue de la manière suivante.

» Ces deux hommes si différens n'a-
» voient pas fait quatre pas, que l'un
» pâlit de colère, & l'autre tressaillit
» de joie, à l'aspect d'un homme qui
» étoit depuis long-temps dans un Tem-
» ple, tantôt à une place, tantôt à une
» autre ».

C'étoit le discret *Fontenelle*,
Qui, par les beaux Arts entouré,
Répandoit sur eux, à son gré,
Une clarté douce & nouvelle.

Dans la première Edition du *Temple du Goût*, il y
avoit *sage* au lieu de *discret*, dans le premier vers; &
pure au lieu de *douce*, dans le quatrième.

D'une Planète, à tire d'aîle,
En ce moment il revenoit
Dans ces lieux où le Goût tenoit
Le siège heureux de son Empire.
Avec *Quinaut* il badinoit;
Avec *Mairan* il raisonnoit;
D'une main légère il prenoit
Le compas, la plume & la lyre.

STOLIUS, dans son Livre intitulé : *Introductio in Historiam litterariam*, traduit en latin par *Langius*, & imprimé à Iene en 1728, parle ainsi de *M. DE FONTENELLE*, page 18.

Ratio ejus judicandi de rebus & acutè concludendi, tam & singularis, genus dicendi ita amœnum, cogitationes atque meditationes tam sunt omnis ingenii atque acuminis plenæ, ut ex antiquioribus quem huic meritò præferas invenias neminem.



E L E G I A

I N O B I T U M

D. DE FONTENELLE,

Acta in confessu Acad. Roth. 26 Jan. 1757.

LUGET in Europâ quisquis non despicit artes ;
Scriptorum scriptor maximus interiit.
Lugēt splendorem sibi Gallia nuper ademptum ;
Lugēt ROTHOMAGUS, concidit urbis honos.

FONTANELLA obiit lauris oneratus & annis ;
Nestor & Aonii gloria prima chori.
Vidit vivendo revoluti tempora sæcli,
Cui referent nullum postera sæcla parem.
Nominis ipse sui dudum splendore potitus ;
Nil indè ad tardam perdidit usque necem.
Mors est visa diu pretiosa parcere vitæ ;
Visa diu sævam sustinuisse manum.

Ultima fata seni non attulit una senectus :
Ad senium accessit, plus nocuitque dolor.
Quis dolor? Ex ictu tremit quo Gallia : quan-
quam
Salvo Rege timor, mœror & omnis abest,

IXIV PIECES RELATIVES

Mors illi, Vulnus Regis; Regalis amoris

Victima succubuit: Dulce ità, Grande mori;

Nobilibus decoratus Avis avis, clarisque Pro-
pinquis (a),

Summa, vel in cunis, semina laudis habet.

Cunæ Rothomagus genitrix fœcunda virorum;

Quos lauro cinctos Phœbus ad Astra vehit.

Doctus uterque parens, magis at CORNELIA
mater (b),

Gracchorum matri nomine, parque animo.

Nempè soror gemini non inficienda Poetæ,

Fraterni iudex carminis illa fuit.

Sapè, nec erubuit, sapè emendanda sorori

Carmina commisit frater uterque suæ.

Qui tulit ad sacras puerum CORNELIUS ædes (c),

Augurium imposito nomine quale dedit!

Mellisui meruit Doctoris (d) sumere nomen,

Nectareo cujus mel fluet ore, puer.

Hunc genitrix, celebres hunc edocuère Poetæ:

Quanti Ductores! quantus Alumnus erat!

Delicias nobis invidit & urbis honorem

Urbs domina imperii, surripuitque virum.

Neustriacis opibus ditata Lutetia, nostras,

Ut natas intrà moenja, jactat opes.

(a) MM. Corneille, oncle de M. de Fontenelle.

(b) Marthe Corneille, sœur de MM. Corneille.

(c) Thomas Corneille, parrain de M. de Fontenelle.

(d) Saint Bernard.

Illum tergeminus Musarum cœtus adoptat ,

Tergemini potuit qui caput esse chori.

O felix una ante alias Academia miris

Naturæ latebras pandere docta modis !

Felix nacta virum qui te tibi pingere posset ,

Et calamum inventis æquiparare tuis !

Ille quod ediderit plaudente volumina Phœbo ;

Dic mea Musa mihi : dicere semper amas.

Quo datur Heroas , Divosque audire loquen-
tes ,

Egregium nobis Græcia liquit opus (a).

Sed violatur ibi Divûm reverentia : Mores

Humanos Divi , crimina nostra gerunt.

Abstulit hanc maculam , non omnem , Gallicus
autor (b) ,

Et meliora dedit , nobiliora loqui.

Judicio steterim Plutonis , Pluto Patronus

Et judex causæ nî foret ipse suæ (c).

Plurima blandum Equitis sibi sumpsit Epistola
nomen (d) ,

Scripta fuit , quando scribere cœpit Eques.

(a) Dialogues de Lucien.

(b) Dialogues des Morts.

(c) Jugement de Pluton.

(d) Lettres du Chevalier d'Her. Puisque le
Public les a crues de moi , dit M. de Fontenelle dans la
Préface de ses Œuvres , & qu'il les a eues même sous
mon nom , qu'il les ait encore. Je voudrois bien que sa
sévérité ne tombât que sur elles.

IXVJ • PIÈCES RELATIVES

Viderat hunc dubio nasci pater omine foetum :

Non sese agnoscit , non negat esse patrem.

Per varios sublimè audax dum fœmina mun-
dos (a)

Tentat iter , quis non gaudeat esse comes ?

Sidereos motus , distinctosque orbibus orbes ,

Et sectanda oculis subjicit astra tuis.

Sed vaga narranti de mundis pluribus ultrâ

Ne credas , credi quàm velit ipsa sibi.

Fraude novâ , veterum fraudes , Oracula Va-
tum (b)

Exposuit Batavus (c) , sed rudis , artis inops.

Spargere Gallus amat flores , & ad antra Deorum

Semita grata magis , non mage tuta , patet.

Arguitur , verique tacet devictus amore (d) ;

Grande etiâ Doctis scire tacere decus.

Annales nostri potuit referare Theatri (e) ;

Noverat ille vetus , noverat ille novum.

Dum Tragicæ Regem scenæ depingit , aman-
dum (f)

(a) Entretiens sur la pluralité des Mondes avec la
Marquise de G.

(b) Histoire des Oracles.

(c) Vandale.

(d) Réponse à l'Histoire des Oracles par le Père
Baltus.

(e) Histoire du Théâtre françois.

(f) Vie de M. Corneille.

A M. DE FONTENELLE. lxvij

Heroem, pictor dignus amore, facit.
Pictor amicus erat; sed tali impunè tabellæ
Nulla nocere potest, nulla favere manus.

Dum sua sensa aperit Tragicâ super arte, vide-
tur (a)

Melpomene Vates ipsa docere suos.
Maximus hîc Vatum incedit CORNELIUS; idem
Maximus, & Phœbo iudice, semper erit.

Quâ faciant homines sese ratione beatos (b)
Monstrat, & exemplo comprobat ipse suo;
Indole tranquillâ felix, & cælibe vitâ,
Se totum Musis, tempus & omne, dedit.

Aut tenet, aut tenuisse putat, scrutator amor-
nus (c),

Hauferit undè suos Græcia prisca Deos.
Hos similes Humana sibi ignorantia finxit;
Divus erat, si quis robore major erat.
Ipsa Polo Tellus dedit incrementa; magisque
Cum sapere homines, Dî sapere magis.

Affluit illecebris Orator, acumine præstat (d),
Nec vinci eloquio, nec brevitate potest.

(a) Réflexion sur la Poétique.

(b) Traité sur le Bonheur.

(c) Origine des Fables.

(d) Discours académiques.

IXVIIJ PIÈCES RELATIVES

Verborum nimis in delectu forte laborat,
Turpiter at multos falleret iste labor.

Castaliâ lactatus aquâ, Musâque parente;
Debuit à teneris esse Poeta; fuit.

Virginis intactæ Latio infans carmine laudes (a);
Concinit, & sociis præripit arma suis.

Insignes studiis pueros celebravit Apollo (b),
Nec juvenem meritâ laude carere sinet.

Carmine Bucolico præcellere gestit, & au-
det (c)

Pastorem Siculum, Virgiliumque sequi.
Sed dum majores meditatur arundine cantus,
Induit Urbanos Rustica Musa modos.

Laudabunt alii *Diversa Poemata* Vates (d);
Nec plus ingenii, nec falis illa petunt.

Sæpè malignus Amor, sæpè est ibi Musa re-
bellis;

Tentanti Lepidum fistula Dulce sonat.

(a) M. de Fontenelle composée en 1670, âgée de 13 ans, une pièce de Vers latins sur l'Immaculée Conception. Cette pièce est imprimée dans le Recueil des Palinods de 1670. Le sujet, *Pepo in fimo corrupto, incorruptus*.

(b) M. de Fontenelle augmentera la liste des Enfants devenus célèbres par leurs études.

(c) Eglogues.

(d) Poésies diverses. M. de Fontenelle y dit en un endroit, que, malgré lui, le Galant se tourne en Tendre.

A M. DE FONTENELLE. Ixix

Innumeris celebrem pugnis Veterum atque Recentum (a)

Cum renovat litem, cur fuit ille Recens?
Perveniet Veterum ad famam, miscebitur illis;
Atque, velit, nolit, sic erit ille Vetus.

Cantatrix mollisque Tragœdia sæpè Quinaltum (b)

Extollit, *geminum* cui placuisset *opus*.
Ast *opus* hoc *geminum* si non, vir magne, dedisses,
Plus tibi, plus Virtus Religioque darent.
Ille, fatebor enim, Socco minùs atque Cothurno (c)

Eminet, at laudes hâc quoque parte tulit.
Excitat in Tragicis & terret Avunculus; istum
Vidit regnantem; vidit & abstinuit.
Rem semel aggressus Tragicam sermone soluto,
Ritum abolet veterem, substituitque novum.
Sic aliâ novitate movet Comœdia fletum,
Nata olim risus, nata movere jocos.

Quos Parca rapuère, novæ scit reddere vitæ (d);
Se simul & socios tollit ad astra suos.

(a) Digression sur les Anciens & les Modernes, où M. de Fontenelle se déclare pour les Modernes.

(b) Deux Opéra: *Thétis & Pélée*; *Enée & Lavinie*.

(c) *Idalie*, Tragédie en prose. Six Comédies.

(d) Eloge des Académiciens.

LXX **PIECES RELATIVES**

Quantus in excerptis ordo, quantique lepores (a) ;

Plus opere immenso perbreve fulget opus.

Squallida quæ fuerant primùm, nunc aurea splen-
dent ;

Dat præmium solers, dat decus omne manus.

Fit rosa quod tangit : rigidis in sentibus uvas,

Et sterili in trunco roscida mella legit.

Invideat, nec Apem sibi Græcia vindicet uni (b) ;

Attica quæ fuerat, Gallica nunc fit Apis.

Dum referat Sophiæ fontes, Cartesius alter ;

Est alter Newto, tersus utroque magis.

Si genio fortassè minùs præcellus utroque,

Purior at scriptis eloquioque nitet.

Dogmata Newtonis novit, bene nota relin-
quit (c),

Nec finit externâ se novitate trahi.

Quot simul Autores, & quantos continet unus ;

Omnibus absimilis, par sed ubique sibi !

Perfluit, ingenio plenus, mille undique rimis ;

Ars regit ingenium ; crescit ab arte decus.

Sublimem Uranie, tenerum formavit Apollo,

Festivum Charites, Relligioque probum.

Non leve Naturæ donum est centesimus annus ;

At Musæ Vati plura dedere suo.

(a) Extraits dans les Mémoires de l'Académie des
Sciences

(b) Xénophon fut nommé l'Abeille Grecque.

(c) Traité des Tourbillons.

Illius in scriptis elucet Sidera quidquid
 Immenſum, quidquid grande Matheſis habet.
 Illic delectant, proſunt Inventa Sophorum;
 Nec Sophiam priſco nubila more tegunt.
 Hic fruſtrâ Natura velit ſe condere; fruſtrâ
 Nititur elabi: non niſi viſa fugit.
 Hos tibi ſit ſtudioſum libros evolvere, dulci
 Utile commixtum ſi reperire cupis.
 Non ſunt hæc nigro fœdata volumina felle;
 Nulla venenatâ pagina bile mader.
 Abſtinuit calamo linguâve laceſſere quemquam;
 Nulla laceſſitum tela ferire queunt.
 Jurgia, Cenſuram, Saſyras, Epigrammata ſpre-
 vit;
 Audiit & riſit; legit & obticuit.
 Cui peperit laudata olim Patientia Laurum (a);
 Quàm nota hæc virtus, quàm benè culta fuit!
 Numinis auguſtum nunquam vel lædere cultum
 Attentat, mores vel violare bonos.
 Autorem monſtrat cunctorum exiſtere rerum (b),
 Monſtrat adorandum: ſic probus omnis agit.
 Libros ſæpè pios (c), pietatem laudat & ipſam (d);
 Quod quis laudat, amat, ſi agit omnis amans.

(a) Diſcours ſur la patience, couronné à l'Académie Françoisſe en 1689.

(b) Traité de l'exiſtence de Dieu.

(c) Je ne citerai qu'un ſeul trait. *Le Livre de l'Imitation de Jeſus-Chriſt* (dit M. de Fontenelle dans la vie de M. Corneille) eſt le plus beau qui ſoit ſorti de la main d'un homme, puisſque l'Evangile n'en vient pas.

(d) Voyez les éloges de MM. de L'Hôpital, Duhamel,

LXXij PIÈCES RELAT. A M. DE FONT.

Gallia cùm poterit dulces odisse Camœnas ,
 Tunc poterunt tanti scripta perire viri.
 Ista suum tunc scripta decus , perdentque lepores ,
 Cùm perdet veneres Gallica lingua suas.
 Quando parem inveniet numerosa Lutetia civem ?
 Illi quando parem Neustria nostra dabit ?
 Inter præcipuos Academia nostra parentes ,
 Hunc inter socios gaudet habere suos.
 Ipsaque consueto Præconem (a) tempore promet ;
 Cui fas illustrem pingere ritè virum.
 Artes ille colit quas FONTANELLA colebat ,
 Et propè habet cunctas quas celebrabit opes.
 Tam notum nobis hunc reddet, amicus amico ;
 Scriptor scriptori, quàm benè notus erat.
 Hunc sibi nostra diù Præconem Academia servet ;
 Ille tamen serò Funera nostra canat.

D. SAAS , Canon. & Acad. Rothom.

Bourdelin, Ozanam, de la Hire, Renau, d'Argenson, Varignon, Littre, de Valincourt, &c.

(a) M. le Cat, Secrétaire pour les Sciences, prononcera à l'Assemblée publique l'Eloge de M. de Fontenelle. Cet éloge fut en effet prononcé dans l'Assemblée publique du 3 Août 1757, & imprimé en 1759 à Rouen, chez Besongne. L'Auteur y a joint les Pièces de M. de Fontenelle, qu'on trouve dans le Recueil des Palinods de 1670 & 1671. Quelques-unes sont en vers François.



LETTRES



LETTRES

DE MONSIEUR
DE FONTENELLE, &c.

LETTRE PREMIERE.

*A M. VIEUSSENS, Médecin de
Montpellier.*

Paris, 26 Mai 1703.

JE suis chargé, Monsieur, par
l'Académie des Sciences, de
vous remercier pour elle de
la dissertation sur la structure
des vaisseaux, dont vous avez bien
voulu lui faire part. Quand vous ferez
quelqu'expérience nouvelle, ou qu'il

Tome XI.

A

vous viendra quelques réflexions, qui appuieront un systême si singulier, & si différent des idées communes, l'Académie sera bien aise d'en être instruite; & en général tout ce qui viendra de vous lui fera un extrême plaisir. Votre mérite est fort connu de cette Compagnie; & moi qui suis, sans nulle comparaison, le moins capable d'en juger, il y a long-temps que je le connois par la renommée. Je suis avec respect, Monsieur, Votre, &c.

On trouve ce qui suit, sur l'Ouvrage qui fut l'occasion de cette lettre, dans l'Histoire de l'Académie des Sciences pour l'année 1703, pag. 44 de l'édition in-4°.

» M. Vieussens, fameux Médecin de
» Montpellier, fort connu par son grand
» Ouvrage de la Névrologie, communi-
» qua à l'Académie des Sciences un
» nouveau systême qu'il a trouvé sur la
» structure des vaisseaux du corps hu-
» main. Quelque prévenu que l'on fût
» pour la capacité & pour l'exactitude
» de M. Vieussens, on jugea qu'il fau-
» droit un grand nombre d'expérien-
» ces, & d'expériences délicates, pour

DE M. DE FONTENELLE. 3

» vérifier son système ; & comme on
» n'eut pas la commodité de les faire,
» la Compagnie ne fut pas en état d'ap-
» profondir cette matiere autant qu'elle
» l'auroit désiré.

L E T T R E I I.

A M. L E C L E R C (a).

Paris, 3 Août 1707.

J'E n'ai point reçu, Monsieur, la lettre dont vous me parlez, & par laquelle vous me fîtes l'honneur de répondre à la mienne. J'apprends de vous avec plaisir, que vous n'avez point tout-à-fait dédaigné un hommage que je vous rendois ; mais quand vous n'auriez pas eu le loisir d'y répondre, occupé comme je fais que vous l'êtes, je vous assure très-sincèrement que je n'en aurois pas été surpris, ni offensé le moins du monde. Il me suffisoit de m'être en quelque maniere soulagé, en

(a) Ce savant Protestant, né à *Geneve* le 29 Mars 1657, mourut à *Amsterdam* le 8 Janvier 1736.

vous marquant l'estime particuliere que je faisois de vos Ouvrages, dont j'étois & dont je suis encore tous les jours fort plein. Mais, Monsieur, outre l'obligation que je vous ai de cette lettre perdue, je vous en ai encore une plus sensible de l'attention que vous voulez bien faire à ce qui me regarde. Je vous remercie de tout mon cœur de l'offre que vous me faites de m'envoyer le tome de votre *Bibliothèque* où est la réponse que l'on a faite pour moi (b); je l'aurai ici, dès qu'il y pourra être. Je sens par avance le plaisir de voir ma justification en si bon lieu. Si vous en connoissez l'Auteur (c), je vous supplie de le bien remercier pour moi. Je suis d'autant plus sensible à cette grace, que je ne puis l'avoir méritée par aucun endroit. Je ne répondrai point au *Jésuite de Strasbourg*, quoique je ne croye pas l'entreprise impossible; mais l'Histoire de l'Académie des Sciences me donne trop d'occupation, & tourne toutes

(b) Au Livre du P. *Baltus*, contre l'*Histoire des Oracles*.

(c) M. le Clerc lui-même. Voyez les *Mémoires de M. l'Abbé Trublet sur M. de Fontenelle*, pag. 155 & 285.

DE M. DE FONTENELLE. 5

mes études sur des matieres trop différentes de celles-là. Ce seroit plutôt à M. *Van Daalen* (d) à répondre, qu'à moi; je ne suis que son interprète, & il est mon garant. Enfin, je n'ai point du tout l'humeur *polémique*, & toutes les querelles me déplaisent. J'aime mieux que le diable ait été Prophète, puisque le P. *Jésuite* le veut, & qu'il croit cela plus orthodoxe. Je lui serai toujours très-obligé d'avoir été l'occasion d'une marque très flatteuse que j'ai reçue de votre bonté pour moi. Il faudroit, pour bien concevoir combien je la sens, que vous fussiez quelle estime je fais de tout ce que j'ai vu de vous; car je vous avoue que je n'ai pas tout vu, & que les Ouvrages Théologiques passent trop ma portée. Conservez-moi, je vous en supplie, des sentimens que vous auriez pu ne m'accorder pas, mais que j'espère que vous n'aurez aucun sujet de m'ôter. Je suis avec une estime & une reconnoissance parfaite, Monsieur, Votre, &c.

P. S. J'oubliois de vous dire com-

(d) C'est ainsi que s'écrit en Hollandois le nom de M. *Van Dale*.

bien je désirerois que ce que vous me dites sur l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, fût parfaitement sincere, & combien je crains que votre politesse n'y ait trop de part.

L E T T R E I I I.

A M. GOTTSCHED, Professeur à Léipfic.

Paris, 24 Juillet 1723.

J'Aurois eu beaucoup plutôt, Monsieur, l'honneur de répondre à votre lettre, si on ne m'avoit dit, en me la rendant, que vous seriez bien aise de savoir mon sentiment sur le plan que vous m'envoyez de votre Société Allemande. Comme il est en Allemand, que je n'entends point, il a fallu que j'aye attendu une traduction abrégée qu'on m'en a faite. Mais ç'a été une peine fort inutile & un temps perdu, par rapport à ce que je croyois que vous attendiez de moi. Car, outre que votre Société est déjà toute établie, & que vos réglemens sont très-sensés & très-bien entendus, il est impossible qu'un étran-

ger comme moi juge en détail de ce qui peut vous convenir, ou de ce qui vous conviendrait le mieux. Je vois seulement en gros, que vous avez pour votre Langue un zèle auquel je ne puis qu'applaudir. Il faut avouer que, nous autres François, nous pourrions bien être trop prévenus en faveur de la nôtre, quoique la grande vogue qu'elle a dans toute l'Europe, nous justifie un peu. Nous avons l'avantage qu'on nous entend par-tout, & que nous n'entendons point les autres; car notre ignorance en ce sens-là devient une espèce de gloire. Par exemple, vous, Monsieur, vous savez très-bien le François, vous l'écrivez très-bien; & moi, je ne fais pas un mot d'Allemand. Cependant je ne crois pas que ce succès de notre Langue vienne tant de quelque grande perfection réelle qu'elle ait par-dessus les autres, que de ce qu'on s'est fort appliqué à la cultiver, & de ce qu'on y a fait d'excellens Livres en tout genre, qui ont forcé les Etrangers à la savoir, sur-tout des Ouvrages agréables. A ce compte, vous n'avez qu'à cultiver autant votre Langue; & c'est, à ce qu'il me paroît, le dessein

que votre Société a conçu avec beaucoup de raison. Je ne fais si l'Allemand est plus dur que le François; car je me défie toujours un peu de cette dureté ou douceur prétendue; le chant pourroit peut-être en décider. Mais enfin ce plus de dureté fût-il réel, il n'y auroit pas si grand mal, & vous en auriez plus de force dans les occasions où il en faut. Une chose plus considérable que j'entends reprocher à votre Langue, quoique ce soit plutôt la faute des Ecrivains, c'est que vos phrases sont souvent extrêmement longues, que le tour en est fort embarrassé, le sens long-temps suspendu & confus. Il est vrai que le Grec & le Latin ont assez souvent aussi ces défauts, & même dans les bons Auteurs; mais tout Grecs & Latins qu'ils sont, ils ont tort. Le François seroit bien de même, si nous voulions; mais nous n'avons pas voulu, & c'est peut-être ce que nous avons fait de mieux. Que les Ouvrages qui partiront de votre Société, donnent l'exemple d'un meilleur arrangement dans les phrases, d'une plus grande clarté, &c. ce sera un grand bien qu'elle procurera à votre Langue. Je vous demande par-

DE M. DE FONTENELLE. 9

don, Monsieur, de tout ce verbiage inutile; je me suis trop laissé aller au plaisir de vous entretenir. Ma grande affaire ne doit être que de vous bien remercier, si je puis, de l'honneur que vous m'avez fait, en daignant traduire les Ouvrages de ma jeunesse. Je suis bien fâché d'être privé du plaisir de les voir tels qu'ils se trouvent présentement au sortir de vos mains. Je vous rends très-humbles graces encore une fois de m'avoir fait connoître à une grande Nation, qui a produit beaucoup de grands hommes, & des génies du premier ordre, tel qu'étoit M. *Leibnitz*, de votre ville de *Léipsic*.

Il y a déjà du temps que j'ai écrit à M. *Hausen* (e), en lui envoyant un Ouvrage de ma vieillesse (f), & le priant d'en dire quelque chose dans le Journal de *Léipsic*. La grande difficulté est qu'il le lise, qu'il en ait le loisir & le courage; car c'est un assez gros Livre, & sur une matiere épineuse. Comme je ne doute pas que M. *Hausen* ne soit de vos amis, je vous prie d'obtenir de lui

(e) Professeur à *Léipsic*. On trouvera dans la suite une lettre de lui à M. de Fontenelle.

(f) Les *Elémens de la Géométrie de l'infini*.

la grace qu'il me lise, & qu'il me donne son jugement, auquel je déférerai beaucoup; car j'ai eu l'honneur de le voir ici, & j'ai bien senti qu'il étoit fort habile en mathématiques. Je suis avec beaucoup de reconnoissance & de respect, Votre, &c.

L E T T R E I V.

A U M Ê M E.

Paris, 16 Octobre 1732.

J'AI reçu, Monsieur, votre lettre du 24 Janvier 1731, par un jeune Gentilhomme Allemand, en qui j'ai trouvé effectivement le mérite que vous m'annonciez. J'ai reçu en même temps la traduction de l'*Histoire des Oracles*, & je continue à sentir très-vivement toute la reconnoissance que je dois à un Traducteur qui me fait autant d'honneur que vous. Je crois vous avoir déjà mandé, que j'ai fait voir vos autres traductions à quelques personnes qui entendent votre Langue, & qui ont été très-contentes de la fidélité & de l'exactitude.

Je suis ravi que ce que je me suis hasardé de vous écrire sur l'Allemand, que je n'entends point du tout, se soit trouvé un peu sensé. Mon principe est que, malgré toutes les différences que les Langues doivent indispensablement avoir entr'elles, il y a quelque chose de commun où elles se réunissent; ce qui dépend uniquement de la raison commune à tous les peuples. Sur ce pied-là, on peut réformer tout ce qui est contraire à cette raison, & on en viendra à bout, quoique peut-être il y faille bien du temps, parce que d'anciennes habitudes des Nations sont difficiles à vaincre. Le projet de votre nouvelle Académie est donc très-beau; & j'ose assurer qu'il réussira, & que votre nom, Monsieur, sera à la tête d'une révolution heureuse & mémorable qui se fera dans votre Langue. Nous sommes dans un siècle où la raison commence à prendre plus d'empire qu'elle n'en avoit eu, du moins depuis long-temps. Cela me paroît par ce que vous me mandez, que vos Gens d'Eglise commencent à se dégoûter des diableries. Celle des Oracles étoit si peu fondée, que vous avez rendu un service à votre

Nation, d'empêcher que la traduction du Pere *Baltus* ne fût imprimée. Pour moi, mon intérêt particulier ne m'empêcheroit pas de le laisser traduire dans toutes les langues du monde.

Je vous rends très-humbles graces des nouvelles traductions dont vous m'avez honoré dans la réimpression des anciennes. Je suis ravi que vous ne vous repentiez pas des faveurs que vous m'avez faites. Je vous supplie de compter que j'y suis extrêmement sensible, & que je désirerois fort des occasions de vous en marquer ma reconnoissance. Je suis avec respect, &c.

P. S. Permettez-moi, Monsieur, de faire ici mes très-humbles complimens à *M. Hausen*.

AVIS DE L'ÉDITEUR

sur le morceau suivant.

Les deux Lettres qu'on vient de lire, ont été imprimées plus d'une fois en *Allemagne*, en différens Recueils, sur les copies qu'en avoit données *M. Gottsched*. J'en fus instruit, & je priai *M. Formey*, Secrétaire perpétuel de l'Acadé-

mie de *Prusse*, de vouloir bien me les procurer. Il s'adressa, pour cet effet, à M. *Gottsched* lui-même, qui lui en envoya deux nouvelles copies, & je les reçus en 1759. La même année, M. *Formey* les inséra dans un *Journal*, qu'il publioit alors à *Berlin*, intitulé, *Lettres sur l'état présent des Sciences & des Mœurs*, tom. 1^{er}, pag. 401. Il y parle de la demande que je lui avois faite de celles de M. de Fontenelle à M. *Gottsched*.

En 1764, la première de ces deux Lettres fut encore insérée dans le tome 4 d'une collection imprimée à *Nuremberg*, par les soins de M. *Ufilc*, Professeur en Droit à *Francfort-sur-l'Oder*, & intitulée, *Sylloge nove Epistolarum varii argumenti*, &c. c'est-à-dire, *Nouveau Recueil de Lettres sur divers sujets*. Les Auteurs de la *Gazette Littéraire de l'Europe*, M. l'Abbé *Arnaud*, de l'Académie des Belles-Lettres, & M. *Suard*, ont parlé de ce *Recueil*, N° 13 de cette *Gazette*, Mercredi 16 Mai 1764, article III, pag. 292. On y trouve un passage de cette première Lettre, avec quelques notes critiques des Journalistes, & les voici. Ne fussent-elles pas toutes justes, elles sont du moins très-ingénieuses.

Elles feront donc plaisir aux Lecteurs ;
& de mon côté, j'aurai donné une preuve
d'impartialité.

*Extrait de la Gazette Littéraire
de l'Europe.*

» Il y a dans ce Volume (*Sylloge*
» *nove*, &c.) disent les Journalistes , une
» Lettre de M. de Fontenelle à M. Gott-
» sched , sur le caractère des Langues
» Française & Allemande , où celui du
» génie de cet Académicien est admira-
» blement conservé.

» Je ne fais, dit M. de Fontenelle , si
» l'Allemand est plus dur que le Fran-
» çois ; car je me défie toujours un peu
» de cette dureté ou douceur préten-
» due (g) ; le chant pourroit peut-être

(g) M. de Fontenelle & M. de La Motte ne
considéroient dans les mots que l'expression de
l'idée ; vraisemblablement tous les sons affec-
toient également leur oreille. Ils jugeoient , dit
un Philosophe Italien * , de l'Eloquence & de la
Poésie indépendamment de l'oreille & des pas-
sions , comme on juge des corps indépendam-
ment des qualités sensibles.

* L'Abbé Conti : Lettre au Marquis Maffei , dans
le *Journal Etranger*, Août 1761.

» en décider (*h*). Mais enfin, ce plus de
 » dureté fût-il réel, il n'y auroit pas si
 » grand mal, & vous en auriez d'autant
 » plus de force dans les occasions où il
 » en faut (*i*). Une chose plus considéra-
 » ble, & que j'entends reprocher à vo-
 » tre Langue, quoique ce soit plutôt
 » la faute des Ecrivains, c'est que vos
 » phrases sont extrêmement longues,

(*h*) Ces mots, *pourroit peut-être*, nous expliquent pourquoi M. de Fontenelle se désoit un peu de la douceur ou dureté des Langues: c'est que, comme on voit, il se désoit *beaucoup* de son oreille. Du reste, il n'est point nécessaire de recourir au chant, pour savoir si une Langue est plus douce qu'une autre; il n'y a qu'à considérer le tissu même de la Langue; plus elle abondera en voyelles, plus elle sera sonore, douce & lyrique.

(*i*) Ceci n'est pas digne de la Philosophie de M. de Fontenelle. Si la dureté s'étend au corps entier de la Langue, & que par conséquent il y en ait où il n'en faudroit pas, il est impossible d'en mettre où il en faudroit. Pour appliquer heureusement dans l'élocution des formes âpres, dures & fortes, il faut que la Langue puisse en fournir au besoin, qui soient molles, faciles, harmonieuses. C'est par le contraste que ces qualités deviennent sensibles & pittoresques; & voilà pourquoi le Grec, le plus doux des langages, est aussi celui où il y a, quand il le faut, le plus de force & même d'aspérité.

» que le tour en est fort embarrassé ;
 » & le sens long-temps suspendu & con-
 » fus (k). Il est vrai que le Grec & le
 » Latin ont assez souvent aussi ces dé-
 » fauts , & même dans les bons Au-
 » teurs ; mais tout Grecs & Latins
 » qu'ils sont , ils ont tort. Le François
 » seroit bien de même , si nous vou-
 » lions ; mais nous n'avons pas voulu ,
 » & c'est peut-être ce que nous avons
 » fait de mieux (l) α.

Conclusion de l'Avis de l'Editeur.

Je ne ferai aucune réflexion sur ces
 notes, aucune réponse à ces critiques,

(k) M. de Fontenelle vouloit-il confondre les
 tours embarrassés & confus de la Langue Alle-
 mande, avec les mouvemens périodiques des
 Langues Grecque & Latine ? Quand même il
 n'auroit pas senti tout ce que l'inversion & la
 suspension répandent d'harmonie dans le style,
 ignoroit-il que , lorsque *Cicéron* se demanda
 raison des grands effets qu'avoient produit ses
 harangues , il la trouva uniquement dans les
 procédés que l'ingénieux Académicien paroît
 envisager comme défectueux ?

(l) En effet , c'est ce qui nous distingue des
 Anciens & de tous les Peuples de la terre ; car
 ils ont une Langue poétique , & nous n'en avons
 point,

DE M. DE FONTENELLE. 17
& j'en abandonne le jugement au Lecteur; content, je le répète, d'avoir donné, en les publiant de nouveau, une preuve de mon impartialité. C'en est encore une, que je renvoie à la Lettre de l'Abbé *Conti* au Marquis *Maffei*. Au reste, les Auteurs du *Journal Etranger* (m) avouent, en l'annonçant, que *M. de Fontenelle y est beaucoup trop déprimé.*
» M. l'Abbé *Conti*, ajoutent-ils, idolâ-
» troit les Anciens, & il vivoit alors à
» Paris avec les partisans de l'antiquité
» les plus déterminés & les plus en-
» thousiastes «.

LETTRE V.

*Au Chevalier HANS SLOANE, Président
de la Société Royale de Londres.*

Paris, 16 Août 1731.

MONSIEUR,

Je fais bien que je n'ai pas assez l'honneur d'être connu de vous, pour être

(m) Ces Auteurs sont les mêmes que ceux de la *Gazette Littéraire de l'Europe*, M. l'Abbé *Arnaud* & M. *Suard*.

Tome XI.

B

en droit de vous demander des graces ; & que même je n'en ferois guères plus fort , quand je prétendrois faire valoir l'avantage que j'ai d'être votre Confrere dans l'Académie des Sciences. Mais je me fie à un autre droit bien incontestable , que me donne votre caractere bienfaisant & généreux , aussi connu en ce pays-ci qu'en *Angleterre*. Celui qui aura l'honneur de vous rendre cette Lettre , est M. l'Abbé *Girardin* , de votre nation ; ce qui doit être déjà un titre auprès de vous ; mais de plus fort estimé parmi nous , & ayant beaucoup d'amis qui l'estiment fort , tant par le savoir , que par les mœurs. J'en suis le moins considérable , & je vous en serai d'autant plus obligé , si vous voulez bien , à ma très-humble priere , lui marquer de la bonté , & lui faire les plaisirs qui dépendront de vous. J'ai saisi avec plaisir cette occasion de vous assurer que je suis très-respectueusement , &c.



. LETTRE VI.

A U M Ê M E.

Paris, 13 Février 1733.

MONSIEUR,

Je ne puis trop vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait, vous, & l'illustre Compagnie dont vous êtes le Chef. J'avois déjà l'honneur de tenir à vous par l'Académie des Sciences, qui vous a choisi pour un de ses Membres; mais on ne peut jamais tenir par trop d'endroits à un homme d'un mérite aussi reconnu que vous, & c'est pour moi le comble de la gloire que d'être avec vous dans une relation plus étroite. J'en abuse peut-être déjà, en vous suppliant de vouloir bien vous charger du remerciement que j'adresse à toute la Société Royale; mais il est bien sûr qu'il ne peut jamais lui être présenté de meilleure main, si vous voulez bien me faire cette grace. Je suis avec beau-

B ij

coup de respect & de reconnoissance,
Votre, &c.

L E T T R E V I I.

A U M Ê M E.

Paris, 19 Janvier 1734.

M O N S I E U R,

Trouvez bon que je me joigne à tous ceux de mes compatriotes , qui ont l'honneur d'être de votre Société Royale, & que je vous représente avec eux , que M. l'Abbé *de la Grive* mériteroit cette grace. Il a d'autres témoignages plus importants & plus décisifs que le mien. Je vous supplie seulement de vouloir bien faire attention à leur valeur. J'ai pris avec joie cette occasion , ou peut-être ce prétexte , de vous faire souvenir de mon nom , & de vous renouveler les assurances du respect avec lequel je suis , &c.



LETTRE VIII.

A M. BOULLIER.

Paris, 13 Novembre 1736.

J'AI reçu, Monsieur, votre Livre (*n*) par M. de Gennes; & je ne puis trop vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait, de mettre mon nom à la tête d'un si excellent Ouvrage. Il n'y a que la gloire de l'avoir fait que j'aimasse mieux. On voit qu'il part d'une tête bien philosophique, pleine de réflexions fines & profondes, & qui est bien plus sur les bonnes voies du raisonnement, que n'y sont la plupart de ceux qui font profession de raisonner. Comme vous m'avez trop loué dans votre Epître, je tâche de ne me pas laisser emporter à une reconnoissance où ma vanité auroit part, & j'ai attention à ne vous rendre pas trop de louanges pour les vôtres. Je veux demeurer au-dessous de ce que vous mé-

(*n*) L'Essai philosophique sur l'ame des bêtes, dédié à M. de Fontenelle, 2 vol. in-12.

ritez , & vous me paroissez digne par votre caractère qu'on en use ainsi avec vous.

Le *Traité de la Certitude morale* est très-bon , bien pensé , bien écrit , seulement un peu diffus sur des choses que les Lecteurs du commun entendoient presque sans explication. Il y a tout au contraire des endroits , mais en petit nombre , qui demanderoient d'être plus expliqués. Un article entier , par exemple , où je vous renvoie , *pag.* 121. Je crois appercevoir votre idée ; mais il falloit , ce me semble , ou la supprimer , ou la développer.

Tout ce que vous dites sur la véracité de Dieu est bien vrai , & la Métaphysique est obligée d'aller jusques-là , pour aller jusqu'au bout : mais je croirois qu'après avoir établi ce principe , il n'est pas nécessaire de le rappeler souvent , parce que la plupart des gens ne sont pas Métaphysiciens , & qu'ils croiront *Jules-César* bien démontré , sans faire aucune attention à la véracité de Dieu.

De plus , cette véracité n'est pas toujours si aisée à expliquer. Je vous soutiendrai , si je veux , qu'elle n'est point

bleffée , quand la bonté ne l'est point. Les bêtes ont toutes les marques possibles d'avoir une ame, & elles n'en ont point; quel mal me fait cette erreur? Mais Dieu m'y fait tomber; oui, mais il ne m'importe aucunement d'y être tombé, & cette erreur-là est la suite de quelque ordre que je ne connois point (o). Tous les hommes ne croient-ils pas les objets colorés, &c. ? Ne croient ils pas la lune aussi grande que le soleil; & , ce qui est plus fort, Dieu lui-même ne l'a-t-il pas dit aux hommes, ou à peu près? En un mot, quand la vérité de mes jugemens n'intéressera point la bonté de Dieu, sa véracité ne s'opposera point à mes erreurs, parce qu'on pourra toujours supposer que ces erreurs entrent dans quelque ordre inconnu.

Votre *Traité de la Certitude morale* ne va point jusqu'à la Religion, & il est vrai qu'il ne le devoit pas; cela vous eût jetté trop loin, & peut-être même

(o) C'est une réponse que M. de Fontenelle prête ici aux partisans du système de Descartes sur l'ame des bêtes, système qu'il étoit très-éloigné d'adopter, quoique Cartésien zélé sur d'autres points.

n'est-il déjà que trop ample pour ce qu'il vous falloit. Pour le mettre en entier, je ne fais s'il n'eût pas fallu le renvoyer à la fin de l'Ouvrage; car il y fait une tête dont on ne voit pas trop d'abord la nécessité, & il y auroit fait une conclusion bien amenée. Quoi qu'il en soit, je vous exhorte fort, Monsieur, à continuer l'édifice dont vous avez jetté les fondemens. J'attends de vous une discussion exacte & philosophique, comme vous la saurez bien faire, sur la différence des faits purement humains, & des faits miraculeux; sur leurs différentes preuves, leur égalité de certitude, &c. C'est là que la Métaphysique se déploiera bien davantage; parce que les attributs de Dieu, & les considérations des deux ordres, tant physique que moral, y entreront perpétuellement.

Mon raisonnement sur les bêtes, que je donnai à M. *Vernet* pour vous, n'auroit guères ajouté aux vôtres; mais je crois votre scrupule excessif. Je ne vois par mes yeux nulle proportion entre une étincelle de feu, & la force d'un boulet de canon: mais indépendamment des raisonnemens physiques, je fais par mille expériences ce que peut
la

la poudre, &, ce qui est décisif ici, je fais qu'avec de la poudre, je donnerai toujours une prodigieuse force à ce boulet. Mais je fais que je dirai à un homme cent mille choses du même ton, qui n'imprimeront aucun mouvement à ses jambes; il y en a une qui leur en imprime, sans en être plus capable par ce qu'elle a de physique. Donc, &c. Ajoutez à cela, si vous voulez, que je fais qu'une plus grande quantité de poudre fait un plus grand effet, & que ces deux mots que j'ai dits, cornés à l'oreille avec une trompette, n'en feroient pas plus que dits à l'oreille (p).

J'ai lu tout le Traité de l'Ame des Bêtes, mais une seule fois; je ne puis vous rendre compte que de mon impression générale, qui est d'en être extrêmement content. Il y a apparence que je le ferai même encore plus, quand je l'aurai plus approfondi à une seconde lecture, dont je me réserve le plaisir pour le premier temps que j'aurai entièrement à moi; car ce n'est pas un Livre à lire en courant, quoique net

(p) On peut voir le petit écrit de M. de Fontenelle sur l'Instinct, dans le T. IX de ses Œuvres. Voyez ci-après la Lettre XI.

& bien digéré. Si vous veniez jamais ici, vous me seriez un sensible plaisir, & dont je ne vous serois pas moins obligé que de ceux que vous m'avez déjà faits, en me traitant toujours si favorablement.

Je suis avec respect & avec toute la reconnoissance possible, &c.

L E T T R E I X.

A U M Ê M E.

Paris, 30 Mai 1739.

M O N S I E U R,

Ce que vous m'avez adressé pour le Journal des Savans (q), est arrivé jus-

(q) Lettre de M. B. adressée aux Auteurs de ce Journal: elle fut imprimée dans celui de Septembre de la même année. C'est une réponse à l'extrait du *Traité de la Certitude morale* dans le Journal intitulé *Bibliothèque raisonnée*. M. B. peu content de cet Extrait, le fut beaucoup de ceux que le Journal des Savans avoit donnés du même Ouvrage. Ils sont de M. l'Abbé Trublet. On les trouvera dans les mois de Mars, Mai & Juin 1737.

tement dans le temps que le pauvre Journal pouffoit les derniers soupirs. Il n'existe plus, mais on songe à le ressusciter. On formera une nouvelle Compagnie pour ce travail, & peut-être un autre plan de travail; mais cela peut n'être pas fait si-tôt, ou n'être pas si-tôt en train d'aller. En attendant, je garde votre réponse pour en faire usage aussi-tôt qu'il se pourra, à moins que vous ne jugeassiez à propos de la retirer, auquel cas vous m'indiqueriez quelque occasion pour vous la renvoyer; car par la poste ordinaire, cela feroit un trop gros paquet.

Puisque vous avez pris la peine de lire la Préface de mes *Elémens de la Géométrie de l'Infini*, je n'ai plus rien à vous dire sur les infinis de différens ordres. J'ai dit tout ce que je savois. J'ai vu plusieurs gens d'esprit que ma distinction d'infini métaphysique & d'infini géométrique a contentés. Vous dites fort bien que Dieu est le seul infini absolu; il l'est selon l'idée métaphysique, & certainement il ne l'est pas comme un nombre le seroit, ou selon l'idée géométrique. Un nombre infini ne pourroit être quarré, sans devenir infini;

ment plus grand. Méditez un peu , je vous prie, Monsieur, sur cette extrême différence, & j'espère que vous vous rapprocherez un peu de moi.

Je crois avoir senti que votre seconde édition , quoiqu'au-dessus de la première , s'est moins répandue ici. N'y auroit-il point de la faute des Libraires? J'apperçois un temps de loisir que j'aurai bientôt, & je me fais d'avance un grand plaisir de me livrer entièrement à cette agréable & utile lecture; je dois ajouter aussi honorable pour moi; & je vous renouvelle encore mes très-humbles remercîmens de l'honneur infini que vous m'avez fait. Je suis avec respect, Monsieur, Votre, &c.

L E T T R E X.

A U M Ê M E.

Paris, 22 Septembre 1739.

VOtre réponse , Monsieur , a été examinée dans une assemblée du nouveau Journal, à laquelle présidoit

M. le Chancelier (r) qui en est le Protecteur; & il a été résolu, avec éloge, qu'on l'imprimerait au plutôt. C'est encore là un temps indéterminé, mais sûrement cela n'ira pas loin; & comme ce Journal ira aussi-tôt en *Hollande*, vous vous y trouverez au premier jour.

Je reprendrai votre Livre à mon premier loisir. J'en ai entendu dire beaucoup de bien à un très-bon Juge, qui est M. de *Mairan*, de notre Académie des Sciences; & son jugement m'a fait un sensible plaisir (s). Je ne doute pas qu'il ne soit ratifié par le Public; mais ces sortes de Livres-là ne sont pas si-tôt jugés qu'un grand nombre d'autres qui souvent ne les valent pas.

Je n'ai pas le temps d'entrer avec vous dans la question de l'infini. Je n'ai que celui qu'il faut pour vous apprendre que j'ai fait votre commission. Mais d'ailleurs, que vous dirois-je sur l'in-

(r) M. *Daguesseau*.

(s) M. *Boullier* a dédié à M. de *Mairan* le dernier de ses Ouvrages qui parut à *Paris* en 1759, chez *Guillyn*. C'est un volume in-12, contenant trois *Discours philosophiques* sur les causes finales, l'inertie de la matière, & la liberté des actions humaines.

fini? J'ai dit dans ma Préface tout ce que je savois. J'avoue qu'il reste toujours quelque obscurité; mais en vérité il s'en dissipe une grande partie, quand on entre dans le détail étonnant de tous les usages que la Géométrie fait faire de cet infini. Seroit-il possible qu'une chimere fût si exactement systématique, si bien soutenue par-tout, si invariable, &c. Ce seroit bien cette fois-là que Dieu nous tromperoit. Je suis, &c.

L E T T R E X I.

A U M Ê M E.

Paris, 21 Mars 1744.

JE suis bien flatté, Monsieur, de l'honneur que vous me faites de vous souvenir encore de moi après un si long temps de silence de part & d'autre. M. *Vimielle* vous dira avec quelle joie je reçus votre Lettre. Je ne suis point étonné qu'on réimprime votre Livre des Bêtes pour la troisième fois, quoiqu'assurément ces sortes de lectures

ne soient pas pour le plus grand nombre, même de ceux qui lisent. Celui-ci est solidement raisonné pour le fond, & bien ordonné pour la forme; ce qui n'est pas commun aux bons Ouvrages même.

Vous n'avez pas besoin de M. *Vernet* pour le raisonnement que je vous ai communiqué par lui, & dont vous pouvez faire tel usage qu'il vous plaira. Je fus bien aise autrefois de l'avoir imaginé, pour m'en servir contre un homme d'un grand nom (1), qui ne pensoit pas comme vous. Le voici.

Quand je dis à l'oreille d'un homme, & bien bas: *enfuyez-vous; je vois des Archers qui viennent vous prendre*; ses jambes prennent aussi-tôt un mouvement très-violent pour fuir, & ce mouvement n'est pas proportionné au petit ébranlement que ma voix a causé à ses oreilles, mais à une certaine idée que j'ai portée dans son esprit; car quand je lui aurois dit les mêmes paroles avec une trompette à augmenter le son, il n'en auroit pas fui plus vite. Il y a une infinité d'exemples pareils. Or les mou-

(1) Le Pere *Malebranche*.

vemens des animaux ne sont point proportionnés aux causes matérielles qui en ont été l'origine, mais seulement à quelque pensée ou cause spirituelle. Donc, &c. Il vous sera aisé, Monsieur, de mettre cet argument dans tout son jour, & même avec une sorte de beauté & d'élégance.

Je me souviens assez de votre *Traité de la certitude morale*, pour vous dire que si vous avez dessein, comme je le crois, qu'il ait trait à la Religion, il faut y ajouter ce qui peut regarder les faits surnaturels; car je ne serai peut-être pas obligé à croire un miracle sur les mêmes preuves qui me suffiroient pour la Bataille de *Pharsale*: mais il me semble, à vue de pays, qu'en approfondissant la matiere, ainsi que vous en êtes très-capable, il peut se trouver là-dessous quelque chose de solide, de neuf & d'intéressant.

Voilà tout ce que je puis avoir l'honneur de vous dire présentement; car, pour en dire davantage, il me faudroit plus de loisir & de méditation, & même une nouvelle lecture de votre Livre. Ce n'est pas que depuis que j'ai quitté le Secrétariat de l'Académie des

Sciences, je n'aye plus de temps à moi : mais j'ai pris depuis peu un engagement, qui, quoique purement volontaire, m'en enleve beaucoup ; & puis, pour tout dire, je me sens du grand âge qui me gagne, & je ne me crois plus capable du même travail qu'autrefois. Je suis, &c.

L E T T R E X I I .

D E M. B O U L L I E R .

Amsterdam, 30 Juin 1741.

A Gréez, Monsieur, un petit présent que je vous envoie au nom d'un de mes amis & au mien. Ce sont des *Lettres sur les vrais principes de la Religion* (u), où je crois que vous trouverez d'assez bonnes choses. On y défend les droits de la révélation Chrétienne contre les atteintes qu'a voulu lui porter depuis peu un Sophiste des plus adroits, dont l'Ouvrage (x) a fait

(u) Cet Ouvrage est de M. *Boullier* même.

(x) *Lettres sur la Religion essentielle*, par Mademoiselle *Hubert*.

bruit parmi nous, & s'est attiré plusieurs réponses. L'Auteur de celle-ci m'oblige à taire son nom, mais il désire qu'elle vous parvienne par mon canal; persuadé qu'il est que toutes les matieres sont également de votre ressort, & qu'une certaine Théologie ne fauroit déplaire aux vrais Philosophes. Je prends un intérêt plus particulier encore à quelques petites pieces qui sont ajoutées à la fin. On y prend la défense de *Pascal*, & l'on y traite de la nature de l'ame, & de son immortalité; sujet chrétien & philosophique tout ensemble (y). Aussi oserai-je vous prier, Monsieur, (c'est ce me semble une sorte de droit que je me suis acquis auprès de vous) de vouloir bien m'en dire votre sentiment.

Les Journaux m'apprennent votre démission de l'emploi de Secrétaire de l'Académie des Sciences. En vous félicitant d'un repos qui vous est justement dû, souffrez, Monsieur, que je m'afflige de la perte irréparable que les Sciences font à cet égard, & qu'elles font plu-

(y) Ces petites pièces ont été réimprimées séparément à Paris en 1753, sous le titre de *Lettres Critiques, &c.* On les trouve chez *Duchesne*. Ce sont des réponses à M. de *Voltaire*.

tôt qu'on ne s'y feroit attendu. Vous étiez pour elles une espece de premier Ministre ; & on espéroit qu'à l'exemple du grand Cardinal qui gouverne aujourd'hui la *France* (z), ayant toujours conservé une vigueur de génie que les années n'alterent point , vous rempliriez jusqu'au bout un poste que depuis près d'un demi-siècle vous occupiez avec tant de gloire. Après tout, j'avoue qu'il y auroit de l'injustice à devenir ennemi du repos des grands hommes , à force d'aimer leurs talens. On vous a donné M. de Mairan pour successeur ; en pouvoit-on mieux faire l'éloge ? Il y a long-temps que les Mémoires de l'Académie nous l'ont fait connoître pour un Physicien profond , & pour un excellent esprit ; & que je lis les siens par préférence , ceux du moins qui sont à ma portée , & toujours avec une extrême satisfaction. Celui, par exemple , qui vient de paroître dans l'année 1733 , sur la propagation du son , m'a infiniment plu par les recherches fines & curieuses dont il est plein ; il y raisonne avec une

(z) Le Cardinal de Fleury.

solidité admirable , & j'en demeure absolument à son avis.

La Théorie de M. l'Abbé de *Molieres* ; que vous continuez , Monsieur , dans le même volume , d'exposer dans un si beau jour , n'est pas moins de mon goût. Comme il paroît que vous penchez en faveur de ce système , cela me confirme dans la bonne opinion que j'en avois déjà prise. D'ailleurs , Monsieur , j'ai l'ame naturellement *Cartésienne* ; par conséquent je ne puis m'accommoder du vuide ni des attractions , & je suis ravi que les petits tourbillons soient si heureusement venus au secours des grands. Il me reste pourtant une objection que j'avois toujours eu envie de vous proposer , & je fus un peu fâché de voir dans votre dernier extrait , qu'un autre m'avoit prévenu. Mais n'y ayant apperçu aucune réponse qui leve la difficulté , je vous en demande à vous-même la solution. Tout est plein , dit M. de *Molieres*. Selon lui , l'espace que laissent entr'eux les vorticules du dernier ordre , est rempli d'une matiere infiniment molle , qui n'ayant elle-même aucun tourbillonnement , ne sauroit par conséquent repousser l'effort de

celle des petits tourbillons qui tend à s'échapper par la tangente; d'où il résultera que cédant à cet effort, les petits tourbillons vont se détruire; que l'équilibre va se rompre, & que toute la machine est déconcertée. Dût-on pousser à l'infini ces divers ordres de petits tourbillons, il restera toujours des intervalles pleins d'un fluide non résistant, & incapable de maintenir les vorticules en les comprimant. Si vous avez la bonté, Monsieur, de me répondre là-dessus à votre loisir, je me tiendrai payé du reste du présent que je vous offre. Au reste, je serai charmé que mon objection soit mauvaise; car j'aime le système, & j'appréhenderois que sa chute ne nous replongeât dans ces horribles ténèbres dont M. *Saurin* (a) prioit le Ciel de nous préserver. Une chose que je lui demande avec ardeur, c'est qu'il veuille vous prolonger pour plusieurs années la douceur d'un repos, que de longs & nobles travaux vous ont acquis. Je suis avec

(a) Joseph *Saurin*, de l'Académie des Sciences, mort le 29 Décembre 1737. Son fils est de l'Académie Française.

une finguliere vénération , Monsieur ,
Votre , &c. (b).

(b) M. *Boullier* mourut à *Utrecht* en Décembre 1759 , âgé de 60 ans. Il avoit été Pasteur à *Londres* & à *Amsterdam*. On peut voir son éloge par M. de *Loches* , Pasteur à *Rotterdam* , dans le Journal intitulé *Bibliothèque des Sciences & des Beaux-Arts* , T. XIV , p. 444.

LETTRES XIII, XIV & XV.

A M. S'GRAVESANDE ,

ET RÉPONSES.

Avis sur les Lettres suivantes.

Monsieur *s'Gravesande* avoit fait l'Extrait des *Elémens de la Géométrie de l'Infini* dans le *Journal Littéraire* , imprimé à la *Haye*. Voici ce qu'on trouve là-dessus dans le Dictionnaire de *Prosper Marchand* , article *s'Gravesande*. Cet article est de M. *Allamand* , Editeur de ce Dictionnaire.

Quoique cet Extrait , dit M. *A.* soit fait avec toute la politesse & tous les égards dûs à un Savant aussi distingué

que M. de Fontenelle, celui-ci cependant n'en fut pas content; il crut voir une réfutation de ses sentimens dans le soin que le Journaliste avoit pris de les mettre en parallele avec les sentimens communément reçus, sans cependant prononcer qu'ils étoient préférables. Il adressa ses plaintes à M. s'Gravesande, qu'il jugea bien être l'Auteur de cet extrait. Dans la Lettre qu'il lui écrivit, il ne put s'empêcher de laisser paroître la tendresse qu'il avoit pour son Ouvrage, & combien il souhaitoit qu'on en portât un jugement favorable. Comme tout ce qui est sorti de sa plume est intéressant, on la lira avec plaisir. Elle est datée du 7 Avril 1730. La voici.

» Je viens de lire ce que vous avez
 » dit sur la premiere partie de ma *Géomé-*
 » *métrie de l'Infini* dans le XIV^e Tome
 » du *Journal Littéraire*. Je vous remer-
 » cie très-humblement de quelques traits
 » obligeans que vous y avez semés,
 » & du ton honnête & impartial dont
 » vous me faites des objections. Comme
 » ces objections ont de la force par
 » elles-mêmes, & de l'autorité par
 » votre nom très-illustre dans les
 » Mathématiques, je les ai examinées

» avec beaucoup de soin, & je puis vous
» assurer très-sincèrement que je m'y
» rendrois, si je n'y avois pas trouvé
» des réponses très-claires & très-
» précises. Mais il me faudroit un peu
» de temps pour les bien rédiger par
» écrit, & les mettre dans l'ordre &
» dans le jour nécessaire; & je n'ai pas
» présentement ce loisir-là. Je me hâte
» de vous les annoncer, avant que de
» vous les envoyer; & je vous deman-
» de très-instamment une grace, c'est
» de vouloir bien les annoncer vous-
» même au Public, comme je le fais
» ici, dans le premier Journal où vous
» parlerez encore de mon Livre. Cela
» ne vous engage à rien, & convient
» fort à l'impartialité qui vous fait tant
» d'honneur; & moi j'ai lieu de crain-
» dre que vos difficultés, qui viennent
» de si bonne main, ne fissent trop d'im-
» pression. Je fais cependant déjà quel-
» ques Géomètres qui ne s'y rendent
» pas, quoique je ne leur aye rien com-
» munié de mes futurs éclaircisse-
» mens; car j'ai l'honneur de vous écrire
» dans le moment que je me suis plei-
» nement assuré de leur validité. Je ne
» serai point du tout surpris, & je l'ai
» dit

» dit à la fin de la Préface , qu'il se
 » soit glissé des fautes dans un aussi gros
 » Ouvrage, d'un dessein aussi hardi, & ,
 » ce qu'il y a de pis, qui vient de moi;
 » mais j'espère qu'il restera un système
 » géométrique, qui n'avoit point encore
 » été formé, qui se trouvera assez bien
 » lié, & qui répandra du jour sur quan-
 » tité de matieres auparavant fort obscu-
 » res. J'en ai déjà pour garants un grand
 » nombre de suffrages du plus grand
 » poids ; je souhaiterois infiniment que
 » le vôtre en pût être, & que du moins
 » vous donnassiez à la fin de vos extraits
 » un jugement général, qui me feroit
 » peut-être plus favorable que les ju-
 » gemens détaillés : mais je n'ai garde
 » de vous rien demander contre votre
 » conscience; & quel que soit votre sen-
 » timent sur ce Livre, je serai toujours
 » & avec beaucoup d'estime, &c. »

M. *s'Gravesande*, qui n'avoit eu aucun
 dessein de faire de la peine à M. *de Fon-*
tenelle, lui fit une réponse, dans laquelle,
 sans convenir qu'il fût l'Auteur de l'Ex-
 trait, parce que les loix que les Jour-
 nalistes s'étoient prescrites, ne le lui
 permettoient pas, il lui témoigna avec
 combien de satisfaction il avoit lu son

Livre. » Je me fers avec plaisir, *lui dit-*
» *il*, de cette occasion, pour vous assu-
» rer qu'en lisant votre Ouvrage, j'ai
» été frappé de la grandeur de l'entre-
» prise, & que j'ai admiré la maniere
» dont vous avez exécuté votre des-
» sein. Les vues nouvelles sur l'*Infini*,
» que vous avez répandues dans les
» différens volumes de l'*Histoire de l'A-*
» *cadémie*, avoient fait l'étonnement des
» plus grands Mathématiciens. Vous
» venez de les réunir, de les étendre,
» & de les éclaircir; vous y en avez
» joint un plus grand nombre d'autres
» qui n'avoient pas encore paru, & cela
» sur des matieres que personne n'a-
» voit touchées jusqu'à présent. Vous
» en avez fait un systéme qui ne peut
» être reçu des connoisseurs que comme
» un présent qui a passé leur atten-
» te, quoiqu'ils connussent la main d'où
» il venoit. Excusez, je vous prie,
» Monsieur, si je vous entretiens de
» votre propre Ouvrage; la lecture
» m'en a fait trop de plaisir, pour lais-
» ser passer cette occasion de vous en
» marquer ma reconnoissance. Du reste
» je suis sensible à la maniere obli-
» geante dont vous vous exprimez sur

» mon chapitre dans votre Lettre; je
 » voudrois la mériter. Je suis, &c. »

Peu de temps après, M. de Fontenelle
 envoya à M. s'Gravesande les *Eclaircisse-*
mens qu'il lui avoit promis, & il les
 accompagna de cette seconde Lettre,
 en date du 2 Juin 1730.

» J'ai déjà eu l'honneur de vous écrire
 » sous l'enveloppe de Messieurs Goffe &
 » Neaulme, au sujet des objections que
 » vous m'avez faites sur la *Géométrie de*
 » *l'Infini*. Voici la réponse que je vous
 » avois promise, & j'espère que cet es-
 » prit d'équité, qui rend votre Journal
 » si estimable, vous la fera insérer dans
 » quelqu'un de vos volumes. Je me
 » flatte même que vous la trouverez
 » satisfaisante; & je vous avoue que je
 » me tiendrois trop heureux de pou-
 » voir gagner un aussi habile homme
 » que vous. J'en compte déjà plusieurs,
 » & même plus que je n'espérois; car je
 » fais bien que les paradoxes, quelque
 » vrais qu'ils puissent être, n'operent
 » que lentement. Ne m'ôtez pas, je vous
 » prie, toute espérance; mais dussiez-
 » vous me l'ôter, je n'en serois pas avec
 » moins d'estime & de considération,
 » Monsieur, &c. »

M. s'*Gravesande* fit insérer ces *Eclaircissemens* dans le Tome XVI du *Journal Littéraire*, pag. 1 & suivantes, & il y ajouta des remarques qui se trouvent à la page 9 du même volume. Là il rend à M. de *Fontenelle* toute la justice qui lui est due ; & en justifiant les expressions qui lui ont déplu dans l'Extrait, il fait voir que le Journaliste n'a point pensé à se déclarer contre ses sentimens. J'ai lieu de croire, poursuit M. A. que ces remarques ne plurent point à M. de F. Cependant il ne me paroît pas qu'elles continssent rien dont il eût raison d'être offensé : qu'on en juge par la façon dont M. s'*Gravesande* s'exprime au commencement. Voici ce qu'il y dit : » Notre but, en donnant » l'Extrait de l'Ouvrage de M. de *Fontenelle*, a été, comme nous en avons » averti au commencement de cet Extrait, de mettre nos Lecteurs en état » de juger entre les idées nouvelles » contenues dans cet Ouvrage, & les » idées reçues. C'est-là le but que nous » nous étions proposé en donnant nos » remarques, sans que nous ayons eu » aucun dessein de décider quelles idées » étoient préférables ; & si dans quel-

» que peu d'endroits nous avons pro-
» posé des difficultés, elles ont regardé
» plutôt quelques raisonnemens parti-
» culiers, que le fond même des ma-
» tieres. Il est vrai que dans plusieurs
» remarques, en rapportant les senti-
» mens reçus, nous avons employé la
» premiere personne; mais ce n'a pas
» été pour nous déclarer en faveur de
» ces mêmes sentimens. Rien n'est plus
» ordinaire aux Journalistes, que de se
» servir de la premiere personne, au
» lieu de la troisieme, après qu'ils ont
» averti au nom de qui ils parlent.

» Nous croyons avoir exposé assez
» clairement les sentimens opposés à
» celui de notre Auteur, pour que le
» Lecteur puisse juger des réponses que
» contient la piece qu'on vient de voir,
» & trouver ce que pourroient répliquer
» ceux qui sont dans ces sentimens op-
» posés.

» Nous aurions souhaité que M. de
» Fontenelle ne nous eût pas pris à partie
» directement. Marquer en quoi un Au-
» teur s'écarte des sentimens reçus, dire
» quels sont ces sentimens reçus, ce
» n'est pas toujours se déclarer contre
» cet Auteur. Ce petit manque de for-

» malité ne nous empêchera pourtant
» pas de rendre, dans toutes les occa-
» sions, à notre illustre Auteur, la jus-
» tice qui lui est dûe, & de regarder
» comme un honneur qu'il nous a fait,
» d'avoir bien voulu enrichir notre
» Journal d'une ses productions.

» On peut juger de l'estime que nous
» faisons de M. de Fontenelle & de ses
» Ouvrages, par la maniere dont nous
» nous sommes exprimés dans notre
» Extrait; & c'est parce que nous la
» portons à un si haut point, que nous
» sommes sensiblement mortifiés de trou-
» ver, dans la pièce qu'on vient de
» lire, deux endroits dans lesquels nous
» sommes attaqués en notre qualité de
» Journalistes, comme si nous n'avions
» pas rendu à l'Auteur de l'excellent
» Ouvrage dont il s'agit ici, toute la
» justice qui lui est dûe sur ce qu'il y a
» de nouveau dans son Livre ».



LETTRE XVI.

*Des AUTEURS du Journal Littéraire , à
M. DE FONTENELLE.*

La Haye , 17 Mai 1730.

MONSIEUR,

Le Libraire *Neaulme* nous ayant remis une Lettre que vous avez adressée à M. *s'Gravesande*, & que celui-ci lui a renvoyée, nous espérons que vous ne trouverez pas mauvais que nous nous donnions l'honneur d'y répondre, ayant jugé par le contenu, que c'est proprement nous qu'elle regarde.

Notre dessein, Monsieur, n'a jamais été de faire des objections contre votre Ouvrage; mais ayant jugé qu'il n'étoit pas susceptible d'un Extrait complet, & qu'il ne pouvoit que beaucoup perdre, de quelqu'étendue qu'on pût faire cet Extrait, nous avons cru faire plaisir à bien des Lecteurs, de nous arrêter aux articles dans lesquels il nous a paru que vous vous éloigniez le plus

des sentimens les plus généralement reçus. Dans quelques endroits, nous avons marqué les difficultés que nous trouvions encore dans des matieres dont la nature ne permet point qu'elles soient éclaircies entièrement par l'esprit humain; & vous nous rendez justice, en disant que nous avons parlé avec impartialité.

Nous souhaitons aussi, Monsieur; que vous nous la rendiez encore sur ce point: c'est que, quoique nous ayons trouvé des difficultés dans quelques endroits de votre Ouvrage, nous n'en reconnoissons pas moins l'excellence, & n'en avons pas moins d'admiration pour l'Auteur. Nous sommes très-mortifiés que votre Lettre ne nous ait été rendue que plus de six semaines après que la seconde partie de notre Extrait a paru; nous n'aurions pas manqué de donner au public l'avis que vous nous avez envoyé; & nous espérons que vous ne trouverez pas mauvais que nous le mettions en forme d'avertissement au commencement du Journal qui est actuellement sous presse, & qui doit paroître vers la fin du mois prochain.

Nous

A M. DE FONTENELLE. 49

Nous espérons, Monsieur, que vous voudrez bien nous envoyer à nous-mêmes vos *Eclaircissemens*, pour en enrichir notre Journal; nous vous en ferons très-sincèrement obligés (c).

Nous sommes avec beaucoup d'estime & de respect,

MONSIEUR,

Vos très-humbles, &c.
les Auteurs du Journal
Littéraire.

(c) Voir les *Mémoires* ci-dessus cités, de M. l'Abbé Trublet sur M. de Fontenelle.



L E T T R E X V I I .

De M. LOCKMAN.

EPI TRE DÉDICATOIRE

*A M. DE FONTENELLE,**De la Traduction Angloise de l'Histoire de
PSYCHÉ de LA FONTAINE (d).*

Londres, 1744.

M O N S I E U R ,

Cet Ouvrage vous est offert par la reconnoissance que l'Auteur conserve de toutes les politesses dont vous l'avez honoré pendant son séjour en France ; politesses d'autant plus flatteuses pour lui , qu'elles furent l'effet de votre générosité , & n'eurent pour objet qu'un simple Etranger , sans recommandation , introduit & présenté par les seules Muses.

(d) Cette Epitre étoit en Anglois. On en a trouvé la traduction parmi les papiers de M. de Fontenelle.

A M. DE FONTENELLE. 51

Les changemens politiques arrivés dans le Monde depuis ce temps, n'ont aucune influence sur le sentiment vif que j'ai toujours conservé des obligations que je vous ai. Ceux qui n'ignorent pas que les Académies conservent entr'elles une intime correspondance, malgré l'inimitié que la guerre peut causer entre les Nations dont elles font partie, ne me croiront pas moins bon Anglois, quand je m'efforcerai de m'acquitter de ce que je dois à un Etranger d'un si rare mérite; & ceux qui connoissent d'ailleurs mes principes, savent que personne ne fait des vœux plus ardens que moi, pour la paix, le bonheur & la gloire de ma Patrie, sous l'heureux gouvernement dont elle jouit à présent.

J'ai cru qu'il étoit d'autant plus à propos de vous offrir cette Traduction de *la Fontaine*, que vous avez donné depuis long-temps des témoignages publics de la très-haute estime que vous avez pour lui. Je vous regarde, à quelques égards, comme le représentant de ce grand homme, & crois par conséquent que les efforts que j'ai faits pour habiller de mon mieux à l'Angloise un de ses Ouvrages, auront le bonheur de

E ij

vous plaire. Je me flatte aussi que la Traduction d'*Apulée*, que j'y ai jointe, ne diminuera point l'accueil que vous ferez au reste.

En méditant sur les aventures de *Psyché*, j'avoue que les circonstances de sa gloire & de ses cruels revers, me rappellent souvent à la mémoire la Ville de Paris, cette douce & trompeuse vision, si agréable d'abord, & devenue si funeste pour moi dans la suite (e). Je n'ai jamais éprouvé dans cette Ville, de plaisir plus véritable, de satisfaction plus réelle, que le bonheur de m'entretenir avec vous. Tous les Grecs assemblés n'écouterent jamais avec plus de respect leur sage *Nestor*, que j'écoutois *M. de Fontenelle*. Quels charmes ne trouvois je pas à vous entendre, quand vous nous retraciez l'histoire des beaux Arts, les différentes utilités dont ils font au genre humain, les honneurs qu'ils procurent à ceux qui les cultivent & à ceux

(e) L'Editeur ignore à quel événement de la vie de *M. Lockman* ces dernières lignes peuvent avoir rapport. Au reste, peut-être voulut-il dire seulement qu'il avoit beaucoup regretté *Paris*; mais en ce cas l'expression de *funeste* seroit beaucoup trop forte.

qui les protègent ! Vous traitiez ce sujet avec toute la grace & toute la force possible. De-là vous passiez tout naturellement à l'éloge de cette Dame célèbre (*f*), dont la longue protection m'a fait autant d'honneur, qu'elle a été utile à l'avancement de mes études, & dont j'ai si sincèrement pleuré la mort dans l'amertume de mon cœur & dans le silence.

Je n'admirois pas moins votre humanité, (puisque votre situation dans ce monde est, ainsi qu'elle doit être, parfaitement heureuse) en voyant que tous ceux qui cultivent les Lettres, dans quelque rang que la fortune les eût placés, quelle que fût leur patrie, leur Religion, leur Langue, n'étoient à vos yeux que les enfans d'une même famille, dans laquelle vous vouliez qu'il régnât une parfaite harmonie & un commerce réciproque de bons offices & d'amitié. Rien sur-tout ne m'a touché plus sensiblement que les éloges que vous donniez si généreusement aux habiles gens de ma Nation. Ai-je pu les entendre sans émotion, dans la bouche

(*f*) Madame la Marquise de *Lambert*.

d'un homme qui amuse & instruit tout à la fois toutes les Nations chez qui les Lettres ont pénétré; d'un homme qui, sans parler de tous ses autres talens, a trouvé le secret d'unir deux parties jusqu'à présent jugées incompatibles; je veux dire la profondeur & la sévérité des sciences, avec les fleurs, les agrémens & le goût exquis de la plus fine littérature? On peut comparer le génie qui jadis présidoit aux sciences, à une espece de Géant redoutable, à la garde duquel étoit confié le trésor des grandes découvertes & des idées sublimes. Personne ne pouvoit se flatter d'y atteindre, sans passer par une longue épreuve d'obstacles & de difficultés. Mais vous, Monsieur, en faveur des gens du monde les moins patiens & les moins studieux, vous avez substitué à sa place une quatrième grace, dont l'air insinuant & les manieres agréables engagent, attirent & séduisent autant la multitude, que les façons du premier Gardien la révoltoient & l'effrayoient.

Dans le célèbre combat d'*Hercule* entre le plaisir & la vertu, ce Héros se trouvoit obligé de choisir entre les deux; & de se dévouer tout entier à l'un

ou à l'autre genre de gloire, sous peine de n'exceller dans aucun. Plus privilégié que lui, vous avez su, Monsieur, par un art heureux, réconcilier deux branches du savoir, entre lesquelles il ne paroît pas moins d'opposition. Vous les avez contraintes de se prêter une assistance mutuelle. Jamais l'utile & l'agréable ne se sont trouvés plus délicieusement unis que dans votre admirable *Pluralité des Mondes*.

Il est vrai que lorsque, semblable à la Sibille d'Enée, vous entreprenez de nous conduire, vous ne nous menez point (& ce n'est pas en effet votre intention) dans les replis & les recoins les plus cachés & les plus intérieurs du trésor philosophique : mais alors même nous vous avons l'obligation de nous en donner des notions & des idées, auxquelles bien des gens n'eussent jamais pu atteindre sans votre secours. Il en résulte un point de vue, un coup d'œil qui fournit à un esprit capable de réflexion, les plaisirs les plus délicats, & qui en même temps annoblit & élève les idées qu'il doit avoir de la sagesse & de la puissance de l'Être suprême.

Malgré les protestations que j'ai faites en commençant, quelques personnes penseront peut-être que la vanité a autant de part que la reconnoissance à l'esquisse imparfaite que j'ose donner de votre caractère & de vos talens. En effet, quand je réfléchis à la difficulté de mon entreprise, je ne puis m'empêcher de me trouver coupable, au moins en partie, & d'avouer avec toute la sincérité d'un Anglois, que la vanité (si enfin l'ambition qui m'anime ne mérite pas d'être honorée d'un terme plus noble) peut bien avoir quelque part à ce que je vous adresse.

Mais j'en appelle à ceux d'entre les hommes, dont l'ame peut s'enflammer d'une vive passion pour l'étude & le savoir, & qui sont capables de respecter ceux qui y excellent. Je me flatte qu'ils verront d'un côté plus favorable le principe qui me fait agir. Ils penseront qu'il est louable de se livrer à ce goût sublime, plutôt que de voyager chez les Etrangers, dans l'unique intention d'y découvrir & d'en rapporter des goûts & des plaisirs d'un ordre tout sensuel.

Quel que soit le tour qu'on veuille

DE M. DE FONTENELLE. 57

donner aux motifs qui me font agir, je suis très-convaincu que votre politesse & votre humanité vous les feront voir d'un côté favorable.

Personne n'est avec plus de respect,
Monsieur,

Votre, &c.

LETTRE XVIII.

*Réponse de M. DE FONTENELLE à
M. LOCKMAN.*

Paris, Novembre 1744.

JE ne doute pas, Monsieur, que vous ne sachiez présentement par quelle aventure le paquet dont vous m'honoriez, & qui me fut annoncé au mois de Juillet ou d'Août par M. Rolli, a été retardé si long-temps à Calais, que je ne l'ai reçu que depuis huit ou dix jours. Il m'a fallu encore le temps d'en faire traduire l'Épître dédicatoire, car je ne fais pas un mot d'Anglois, & j'en ai déjà été bien mortifié en plusieurs occasions, mais jamais autant que dans celle-ci. C'est un avan-

E v

tage que votre Nation a sur nous, de favoir plus communément notre Langue, que nous ne savons la vôtre; mais nous commençons à nous piquer d'honneur sur ce point, & bientôt nous ne vous céderons plus.

La traduction de l'Épître me fait tourner la tête de vanité. Je soupçonne bien qu'il y a beaucoup à rabattre de tout ce que vous me faites l'honneur de me dire, & qu'il en faut mettre la plus grande partie sur le compte de votre politesse; mais n'importe: j'aurois voulu voir la raison de *Socrate* lui-même à la même épreuve; qu'un illustre Savant *Egyptien* l'eût été choisir entre tous les Grecs, pour lui adresser un Ouvrage de sa façon, en lui donnant des louanges très-spirituellement & très-finement tournées; & je crains fort que cette raison si ferme & si inébranlable ne s'en fût pastirée tout-à-fait à son honneur. Quoi qu'il en puisse arriver, à moi qui ne prétends pas le valoir, je saurai bien que vous m'avez fait, Monsieur, une grace très-singulière, dont je n'avois nul droit de me flatter, & dont je ne puis jamais vous marquer assez de reconnoissance.

J'espere que mon Traducteur voudra bien me donner du moins quelques idées générales de votre vie de *la Fontaine*, & de vos remarques sur son *caractere*. Je l'ai un peu connu, & je le définissois ainsi : *Un homme qui étoit toujours demeuré à peu près tel qu'il étoit sorti des mains de la Nature, & qui dans le commerce des autres hommes n'avoit presque pris aucune teinture étrangere*. De-là venoit son inimitable & charmante naïveté. Je me tiens bien sûr que vous l'aurez attrapée dans votre Langue autant qu'il étoit possible, & cela augmente bien le regret que j'ai de ne pas savoir l'Anglois. Je me ferois fait un grand plaisir de comparer le génie des deux Nations. Je connois déjà celui de la vôtre, sur les Ouvrages de *force*, pour ainsi dire, sur la Géométrie, la Physique, la Métaphysique, & je fais qu'il y va aussi loin qu'il soit possible; mais je ne le connois pas tant sur les Ouvrages d'agrément, parce qu'ils demandent la connoissance de la Langue dans laquelle ils sont écrits. Sans doute la *Psyché* de *la Fontaine* devenue Angloise, aura conservé toutes ses graces, & en aura peut-être même acquis de nouvelles; mais malheu-

reusement elles seront perdues pour moi.

Je fais gloire d'être un peu Anglois, puisque la Société Royale de *Londres* a bien voulu me recevoir dans son illustre Corps; mais je n'en suis que plus affligé de la guerre qui est entre les deux Nations. Que ne sont-elles aussi raisonnables que nos Académies! Mais c'est ce souhait-là lui même qui n'est pas raisonnable. La Nature humaine ne comporte pas qu'il ait jamais lieu.

Mais je sens que je me laisse trop aller au plaisir de vous entretenir; voici une Lettre d'une longueur insupportable. Je la finis brusquement, en vous assurant que je suis avec tout le respect & toute la reconnoissance possible, &c.

ECLAIRCISSEMENT

*pour la Lettre suivante, tiré
d'une Lettre de M. Vernet à
l'Abbé Trublet, du 18 Février
1758.*

» Je proposai un jour à M de Fontenelle une pensée que j'avois sur la pre-

» miere Eglogue de *Virgile* : *Postquam*
 » *nos Amarillis habet*, &c. Il me sembloit
 » que ce n'étoit-là qu'une façon de da-
 » ter ou de marquer les temps, conve-
 » nable à un Berger. Unemere rapporte
 » les événemens au temps de ses diver-
 » ses grossesses; un soldat au temps où
 » il servoit sous tel ou tel Officier; un
 » Berger date par ses amours. Je déve-
 » lopperois mieux cette pensée que je
 » n'ai vu nulle part, si vous le jugiez
 » nécessaire pour mieux entendre la ré-
 » ponse de M. de Fontenelle, qui parut la
 » goûter ».

L E T T R E X I X.

A M. VERNET, Professeur à Genève.

Paris, 25 Juillet 1744.

J'APPRENDS avec un extrême plaisir,
 Monsieur, que vous vous souvenez
 encore de moi, & que vous y prenez
 quelque intérêt. J'oserois croire que je
 l'ai un peu mérité, par le goût que
 vous m'avez vu pour vous dès vo-
 tre première jeunesse, & par les espé-

rances que j'avois conçues de vos progrès , & que vous avez si bien remplies. Je me suis toujours informé de vous à tous ceux qui venoient de *Genève* , & j'en ai toujours appris les nouvelles que je souhaitois.

Pour ce qui me regarde , le fond de ce que vous a dit *M. Saladin* est vrai. Je suis beaucoup mieux qu'il ne m'appartiendrait , vu mon grand âge , & il me fait grace de plusieurs infirmités dont il feroit en droit de me charger. Je n'en ai que d'assez légères , dont je lui suis bien obligé.

Il est vrai que j'ai écrit un peu succintement à *M. Boullier* (g). Je n'adopte pas tout-à-fait la raison que vous lui en avez donnée , elle est trop flatteuse pour moi ; il y a pourtant quelque chose de cela. Naturellement je n'aime pas à verbiager , sur-tout avec un homme d'autant d'esprit que *M. Boullier* , & qui certainement entend à demi-mot. Il suffit qu'une idée simple lui soit présentée ; il saura bien en développer l'étendue.

(g) Auteur de divers Ouvrages estimés , entre autres de l'*Essai philosophique sur l'ame des bêtes* , dédié à *M. de Fontenelle* , comme on l'a vu ci-devant.

due, en suivre, pour ainsi dire, toutes les ramifications.

Il me semble que le *Traité de la certitude morale* (h) devoit être un peu plus approfondi, pour pouvoir porter bien sûrement jusques sur les cas les plus extraordinaires. Du reste, le Livre est excellent, & il y paroît bien par le succès. Je me tiens infiniment honoré de ce que mon nom est à la tête, & je ne puis en marquer assez de reconnoissance à l'Auteur.

Votre pensée sur ce vers de la première Eglogue de *Virgile* (i), est tout-à-fait jolie; elle vaut elle seule une Eglogue. Cette chronologie des Bergers qui compteroient par leurs amours, est charmante; & je m'en serois bien aidé autrefois, si vous me l'eussiez apprise; mais je crois que vous n'étiez pas encore au monde. Je me suis souvenu que le P. de la Rue, Jésuite, a dit dans son *Virgile, ad usum Delphini*, qu'il n'y avoit point là d'allégorie, quoi qu'en puissent dire plusieurs Commentateurs; mais il

(h) Ce *Traité* fait partie de l'*Essai sur l'ame des bêtes*, comme je l'ai déjà dit.

(i) *Postquam nos Amarillis habet, Galatea reliquit, &c.*

n'a pas été jusqu'à la chronologie pastorale, que je regarde comme un très-agréable présent que vous m'avez fait. Je sens que vous m'en feriez bien encore d'autres, si vous vouliez; mais je n'ose vous en presser. Il doit me suffire que vous vous souveniez toujours un peu que je suis depuis long-temps avec respect, &c.

*AUTRE ECLAIRCISSEMENT
pour la Lettre suivante, tiré de
la même Lettre de M. Vernet à
M. l'Abbé Trublet.*

» Je lui avois proposé une autre
» pensée que vous verrez qu'il n'ap-
» prouve pas, & que je crois pourtant
» plus sûre. C'est sur l'Épître 2, Liv. I
» d'*Horace*: *Trojani belli scriptorem*, &c.
» Mon idée est que le Poëte voulant
» montrer qu'un Ecrivain comme *Ho-*
» *mere*, enseigne la morale par une meil-
» leure méthode que ne font les Stoï-
» ciens, comme il le déclare dès l'en-
» trée, il le prouve en rapportant d'a-
» bord quelques fables aussi instructi-

» ve

DE M. DE FONTENELLE. 65

» ves qu'ingénieuses du Poëte Grec; &
» puis Vers 32, en rapportant aussi, ou
» copiant des Sentences roides, seches
» & dures qui étoient propres aux Stoï-
» ciens, & nullement du style d'*Hora-*
» *ce*, laissant au Lecteur à en faire la
» comparaison, pour conclure ce qu'il
» avoit dit d'entrée, & qu'il ne croit
» pas nécessaire de répéter; comme s'il
» eût dit ces mots qui me paroissent
» sous-entendus après le Vers 31: *Voilà*
» *comment Homere instruit, & voici com-*
» *ment s'y prennent les Crantors & les*
» *Chrisipes*. Je voudrois bien, Mon-
» sieur savoir votre sentiment sur
» cette idée, qui m'est propre, & qui
» me semble être la vraie clef de cette
» Epitre ».

LETTRE XX.

AU MÊME.

Paris, 10 Septembre 1744.

JE commence, Monsieur, par le plus
pressé des deux articles de votre Let-
tre. Voici une Liste de tous les Ouvra-

Tome XI.

F.

ges de Madame la Marquise de *Lambert*. Elle craignoit fort l'impression; & comme il couroit beaucoup d'écrits sous son nom, vrais ou faux, dont quelques-uns auroient pu faire des effets désagréables, elle s'avisa de demander un Privilège pour tous les Ouvrages qu'elle voudroit bien avouer, en cas qu'ils parussent; non qu'elle eût dessein de les publier elle-même, mais afin de pouvoir désavouer hautement, & avec un bon titre à la main, ceux qui ne seroient pas contenus dans l'exposé de son Privilège. C'est la Liste de cet exposé que je vous envoie pour M. *Bousquet* (k), copiée par moi-même sur le Privilège en parchemin, que M. le Marquis de *Lambert* son fils, Lieutenant Général des Armées du Roi, m'a communiqué.

Il y a plusieurs Ouvrages dans cette Liste que j'avouerai à ma honte qu'elle ne m'a jamais montrés, & dont je n'ai jamais entendu parler: mais enfin ils sont d'elle, puisqu'ils sont dans la Liste; & en cas qu'on les trouve & qu'on les imprime, M. le Marquis de *Lambert*

(k) Libraire de *Genève*.

n'aura pas lieu de se plaindre, pourvu cependant que le style soit le même que celui des Ouvrages incontestables; car autrement on mettroit ce qu'on voudroit sous les titres que je vous annonce.

Les Ouvrages que je connois dans la Liste, sont ceux n^{os} 1, 3, 4, 6, 12.

Je connois bien quelqu'autre Ouvrage qui n'est pas sur la Liste, & qui ne laisse pas d'être de Madame de Lambert; mais apparemment elle ne vouloit pas qu'il pût être imprimé.

Si vous voulez sa vie, il y en a une espece sous le titre d'*Eloge*, dans le *Mercur de France* de l'année de sa mort, qui est 1732 ou 3. Cela étoit de quelqu'un assez bien instruit (1).

Quant à la seconde Epitre d'*Horace*, Monsieur, je trouve votre idée fine & ingénieuse. Elle doit être adoptée sans difficulté par tous ceux qui croient les anciens impeccables. Pour moi, qui ne suis pas sur cet article si religieux ni si orthodoxe, je crois en

(1) De M. de Fontenelle même. Il est dans ses Œuvres, Tome IX.

général que toutes les fautes où tombent nos meilleurs Ecrivains modernes, les plus admirables anciens ont pu y tomber aussi. Ainsi deux parties mal liées de l'Ouvrage d'un grand Auteur Grec ou Latin, ne me surprendroient pas beaucoup; j'y suis accoutumé par nos plus excellens François, & encore plus par les plus excellens de quelques autres Nations. D'ailleurs *Horace* en son particulier est assez sujet aux écarts. De plus, s'il avoit voulu opposer la belle morale d'*Homere* à la morale sèche & pédantesque des Stoïciens, il auroit bien fait d'en dire un petit mot d'avis à son Lecteur; du moins je crois que le moindre moderne eût eu cette charité. Enfin, presque tout ce qu'il rapporte d'*Homere*, conclut seulement que ce monde-ci est une *Pétau diere* ridicule, où il n'y a ni rime, ni raison, ce qui n'est pas une grande leçon de morale; au lieu que certains traits qu'il rapporte des Stoïciens, sont assurément très-beaux & très-instructifs: ce qui seroit bien contraire au dessein de donner la préférence à *Homere*.

J'oubliois de vous dire que je ne

connois en aucune façon *La Femme Hermitte* (m).

Le papier qui me manque, m'avertit de vous assurer bien précipitamment que je suis avec beaucoup de respect & de reconnoissance de toutes vos honnêtetés, &c.

(m) On la trouve pourtant dans les Œuvres de Madame de Lambert.

L I S T E

De tous les Ouvrages que feu Madame la Marquise de Lambert reconnoissoit pour être d'elle.

1. Traité de l'Amitié.
2. Dialogue sur l'égalité des biens & des maux.
3. Portrait de M. de M.
4. Deux Lettres sur Homere au P. Buffier, Jésuite.
5. Lettre sur la mort de M. le Duc de Bourgogne.
6. Conseils pour l'éducation d'une jeune Demoiselle.
7. Discours à l'Académie François.

8. La naissance de la Coquetterie.
9. Fable de *Pfyché*.
10. Suite du Roman de
11. Tableau de *Philoftrate*.
12. Differtation sur l'Amour.

L E T T R E X X I.

A U M Ê M E (n).

SUR LE TUTOYEMENT.

Paris, 16 Juillet 1750.

1. **E**N parlant à une seconde personne, il n'y a rien de plus simple & de plus naturel que de parler par *Toi*. Aussi est-ce là l'usage constant des Langues anciennes connues. Je ne fais cependant si en Latin, où l'on ne dit jamais *vos* pour *tu*, je n'ai pas vu quelquefois *vester* pour *tuus*.

2. Dans les Langues modernes, on est venu par un raffinement de politesse, à dire *vous* pour *toi*. On a voulu faire

(n) Voyez la premiere des deux notes ajoutées à la Lettre xxii.

entendre qu'on honoroit une seule personne autant que si elle en étoit plusieurs.

3. Selon cette idée, dans tout ce que nos Rois disent au Public en leur nom, ils disent *nous* au lieu de *je*. Un Roi est plusieurs hommes.

4. Il suit de l'art. 2 qu'en François *toi* au lieu de *vous*, est une expression de mépris : & cela est vrai en soi, si quelques idées accessoiress ne le modifient. Il devient expression de familiarité obligeante & honorable, si un Roi parle à son Sujet; d'amitié, si c'est un Ami à son Ami; de tendresse, si c'est un Amant aimé. Ce qui domine dans tout cela, est toujours, *je ne vous prends point pour plusieurs, pour d'autres*.

5. Je ne fais s'il y auroit quelque finesse de cette nature dans le Duel des Grecs, distingué du Pluriel. Les Grecs en pourroient bien être soupçonnés, vu la fertilité de leur esprit, leur *Paulo-post-futur*, leur *Médium*, &c.

6. Souvent les Poëtes François tutoient les Rois & les Grands. On pourroit peut-être expliquer cela par l'article 4. Mais ce qui prouveroit bien

vîte l'insuffisance de l'explication, c'est que cet usage n'a jamais lieu en Prose, en quelque occasion que ce puisse être. Il y a donc là quelque chose qui tient uniquement à ce qu'on parle en vers; & en effet c'est que le style en est plus noble, parce qu'il est plus hardi, plus conforme au Grec & au Latin, Langues toujours si révérees. En veut-on une preuve démonstrative? Il n'y a absolument aucune occasion où la Prose osât prendre la même liberté.

7. Dans l'Écriture Sainte, Dieu parle aux hommes, les hommes à Dieu, les hommes entr'eux. Il s'agit de savoir comment les Traductions Françoises en doivent user par rapport au sujet que nous traitons.

Dieu, en parlant de lui, ne dira jamais *nous* au lieu de *je*, selon l'article 3. Il est trop essentiellement un seul. C'est là sa suprême élévation (o).

8. A la rigueur, l'homme parlant à Dieu, ne devroit, par la même raison, dire que *toi*; mais cette raison est trop

(o) M. de Fontenelle avoit sans doute oublié le passage de la *Genèse*: *Faisons l'homme à notre image & ressemblance.*

théologique,

théologique, peu populaire, & le respect commun nous a trop accoutumés à entendre l'homme parler à Dieu par *vous*.

9. Cependant nous ne serons nullement blessés d'entendre l'homme parler à Dieu par *toi*. Nous prendrons alors l'idée de l'art. 6.

10. Ainsi un Traducteur François de la Bible peut prendre deux partis en faisant parler les hommes à Dieu, ce sera ou par *toi*, ou par *vous*. Chacun aura son fondement.

11. Mais comme dans cette Langue les hommes se parlent communément par *nous*, le premier de ces deux partis pourra causer dans tout l'ouvrage une bigarure désagréable; le second n'en cause aucune.

12. Le remede à cette bigarure du premier, seroit de faire parler les hommes entr'eux par *toi*; & cela se justifieroit par l'art. 8.

J'ai entendu dire, il y a long-temps, à un Savant fort curieux de Livres, qu'il y en a un d'un Auteur Allemand, intitulé : *De Tibisando, & Vobisando*.

Vous voyez bien, Monsieur, par le long verbiage de cette réponse, que je

ne suis pas un oracle, mais un *Nestor* bien bavard. Il est vrai que je puis avoir été emporté par la joie d'être encore connu de vous, après un si long temps : mais il est vrai aussi que dès qu'il s'agit de raisonner sur quelque matière, j'aime à la disséquer un peu géométriquement, en y comprenant même celles qui l'avoisinent ; sans quoi j'ai remarqué qu'on est fort sujet à se tromper, ou à ne voir le vrai qu'imparfaitement. Il est bon de regarder un peu autour de soi de tous côtés.

M. Serre qui est de votre Ville, & qui revient de *Vienne*, où il a peint en miniature l'Empereur & toute la Famille Impériale, est ici, & a voulu me peindre aussi, moi qui ne suis que le rien que vous savez. Il m'a peint, non pas pour moi, mais pour lui, ce qui a bien chatouillé ma vanité. Vous jugez bien que je n'ai pas manqué de me vanter à lui sur ce que j'étois une de vos plus anciennes connoissances.

Je vous supplie, Monsieur, de me permettre d'assurer ici de mes respects
MM. *Abausit* (p) & *Cramer* (q). Le der-

(p) Pasteur à Genève.

(q) Professeur à Genève.

DE M. DE FONTENELLE. 75

nier ne se souvient peut-être plus d'un plaisir qu'il m'a fait ; mais moi je m'en souviens, & en profiterai dans l'occasion.

Je suis avec respect, &c.

LETTRE XXII.

A U M Ê M E.

Paris, 7 Novembre 1750.

VOUS flattez bien mon amour propre, Monsieur, de vouloir que je décide dans votre question du Tutoyement. Je n'étois guere capable que de rassembler, comme j'ai fait, les différentes idées nécessaires à la décision, & de vous les mettre sous les yeux, en supposant que votre choix est entièrement libre : mais s'il ne l'est pas tout-à-fait, & si, en parlant à Dieu, vous voulez avoir égard à un usage déjà établi, & qui certainement a ses raisons, je suis d'avis qu'on le suive, & que le tutoyement soit absolument général. Il est anobli par notre Poësie Françoisë ; il a un air oriental, & la

G ij

bigarure auroit mauvaise grace ; de plus , je soupçonne qu'elle seroit souvent embarrassante dans la pratique , par son incertitude , & par la diversité des cas (r).

J'ai lu avec plaisir l'Oraison inaugurale de M. *Cramer*. Il se fait une grande réputation dans le monde , non-seulement par ses Ouvrages , mais , ce que j'estime bien autant , par ses qualités personnelles. Joignez à cela Messieurs *Abaufit* , *Jallabert* , & quelques autres *Genevois* extravasés , comme notre aimable M. *Saladin* , les deux excellens Peintres qui sont ici (s) , & assurément d'autres encore que je ne connois pas ; & il se trouvera que le petit Etat de *Genève* figure très-agréablement dans l'*Europe*.

Je suis de ce petit Etat-là , & de vous en particulier , Monsieur , &c.

(r) Voyez le petit Livre intitulé : » Lettres sur » la coutume moderne d'employer le *Vous* au » lieu du *Tu* ; & sur la question : Doit-on bannir » le tutoyement de nos versions , particulièrement » de celles de la Bible ? (Par M. *Vernet*.) A La » Haye , chez *Daniel Aillaud* , 1752 «.

(s) M. *Serre* , qui vient d'être nommé , & M. *Liotart*. Celui-ci avoit peint aussi M. de *Fonrenelle*.

LETTRE XXIII.

De M. DE MONTESQUIEU à M. VERNET, sur le même sujet du Tutoyement (1).

26 Juin 1750.

SI je ne suis point trop présomptueux, Monsieur, pour répondre à une question qui n'est que très-incidemment de mon ressort, je vous dirai que je suis très-fortement de votre avis, & qu'il ne faut point, dans une traduction de la Bible, employer le terme de *vous* au singulier. Vos raisons me paroissent extrêmement solides. Je pense qu'une version de l'Ecriture n'est point une affaire de mode, ni même une affaire d'urbanité.

2. Il me semble que l'Esprit de la Religion Protestante a toujours été de ramener les traductions de l'Ecriture à l'Original. Il ne faut donc point, en traduisant, faire attention aux délica-

(1) On la trouve parmi celles de M. Vernet, sur la coutume moderne d'employer le *Vous* au lieu du *Tu*, &c. pag. 157.

resses modernes. Ces délicatesses mêmes ne sont point tant des délicatesses, puisqu'elles nous viennent de la barbarie.

3. Le style de l'Ecriture est plus ordinairement poétique, & nous avons très-souvent gardé le *Toi* pour la Poësie :

Grand Roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire ;

Ce qui est bien autrement noble, que si *Despréaux* avoit dit :

Grand Roi, cessez de vaincre.

4. Dans votre Religion Protestante, quoique vous ayez voulu lire votre Bible en langue vulgaire, vous avez eu pourtant l'idée d'en conserver le caractère original, & vous vous êtes éloignés des façons de parler vulgaires. Une preuve de cela, c'est que vous avez traduit la Poësie par la Poësie.

5. Notre *Vous* étant un défaut des Langues modernes, il ne faut point choquer la nature en général, & l'esprit de l'ouvrage en particulier, pour suivre ce défaut. Je crois que ces remarques auroient lieu dans quelque Livre sacré de quelque Religion quel-

conque, comme l'*Alcoran*, les Livres religieux des *Guebres*, &c. Comme la nature de ces Livres est de devoir être respectés, il sera toujours bon de leur faire garder leur caractère original, & de ne leur donner jamais des tours d'expressions populaires. L'exemple de nos Traducteurs, qui ont affecté le beau langage, ne doit pas plus être suivi que celui du Prédicateur du Spectateur Anglois, qui disoit que, s'il ne craignoit pas de manquer à la politesse & aux égards qu'il devoit avoir pour ses Auditeurs, il prendroit la liberté de leur dire que leurs déportemens les mèneraient tout droit en enfer. Ainsi je crois, Monsieur, que si l'on veut faire à *Geneve* une traduction de l'Ecriture, qui soit mâle & forte, il faut s'éloigner, autant qu'on pourra, des nouvelles affectations. Elles déplurent même parmi nous dès le commencement ; & l'on fait combien le Pere *Bouhours* se rendit là-dessus ridicule, lorsqu'il voulut traduire le Nouveau Testament. Conservez-y l'air & l'habit antique ; peignez comme *Michel-Ange* peignoit ; & quand vous descendrez aux choses moins grandes, peignez comme *Raphaël* a

peint dans les *Loges du Vatican* les héros de l'ancien Testament, avec sa simplicité & sa pureté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X X I V .

A L'ACADÉMIE DE ROUEN (u).

Paris, premier Novembre 1744

M E S S I E U R S ,

Je puis me vanter de vous appartenir par plusieurs endroits. Je suis né dans votre Ville; j'y ai reçu toute l'éducation que j'ai jamais eue; je tiens

(u) M. de Fontenelle étoit de la Société Académique de Rouen dès 1741; mais cette Compagnie n'ayant été établie, par Lettres parentes, qu'en 1744, elle ne commença qu'en cette année à faire imprimer le Catalogue de ses Membres. M. de Fontenelle étoit à la tête de ses Associés, & elle lui envoya cette Liste. Cette forme authentique occasionna cette nouvelle Lettre de remerciement. Celle de 1741 a été égarée. Cette note est de M. le Cat, qui nous a communiqué une copie de la Lettre de M. de Fontenelle.

de fort près , par le bonheur de ma naissance , au nom le plus illustre (x), dont cette Ville & toute la Normandie , & même toute la France puisse se parer , quand il s'agira de la gloire de l'esprit : voilà vos droits sur moi. Je vous rends de très - humbles graces , Messieurs , de ce que vous avez bien voulu vous en servir ; car vous étiez assez riches pour les pouvoir négliger. De tous les titres de ce monde , je n'en ai jamais eu que d'une espece , des titres d'Académicien , & ils n'ont été profanés par aucun mélange d'autres plus mondains & plus fastueux ; & je puis assurer qu'ils m'en font d'autant plus chers. Le dernier de tous , que je tiens de votre bonté , Messieurs , & après lequel je n'en prévois ni n'en desire plus , semble me dire d'une maniere très - flatteuse , que mes compatriotes eux-mêmes , ceux dont je dois être le mieux connu , ratifient ce que d'autres avoient fait en ma faveur. Je m'imagina aussi qu'après des voyages en pays étrangers , je viens terminer dans le

(x) Le nom de *Corneille*. M. de *Fontenelle* étoit neveu de MM. *Corneille* par sa mere leur sœur.

sein de ma patrie une longue carrière toute académique. Je suis avec tout le respect & toute la reconnoissance possibles,

M E S S I E U R S ,

Votre, &c.

L E T T R E X X V .

De M. LE CAT, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Rouen, à M. DE FONTENELLE, en lui envoyant l'Eloge du Pere Marcastel, Associé de la même Académie.

Rouen, 25 Août 1754.

M O N S I E U R ,

Vous êtes le Doyen , le Pere & le Modele de tous les Secrétaires d'Académies des Sciences. Vous tenez encore de plus près à celui de l'Académie de Rouen, & vous avez toujours eu bien des bontés pour moi. Voilà les titres, Monsieur , qui m'autorisent à prendre

DE M. DE FONTENELLE. 83

la liberté de vous adresser mon coup d'essai dans les fonctions de Secrétaire, dont notre Académie m'a honoré depuis deux ans. Je me tiendrois heureux, si vous ne m'en jugiez pas tout-à-fait indigne, & si je pouvois espérer que vous daignerez m'accorder votre jugement & vos conseils sur cette piece. Avec leur secours, peut-être que mon zele & ma docilité pourroient suppléer aux talens refusés par la nature.

J'ai l'honneur d'être avec autant de respect que d'admiration,

MONSIEUR,

Votre, &c.

LETTRE XXVI.

Réponse de M. DE FONTENELLE.

Paris, 30 Août 1754.

VOUS m'avez fait beaucoup d'honneur, Monsieur, de m'envoyer l'Eloge que vous avez prononcé dans l'Académie de Rouen, parce que j'ai

long-temps exercé ici ce même métier-là. Autant que ma longue expérience peut m'en avoir appris, cet Eloge me paroît d'un bon style, plein de raison, sans écarts inutiles, se soutenant toujours également.

Au reste, vous brillez dans d'autres fonctions infiniment plus considérables, & vous y avez un mérite fort supérieur. Je suis, &c.

L E T T R E X X V I I .

*A feu Madame la Margrave DE BAREITH ,
Sœur du Roi de Prusse.*

Paris, premier Avril 1747.

MADAME,

Je ne me serois jamais attendu à être au nombre des Illustres dont Votre Altesse Royale rassemble les figures dans ses jardins; mes desirs les plus ambitieux n'auroient jamais osé aller jusquelà. Je suis cependant moins sensible à l'honneur de me trouver en si bonne compagnie, qu'à celui d'y être intro-

DE M. DE FONTENELLE. 85
duit de votre main. Je fais par' la voix
de l'Europe , quelle est la Princesse à
qui je dois une si précieuse faveur. Vo-
tre auguste naissance , vos talens , votre
goût , vos lumieres , dont vous ne tirez
aucune vanité , tout cela tourne au pro-
fit de la mienne.

Je suis , &c.

LET TRE XXVIII.

*Réponse de Madame la Margrave DE
BAREITH.*

Bareith , 4 Mai 1747.

L Es personnes qui possèdent autant
de mérite que vous, Monsieur, ne
doivent point être surprises quand on
desire d'avoir leur portrait. C'est une
espece d'hommage qu'on rend à ces gé-
nies rares & universels , que la Nature
n'enfante qu'avec peine , & qui , comme
vous, ont la faculté d'unir le bon goût
& la vivacité d'esprit au solide savoir.
Quoique je n'aye pas la satisfaction de
vous connoître personnellement , je suis
depuis très-long-temps zélée admira-

trice de vos Ouvrages. Puissiez - vous , Monsieur , les continuer encore , & devenir aussi fameux par le nombre de vos années , que vous l'êtes déjà par vos talens supérieurs ! J'y prendrai en mon particulier une part infinie , ne souhaitant que de trouver les occasions de vous convaincre de ma parfaite estime.

WILHELMINE.

L E T T R E XXIX.

A M. FORMEY , en réponse à celle par laquelle il avoit notifié à M. DE FONTENELLE son association à l'Académie de Prusse.

Paris , 11 Janvier 1750.

LA Lettre dont vous m'avez honoré , Monsieur , est pour moi une circonstance bien glorieuse & bien agréable de la grace que votre Académie m'a faite. Il y a long-temps que je connois votre nom illustre dans la Littérature , la grande étendue & la grande variété de vos connoissances , & enfin ,

ce qui dit tout, le choix qu'un Roi, grand connoisseur en tout genre, & qui est en grande vénération à toute l'Europe, a fait de vous, pour être un Acteur principal dans une Académie dont il est le pere, & un pere très-tendre. Il est vrai que cette Lettre, qui me touche tant, est beaucoup trop obligeante & trop flatteuse; ma vanité même ne peut s'empêcher d'en convenir. Il faut en rabattre, & j'en rabats en effet; bien persuadé cependant que je n'en rabats pas assez. Il y a au contraire un article que je voudrois grossir en ma faveur; c'est celui où vous me faites sentir de l'estime pour les gens de Lettres qui auroient des mœurs. J'avoue que je serois très-flatté de n'être pas tout-à-fait indigne de la vôtre par cet endroit-là: mais comme vous auriez raison de la tenir à un haut prix, je serois peut-être trop téméraire d'y aspirer. Du moins serai-je toujours avec beaucoup de reconnaissance & de respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

EXTRAIT des Mémoires de Madame DE STAAL, Tome I, page 246, pour servir d'éclaircissement aux deux Lettres suivantes.

» Une aventure à laquelle je ne de-
» vois prendre aucun intérêt, me fit
» sortir inopinément de la profonde
» obscurité dans laquelle je vivois. Une
» jeune fille, nommée Mademoiselle
» *Tetar*, excita la curiosité du Public
» par un prétendu prodige qui se pas-
» soit chez elle. Tout le monde y alla.
» M. de Fontenelle, engagé par M. le
» Duc d'Orléans, fut aussi voir la mer-
» veille. On prétendit qu'il n'y avoit
» pas porté des yeux assez philosophi-
» ques: on en murmura, & Madame la
» Duchesse du Maine, qui ne s'avisoit
» guère de m'adresser la parole, me
» dit: *Vous devriez bien mander à M. de*
» *Fontenelle tout ce qu'on dit contre lui*
» *sur Mademoiselle Tetar.* Je lui écrivis en
» effet, sans songer à autre chose qu'à
» m'attirer une réponse qui pût servir
» à son apologie. Il se trouva le même
» jour

» jour chez le Marquis de Laffay, où les
 » gens qui y étoient lui firent plusieurs
 » plaisanteries sur ce sujet. Ne les trou-
 » vant pas bonnes, il leur dit : *En voici*
 » *de meilleures* ; & il leur montra ma
 » Lettre. Elle réussit. C'étoit l'affaire du
 » jour : on en prit des copies, & elle
 » courut tout *Paris*. Je ne m'en doutois
 » pas ; & je fus fort étonnée quelques
 » jours après, qu'étant venu beaucoup
 » de monde à *Sceaux* pour voir jouer
 » une Comédie, chacun parla à Ma-
 » dame la Duchesse du *Maine* de cette
 » Lettre. Elle ne se souvenoit plus de
 » ce qu'elle m'avoit dit, & ne savoit
 » de quoi il étoit question. Elle me de-
 » manda si c'étoit moi qui l'avois écri-
 » te ; je lui dis que oui. Aussi-tôt qu'elle
 » m'eut parlé, tout ce qui composoit
 » la compagnie vint à moi ; & pour
 » lui faire sa cour, m'accabla de louan-
 » ges : puis retournant à elle, on la fé-
 » licitoit d'avoir quelqu'un dont elle
 » pouvoit faire un usage si agréable.
 » Jusques-là pourtant elle n'y avoit pas
 » songé. Elle voulut voir la Lettre, &
 » me la demanda. Je n'en avois pas de
 » copie ; mais tous ceux qui étoient
 » chez elle l'avoient dans leur poche.

» Elle la lut , l'approuva , & connut
» qu'elle pouvoit me mettre en œuvre
» plus qu'elle ne faisoit. Je voulus ,
» comme les autres , avoir ma Lettre ,
» & par l'événement j'en fis cas. On y
» voit que c'est moins l'importance des
» choses qui en fait le mérite , que l'à
» propos. La voilà ».

L E T T R E X X X .

*De Mademoiselle DE LAUNAY , depuis
Madame DESTAAL , à M. DE FONTE-
NELLE.*

En 1713.

L'Aventure de Mademoiselle *Tetar* fait moins de bruit , Monsieur , que le témoignage que vous en avez rendu. La diversité des jugemens qu'on en porte , m'oblige à vous en parler. On s'étonne , & peut-être avec quelque raison , que le Destructeur des Oracles , que celui qui a renversé le trépié des Sibylles , se soit mis à genoux devant le lit de Mademoiselle *Tetar*. On a beau dire que les charmes , & non le charme de la Demoiselle , l'y ont engagé ; ni

l'un ni l'autre ne valent rien pour un Philosophe. Aussi chacun en cause. Quoi ! disent les Critiques, cet homme qui a mis dans un si beau jour des supercheries faites à mille lieues loin, & plus de deux mille ans avant lui, n'a pu découvrir une ruse tramée sous ses yeux ? Les Partisans de l'antiquité, animés d'un vieux ressentiment, viennent à la charge. Vous verrez, disent-ils, qu'il veut encore mettre les prodiges nouveaux au-dessus des anciens. Enfin les plus raffinés prétendent qu'en bon Pyrrhonien, trouvant tout incertain, vous croyez tout possible. D'un autre côté, les Dévots paroissent fort édifiés des hommages que vous avez rendus au Diable. Ils espèrent que cela pourra aller plus loin. Les femmes aussi vous savent bon gré du peu de défiance que vous avez montré contre les artifices du sexe. Pour moi, Monsieur, je suspens mon jugement jusqu'à ce que je sois mieux éclaircie. Je remarque seulement que l'attention singulière que l'on donne à vos moindres actions, est une preuve incontestable de l'estime que le Public a pour vous ; & je trouve même dans sa censure quelque chose d'assez

flatteur , pour ne pas craindre que ce soit une indiscretion de vous en rendre compte. Si vous voulez payer ma confiance de la vôtre , je vous promets d'en faire un bon usage. J'ai l'honneur d'être, &c.

» J'avoue, poursuit Madame *de Staal*,
» que je sentis une satisfaction fort douce,
» ce, de recueillir , d'une chose faite
» sans dessein , & qui ne m'avoit rien
» coûté, ce que par un véritable travail
» je n'aurois peut-être jamais acquis ;
» car je n'eus pas seulement le premier
» applaudissement : la curiosité qu'on
» eut de me connoître , me procura
» des sociétés & des amis de distinction , &c. ».



LET TRE XXXI.

*Réponse de M. DE FONTENELLE à la
Lettre de Madame DE STAAL.*

J'AURAI l'honneur, Mademoiselle, de vous répondre la même chose que je répondis à un de mes amis qui m'écrivit de *Marly* le lendemain que j'eus été chez l'*Esprit*. Je lui mandai que j'avois entendu des *bruits* dont je ne connoissois pas la mécanique ; mais que pour décider, il faudroit un examen plus exact que celui que j'avois fait, & le répéter. Je n'ai point changé de langage : mais parce que je n'ai point décidé absolument que c'étoit un artifice, on m'a imputé de croire que c'étoit un lutin ; & comme le Public ne s'arrête pas en si beau chemin, on me l'a fait dire. Il n'y a pas grand mal à cela. Si on m'a fait le tort de m'attribuer un discours que je n'ai pas tenu, on m'a fait l'honneur d'avoir de l'attention sur moi, & l'un ira pour l'autre. Je n'ai point cru que d'avoir décrié les vieilles Prophétesses de *Delphes*, ce fût

un engagement pour détruire une jolie fille vivante , & dont on n'avoit jamais parlé qu'en bien. Si cependant on trouve que j'ai manqué à mon devoir, une autre fois je prendrai un ton plus impitoyable & plus philosophique. Il y a long - temps qu'on me reproche mon peu de sévérité. Il faut que je sois bien incorrigible, puisque l'âge, l'expérience & les injustices. du monde n'y font rien. Voilà, Mademoiselle , tout ce que je puis vous dire sur l'*Esprit* qui m'a attiré une Lettre que je le soupçonnerois volontiers d'avoir dictée, puisqu'enfin je ne suis pas éloigné d'y croire. Quand il me viendra aussi un démon familier, je vous dirai avec plus de graces, & d'un ton plus ingénieux , mais non pas avec plus de sincérité , que je suis très - parfaitement , Mademoiselle, Votre, &c. (y).

(y) Madame de Staal n'a point mis cette réponse de M. de Fontenelle dans ses *Mémoires*, & même elle n'en parle point. Voyez ceux de M. l'Abbé Trublet sur M. de Fontenelle; il y est souvent question de Madame de Staal.



LETTRE XXXII.
DE MADAME DE STAAL.

Sceaux, 28 Juillet.

A mon arrivée ici, Monsieur, j'ai trouvé les deux Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Dans l'une est une remontrance fort douce pour quelqu'un qui fait des visites à heure indue ; l'autre me marque une inquiétude obligeante sur mon silence. J'ai vu dans toutes les deux de l'amitié qui me touche sensiblement de votre part ; trouvez bon que je vous en remercie. Je vous dirai en même temps des nouvelles de M. l'Abbé de Bragelongne, dont vous êtes en peine. J'ai trouvé aussi une Lettre de lui du 9 Juillet : elle est de quatre pages ; mais il marque qu'il a été quatre jours à l'écrire, & me fait une description déplorable de son état ; ce qui est certifié par son écriture un peu changée & de travers en beaucoup d'endroits. Il ne parle point de son retour, & paroît

fort frappé de l'idée d'une mort prochaine (2).

Je n'ai rien dit à Madame la Duchesse du Maine de ce que vous me mandez pour elle, de peur de réveiller le chat qui dort; s'il s'éveille, je ferai valoir votre compliment & vos excuses. Elle est incommodée; elle avoit même hier un peu de fièvre: mais je crois que nous n'en partirons pas moins Jeudi prochain pour *Anet*. Ne m'oubliez pas, je vous prie, Monsieur, pendant cette longue absence, & soyez sûr d'un très-tendre souvenir de ma part.

(2) M. l'Abbé de Bragelongne, né en 1688, mourut en 1744. On trouvera son Eloge, par M. de Fouchy, dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, même année, & ci-après une de ses Lettres à M. de Fontenelle.



LETTRE XXXIII.

*De M. l'Abbé DE BRAGELONGNE, de
l'Académie des Sciences.*

Brioude, 25 Avril 1742.

C E ne sont point les embarras, Monsieur & très-cher ami, qui m'ont empêché de vous écrire ; on quitte tout avec empressement & même avec plaisir, pour s'entretenir avec une personne comme vous. Une santé, non pas foible ni languissante, mais tout-à-fait délabrée, a été la cause de mon silence, qui m'a fait souffrir beaucoup. J'ai cru même pendant plusieurs jours, que j'allois être condamné à un silence perpétuel, ou au moins à parler comme ces gens qui ne sont pas tout-à-fait muets, mais qui ne font que des sons, sans aucune articulation. J'ai eu une attaque le 7 Mars, à laquelle on donnera le nom qu'on voudra, mais qui avoit tout l'air d'une paralysie imparfaite sur la langue. Il me reste encore beaucoup de difficulté à parler dans de certains momens,

& l'on m'assure qu'il n'y aura que les eaux qui la feront évanouir. Dieu veuille que cela soit. Tout cela avoit été précédé de quantité de maux dont l'énumération seroit trop longue & trop ennuyeuse ; ainsi je la supprime , pour vous demander de vos nouvelles , pour lesquelles vous savez que je m'intéresse infiniment. Je vous prie de m'en donner le plus souvent que vous pourrez ; ce sera une œuvre de charité toute des plus méritoires. Vous satisferez un véritable & sincere ami , & vous consolerez un pauvre exilé , qui regrette & regrettera toute sa vie ces heureux momens que nous avons passés ensemble , tantôt à *Auteuil* , tantôt dans le quartier *Saint Roch* , & tantôt dans la rue & le faux-bourg *Saint-Honoré*. Mes respects , je vous prie , à Madame du Tort (a) , si

(a) Madame la Marquise du Tort , Sœur du Comte de Nocé. Ils avoient pour pere le Comte de Fontenay , Sous-Gouverneur de M. le Duc de Chartres , depuis Duc d'Orléans & Régent du Royaume.

Voyez les *Mémoires de l'Abbé Trublet sur M. de Fontenelle* , pag. 181 , & le Tome X des *Œuvres de M. de Fontenelle* , pag. 404 , où sont ses vers pour le portrait de Madame du Tort :

C'est ici Madan.e du Tort, &c.

A M. DE FONTENELLE. 99

elle est à *Paris* ; mille amitiés à M. d'*Aube*, & bien des complimens à tous nos autres amis, dont vous savez assez, sans que je m'explique, que M. de *Mairan* est à la tête.

LETTRE XXXIV.

De M. DE PONTCHARTRAIN.

Verfailles, 2 Décembre 1705.

J'AI rendu compte au Roi du Mémoire qui a été donné au sujet des Recueils & des Ouvrages du Pere *Plumier*, Minime ; & Sa Majesté jugeant que personne ne peut mieux que vous les mettre dans leur perfection, m'a ordonné de vous écrire d'y travailler, voulant bien vous donner, pendant le temps que vous y travaillerez, la gratification annuelle de six cens livres qu'Elle accordoit à ce Religieux (b).

Je suis, Monsieur, tout à vous.

PONTCHARTRAIN.

(b) M. de *Fontenelle*, trop occupé par le Secrétariat de l'Académie des Sciences, ne put se charger de ce nouveau travail.

LETTRE XXXV.
DE M. L'ABBÉ BIGNON.

Meulan, 10 Octobre 1715.

RIEN au monde, mon cher Monsieur, n'est plus gracieux que votre Lettre. Vous voulez me faire l'honneur d'une chose qui seroit infiniment mieux entre vos mains (c). Le point le plus important, c'est que M. le Duc d'Orléans ait déclaré qu'il se réservoir à lui seul nos sciences. Nous ne nous brouillerons pas vous & moi sur le compte qu'il en demandera. Mais, quelque glorieuse que puisse être cette distinction pour notre Académie, & quelque flatteuse qu'elle soit pour vous & pour moi, j'ai toujours peur qu'elle n'expose nos pauvres Savans à l'envie, & aux mauvais offices qui s'ensuivent. J'ai peur encore que dans la multiplicité d'affaires beaucoup plus importantes dont Son Altesse Royale est accablée, sur-tout dans ces commence-

(c) De rendre compte à M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, de ce qui concernoit l'Académie des Sciences.

A M. DE FONTENELLE. 101

mens, il ne lui soit pas possible d'entrer dans tous nos détails, dont le nombre vous effraye vous-même, & qui certainement augmenteront désormais. Il faudra voir si nous ne trouverions point quelque tempérament pour mieux arranger tout cela. L'exemple de notre chère Académie Françoisse m'alarme. Du jour que le Roi daigna prendre le titre de son Protecteur, & qu'elle eut par conséquent l'honneur de ne répondre immédiatement qu'à Sa Majesté, vous savez combien l'esprit de république s'en est emparé, & combien il a entraîné de maux, ou du moins d'inutilités. L'Académie des Sciences seroit bientôt anéantie, si elle tomboit dans quelque chose d'approchant (*d*). Pen-

(*d*) Je n'ai point cru devoir supprimer cet endroit; ç'auroit été manquer à la fidélité d'un Editeur. Mais j'avertis que M. l'Abbé *Bignon* doit être suspect sur le compte de l'Académie Françoisse. Il vouloit la mettre sur le pied de l'Académie des Sciences & de celle des Belles-Lettres, & lui donner à peu près les mêmes réglemens, sur-tout y mettre une classe d'Honoraires. Mais il éprouva une opposition constante de la part des principaux Membres de cette Compagnie, entr'autres de MM. *de Dangeau*; & son projet n'eut point d'exécution.

sez-y, je vous supplie ; nous sommes heureusement en vacance pour encore plus d'un mois. J'y penserai de mon côté ; & après que nous en aurons conféré ensemble à mon retour , nous résoudrons mieux quel parti nous fera plus convenable. C'est dans cette vue que j'ai évité de voir Son Altesse Royale , à qui nous ne devons , ce me semble , rien proposer , qui ne soit tout - à - fait digéré.

Au reste , je vous renouvellerai encore les témoignages de ma reconnoissance pour les marques d'amitié que vous me donnez en cette occasion , & les assurances de l'inviolable attachement avec lequel je serai toujours ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,
l'Abbé BIGNON.



LETTRE XXXVI.

DU MÊME.

Paris, premier Janvier 1716.

JE suis bien aise, mon cher Monsieur, d'avoir une occasion de me renouveler dans votre souvenir au commencement de cette année. C'est donc avec plaisir que je vous renvoie ce papier que M. de *Reaumur* m'a remis de votre part. M. le Duc d'*Orléans* a inséré les différens articles dans un même Règlement qu'il arrêta hier, & que nous lirons à l'Assemblée d'aujourd'hui en huit, où je me flatte que vous ne serez pas fâché de me voir Président. C'est proprement votre ouvrage, & je n'ai garde d'oublier toutes les vertus & toute l'amitié pour moi que vous avez fait paroître en dernier lieu. Aussi devez-vous être persuadé que, s'il étoit possible, ce seroit de quoi redoubler l'estime & l'attachement avec lequel je serai toute ma vie, mon cher Monsieur, Votre très-humble, &c.

LETTRE XXXVII.

DE M. LE COMTE DE MAUREPAS.

Versailles, 9 Janvier 1730.

JE conviens, Monsieur, qu'il faut que le savant Moulin (*e*) aille toujours, & qu'il aille bien; mais pour cela même, il faut que celui qui l'a si bien conduit depuis long-temps, ne s'en dégoûte point, & continue d'y donner ses soins, au moins jusqu'à ce qu'il ait mis un successeur en état de faire moins regretter sa perte : elle sera toujours assez sensible. C'est la réponse que je ferai toujours à votre proposition, & c'est celle aussi que vous feront sûrement, comme moi, tous ceux qui s'intéresseront véritablement à la gloire de l'Académie. Je ne puis vous empêcher de communiquer votre projet à M. le Cardinal *de Fleury* & à mon pere (*f*); mais j'ai plusieurs

(*e*) L'Académie des Sciences. M. de Fontenelle demanda alors à quitter le Secrétariat de cette Compagnie; mais il ne l'obtint qu'en 1740.

(*f*) M. le Comte de Pontchartrain, fils du Chancelier.

A M. DE FONTENELLE. 105

raisons de vous en demander toujours le secret pour tout autre, outre que je ne désespere point de vous convertir. Vous jugerez aisément que la connoissance qu'on en auroit, donneroit lieu à des mouvemens qui n'auroient peut-être pas pour objet le bien public. Vous connoissez, Monsieur, tous les sentimens que j'ai pour vous; il ne me reste qu'à vous prier d'y faire honneur, & d'être persuadé qu'on ne peut vous être absolument plus dévoué que je le suis.
MAUREPAS.

LETTRE XXXVIII.

D U M Ê M E.

Versailles, 11 Juillet 1737.

JE me souviens fort bien, Monsieur, de ce qui se passa il y a sept ans; & c'est parce que les mêmes raisons subsistent, & qu'il s'en faut bien qu'il en soit survenu de nouvelles, que je voudrois fort qu'il ne fût pas question aujourd'hui de la même affaire. Je vous demande donc le secret jusqu'à ce que

les couches de la Reine me permettent d'aller à Paris ; vous en ferez averti , & vous ferez le maître de venir à l'heure & au jour qu'il vous plaira. Je désirerois avoir assez d'éloquence pour vous faire changer d'avis ; mais je me flatte au moins que vous voudrez bien me donner vos conseils , & que vous êtes persuadé des sentimens distingués avec lesquels je vous honore, Monsieur, plus que personne du monde.

MAUREPAS.

L E T T R E X X X I X .

D U M Ê M E .

Versailles , 18 Avril 1740.

JE ne réponds qu'avec peine , Monsieur , à une Lettre qui me renouvelle les idées de votre retraite ; & ce sera toujours avec répugnance que je prendrai des arrangemens dont la gloire de l'Académie ne peut manquer de souffrir. Je compte pouvoir me trouver à son assemblée dans la semaine prochaine , & c'est à ce moment que je remets

A M. DE FONTENELLE. 107

la réponse que vous me pressez de vous faire , ou plutôt de nouvelles instances auxquelles je désirerois fort que vous voulussiez vous rendre.

Je suis plus sincèrement que personne, Monsieur, très-parfaitement à vous.

MAUREPAS.

L E T T R E X L.

D U M Ê M E.

Verfailles, 3 Mai 1740.

CROYEZ-VOUS, Monsieur, qu'il soit facile à dire qu'on vous permet de quitter un emploi dont vous vous acquittez avec autant de succès, & où vous vous êtes rendu vous-même si difficile à remplacer? Cependant, puisqu'il est impossible de vous y arrêter, il faut donc céder à regret. Voyez à cet effet, je vous prie, M. d'Argenson, & prenez avec lui tous les arrangemens les plus convenables au bien de l'Académie & à votre tranquillité. Je suis plus sincèrement que personne, Monsieur, très-parfaitement à vous. MAUREPAS.

L E T T R E X L I.

*DE M. JACQUES SERCES (g).*Londres, $\frac{13}{2}$ Juin 1727.**M**ONSIEUR,

Les marques de bonté dont vous m'avez honoré pendant mon dernier séjour à Paris, ont fait sur moi une impression si vive, que je souhaiterois avec ardeur trouver des occasions de vous en témoigner ma juste reconnoissance. Je profiterai avec empressement de toutes celles qui se pourront présenter; mais si je ne suis pas assez heureux pour en découvrir par moi-même, faites-moi la grace, Monsieur, de m'en procurer, persuadé que je les embrasserai avec toute la joie imaginable.

J'espère que M. *Vernet* aura eu la bonté de vous informer du résultat de la commission que vous m'aviez donnée

(g) Protestant réfugié, Auteur de divers Ouvrages estimés.

auprès de M. *Conduitt* (h). Il n'a pas tenu à moi que je ne vous parusse plus diligent, car je fus plusieurs fois chez lui avant de le pouvoir rencontrer; à peine même en aurois-je pu venir à bout, si un de mes amis, le Docteur *Woodward*, ne m'avoit fait le plaisir de lui apprendre, par lettre, le sujet de mes visites. Enfin, Monsieur, j'eus le bonheur de le trouver, & d'en obtenir une promesse positive, qu'il vous enverroit incessamment des mémoires sur les principales circonstances de la vie de l'illustre *Newton*. J'ai quelque lieu de croire qu'il l'aura déjà accomplie. Si cela n'est pas, je vous prie de me le mander; je renouvellerai mes instances, & je ne doute pas que vous n'en obteniez dans peu ce que vous désirez.

Oserois-je, Monsieur, vous demander à mon tour une faveur? Ce qui m'en fait prendre la liberté, c'est uniquement ce fonds de bonté qui vous est naturel, votre zèle à favoriser les

(h) Maître de la Monnoie en Angleterre, après la mort de M. *Newton*. Il avoit épousé une de ses nieces. Voyez l'Eloge de M. *Newton* par M. de Fontenelle.

Belles-Lettres & ceux qui s'y appliquent, l'estime parfaite que j'ai pour votre mérite, & en quelque partie la disposition sincere où je me sens de vous obliger dans tout ce qui pourra dépendre de moi. Elle regarde ce même Docteur *Woodward* qui me rendit généreusement ses bons offices auprès de M. *Conduitt*. Je fais qu'il y a quelques années qu'un des principaux Membres de l'Académie Royale des Sciences lui fit concevoir l'espérance d'une des premières places vacantes dans votre illustre Corps, & qu'on pourroit lui donner, en suivant les loix qu'on a accoutumé d'y observer. Si vous vouliez le favoriser de votre crédit, & lui procurer la protection de vos amis, je vous en aurois une obligation infinie. Je ne doute pas que le suffrage d'une personne comme vous ne lui en attirât beaucoup d'autres, & ne contribuât à lui faire obtenir un tel honneur. Non-seulement vous remplaceriez par-là un Anglois par un autre Anglois, mais vous feriez succéder le mérite au mérite. Le Docteur *Woodward* est Professeur en Médecine dans le Collège de *Gresham*, & s'est acquis une très-grande réputa-

A M. DE FONTENELLE. III

tion, soit dans la théorie, soit dans la pratique. Il a publié depuis quelque temps une Histoire naturelle de la Terre, qui a été fort estimée. On peut dire qu'il a poussé ses recherches extrêmement loin. Pour se les rendre plus aisées, il n'a épargné aucunes dépenses, ayant fait jusqu'ici une collection de Livres, qui lui coûte près de onze mille pistoles de votre monnoie ; & on a tout lieu de se persuader que, s'il pouvoit parvenir à avoir une place parmi vous, cette marque de distinction donneroit à son zèle pour l'étude une nouvelle force, & que la reconnoissance l'obligeroit à faire ce qui dépendroit de lui pour se rendre tous les jours plus digne de l'honneur qu'il auroit reçu. A toutes ces qualités, il joint une estime très-particulière pour votre personne, & pour tous les excellens Ouvrages qui sortent de votre plume. Comme il les a lus avec soin, il en connoît tout le prix, & il m'en a parlé plusieurs fois en des termes très-propres à marquer qu'il en faisoit un cas extraordinaire. Dès-lors, Monsieur, j'ose espérer que faisant attention à son mérite, vous daignerez m'accorder la grace que je

prends la liberté de vous demander (*i*).

Si vous avez quelque commission à me donner, soit auprès de M. *Conduitt*, ou de quelque autre personne, ou si je puis vous être utile, à quelque égard que ce soit, je vous prie de me le faire connoître. En toute occasion, je me ferai un mérite & une gloire de vous donner des preuves de la parfaite considération & du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

(*i*) Le Docteur *Woodward* n'a point été de l'Académie des Sciences.

L E T T R E XLII.

D E M. H A U S E N.

Léipfic, 19 Octobre 1729.

M O N S I E U R,

Je profite de l'occasion du voyage de M. *Astruc* (*k*), pour vous rendre mes très-humbles respects, & pour vous remercier des bontés de votre dernière

(*k*) Ce célèbre Médecin avoit été appelé par le Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

Lettre

Lettre du 30 Avril. Le peu de service que je vous ai rendu par l'extrait de votre Livre (1), ne méritoit pas tout ce que vous me dites d'obligeant là-dessus, & je voudrois avoir l'occasion de vous témoigner mon attachement par quelque chose de plus important.

La réponse que vous faites, Monsieur, à l'objection concernant l'ordre des sommes des finis indéterminables en nombre fini indéterminable aussi, m'a pleinement satisfait; & j'avoue que la difficulté disparoît, en donnant au nombre fini indéterminable le sens que vous lui donnez, de nombre indéterminé. Je vois en effet qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre votre théorie sur les imaginaires, & ce que j'en avois dit. J'avoue encore que vos expressions de la courbure sont plus simples que les miennes, en ce qu'elles ne supposent pas l'idée d'un cercle formé sur le plan de la courbe. D'un autre côté, il semble qu'en prenant pour mesure des angles de contingence, leurs sinus, on suppose des cercles infiniment petits sur tous les points de la

(1) *Les Elémens de la Géométrie de l'Infini*,
Tome XI, - K

courbe ; ces sinus ne pouvant mesurer les angles , qu'à cause qu'ils se confondent avec les arcs qui en sont les mesures naturelles. Quoi qu'il en soit , je n'estime pas ma théorie assez importante pour la donner au public ; & vous lui faites trop d'honneur , Monsieur , quand vous l'en jugez digne. Il est sûr qu'il doit y avoir quelque chose parmi les dépendances de ces théories. Par exemple , il est évident que la lenteur au changement des courbures , alonge d'une manière déterminée & les longueurs & les aires des courbes , & que la grande inégalité des angles de contingence raccourcit les unes & les autres. L'expression de la courbure étant donnée , il faut que l'expression de la longueur & de l'aire s'en puisse trouver , & réciproquement.

J'ai fait venir le Discours de M. *Bernouilli* ; je l'ai lu. Mais j'avoue que je ne suis pas peu surpris de voir qu'il prétend que la force acquise à un corps par l'action continuée de la pesanteur , est la somme de tout ce qui se trouve de forces dans la ligne dans laquelle la chute se fait ; accordant d'ailleurs que les incrémens ou accroissemens de vitesse sont

en raison composée des forces & des instans, c'est-à-dire, que $dv = fdt$; d'où il suit de nécessité que le corps acquiert d'autant moins de l'actuosité des forces, que son mouvement se trouve déjà plus accéléré, ou qu'il est plus proche de son terme. Les démonstrations qu'on tire de la composition des mouvemens, sont singulieres; il ne se dit rien là sur les forces, qui ne convienne parfaitement aux vîteses fig. 8. Il suit donc que les vîteses sont comme des carrés des vîteses. Il est d'ailleurs fort remarquable que, pour faire plier les quatre ressorts par deux degrés de vîtesse, il lui faille changer absolument ces deux degrés en quatre. La physique des ballons me paroît fort peu développée aussi; & il y auroit des remarques à faire sur ce qu'on fait venir le principe de la réaction du ressort (comme s'il n'y avoit pas de la réaction dans les résistances passives), & sur plusieurs autres chefs. J'ai de l'impatience de voir ce que M. de Mairan aura dit dans le tome qui s'imprime de vos Mémoires.

Je me suis acquitté de la commission à l'égard de M. Gottsched. Il est fort

glorieux de savoir que ses traductions n'ont pas déplu à des personnes intelligentes à qui vous les avez données à lire, quoiqu'il tombe d'accord qu'il est bien difficile de donner à ces sortes de traductions autant de perfection qu'il leur faudroit pour ne pas tomber trop au-dessous des originaux; car, pour les égaler, il n'y faut pas penser. Cela dépend d'un secret qu'on trouvera avec la quadrature du cercle. J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X L I I I .

De M. l'Abbé DE LA PILLONIERE (m).

Londres, 30 Juin 1730.

M O N S I E U R ,

Voici la premiere occasion qui s'est présentée de vous témoigner la reconnaissance que je conserve pour les bon-

(m) Cette Lettre est d'un homme si connu par ses écarts, que j'ai cru pouvoir la publier sans aucun danger pour les Lecteurs.

tés dont je vous ai déjà remercié. Le porteur est un Libraire de cette Ville, qui va (comme il vous le dira lui-même) publier incessamment une explication très - abrégée, & pourtant très-complète, des *principes de M. Newton*, composée par un de mes amis que je considère beaucoup. Il ne fut jamais nécessaire, Monsieur, de vous recommander les bons Ouvrages. Cependant j'ose vous prier d'appuyer celui-ci, dont le Secrétaire de notre Académie des Sciences donne un jugement très-avantageux, & qui certainement est très-capable de répandre de la lumière sur une philosophie aussi peu développée, que digne d'être entendue; j'ai pensé dire aussi parfaitement inaccessible, sans un secours de ce genre.

Je ne vous envoie pas encore, Monsieur, la traduction que vous avez vue, quoique je l'aye depuis long temps toute imprimée chez moi, parce que je ne la rends pas encore publique (n).

Puisque nous en parlons, je vous dirai (ce qui pourra vous surprendre)

(n) C'est une traduction de la *République de Platon*. Voyez la Préface de la traduction du même Ouvrage, par le P. Grou, Jésuite. 1762.

que les *Malebranche*, les *Platon*, les *Newton* sont reculés d'un rang dans mon esprit. Comment est-il possible, me direz-vous ? Les *Paracelse*, les *Van-Helmont*, les *Basile-Valentin*, les *Raymond-Lulle*, mille autres grands Prêtres de la nature, vrais thaumaturges en plus d'un rang, les ont aussi fait passer derrière eux. Initié par ces derniers maîtres aux plus hauts mystères de la Médecine, je n'ai pu voir, sans une vive compassion pour mes semblables, l'impunité avec laquelle les Héros du *Malade imaginaire* coupent les bourses, & tuent ceux qui se confient en eux. J'ai donc, par un Livre, très-sérieusement averti chacun de prendre garde à soi.

Le sort des hommes n'est-il pas déplorable, Monsieur ? Les deux tiers, par leur belle faute, sont faciles à tromper ; & l'habileté du reste consiste presque uniquement à savoir profiter, pour leurs fins, de l'ignorance & de la crédulité publique. Ce que je dis de la Médecine s'applique parfaitement à la Religion. L'une & l'autre sont-elles responsables de l'abus qu'on en fait ? A Dieu ne plaise ! puisque l'homme, sans elles, est sans contredit de toutes les

créatures la plus misérable. Mais, à parler en général, il est certain qu'elles n'ont point de plus grands ennemis, de plus mauvais serviteurs, dans tous les pays, que les Médecins & les gens d'Eglise.

Ce double paradoxe fait le sujet du Livre nouveau dont je vous parle. Il est en Anglois, sans quoi je me ferois un devoir de vous l'envoyer.

Je vous supplie de m'honorer toujours de votre bienveillance, & de me croire avec une parfaite estime, &c.

P. S. Si vous avez la bonté de donner un mot de Lettre à ce Libraire, ou de dire un mot en sa faveur à M. l'Abbé *Bignon*, vous m'obligerez extrêmement.



L E T T R E X L I V.

*DE M. CHAUVELIN, GARDE
DES SCEAUX, &c.*

17 Avril 1732.

JE voudrois , Monsieur , avoir des occasions plus essentielles que celles dont vous me remerciez , pour vous montrer que je fais toute la justice & tous les égards que vous méritez. Je me ferai toujours une gloire & un devoir de m'intéresser pour ce qui regarde la République des Lettres , & les personnes à qui elle est si redevable. J'ai à me plaindre de vous de ne vous pas connoître davantage , & je désire fort que vous mettiez ce reproche à profit pour moi. Ne doutez pas , Monsieur , que je n'aye pour vous tous les sentimens que vous méritez. CHAUVELIN.



L E T T R E

L E T T R E X L V.

*De M. DE FONTENELLE à M. DE
MONTESQUIEU.*

DEPUIS que vous courez le monde, Monsieur, c'est grand hazard si de tous les complimens que j'ai prié qu'on vous fît pour moi, on vous en a fait un seul, & il seroit fort naturel que vous m'eussiez à peu près oublié. Mais il se présente une jolie occasion de vous en faire souvenir; je dis jolie au pied de la lettre, jolie aux yeux, & qui plaira certainement aux vôtres. C'est pour vous recommander Mademoiselle *Sallé*, bannie de notre Opéra par *ostracisme*. N'allez pas lui dire ce mot-là; elle croiroit que je l'accuse de quelque chose d'effroyable, & se désespéreroit. Mais il est vrai que c'est *ostracisme* tout pur. La danse charmante, & sur-tout les mœurs très-nettes de la petite *Aristide*, ont déplu à ses compagnes, ce qui est dans l'ordre, & même aux maîtres, ce qui seroit insensé, s'ils n'avoient pas eu des maîtresses parmi les compagnes. Elle

se réfugie en *Angleterre* , & vous allez jouir de notre perte : mais je vous avertis que vous n'aurez que la danse ; & en vérité ce sera bien assez. Il me vient une pensée. On dit que vous êtes fort bien auprès de la Reine , & je l'eusse presque deviné ; car il y a long-temps que je fais combien elle a de goût pour les gens d'esprit , & combien elle est accoutumée à ceux du premier ordre , témoin M. *Newton* ; & j'en ai même dit mon sentiment en parlant de lui (o). Si la Reine vouloit faire apprendre à danser aux Princesses ses filles , par une personne propre à leur donner l'air convenable à leur naissance , & digne en même temps de cet honneur par sa conduite , elle seroit trop heureuse

(o) » Il fut plus connu que jamais à la Cour
» sous le Roi *Georges*. La Princesse de *Galles* ,
» aujourd'hui Reine d'*Angleterre* , avoit assez de
» lumières & de connoissances pour interroger
» un homme tel que lui ; & pour ne pouvoir
» être satisfaite que par lui. Elle a souvent dit
» publiquement qu'elle se tenoit heureuse de
» vivre de son temps , & de le connoître. Dans
» combien d'autres siècles & dans combien d'au-
» tres nations auroit-il pu être placé , sans y
» trouver une Princesse de *Galles* ? Eloge de
M. *Newton* , mort le 20 Mars 1728.

A M. DE FONTENELLE. 123

que la fortune lui eût envoyé Mademoiselle Sallé. Enfin je vous demande votre protection pour elle en toute occasion , ou plutôt je ne vous demande que de la voir un peu , après quoi le reste ira tout seul.

Ne repasserez-vous point par ici en allant à *Constantinople* , ou à *Ispaham* , ou à *Pekin* ? Vous donneriez beaucoup de joie à tous vos amis , quelque courte qu'elle dût être ; & je puis vous assurer que j'y serois des plus sensibles.

LETTRE XLVI.

De M. LE CAT à M. DE FONTENELLE.

Rouen, 1740.

Monsieur,

La ville de Rouen commence à avoir honte de ne se distinguer que par le commerce de ses Marchands. Les Savans en tout genre , qu'elle a fournis aux plus illustres Académies , lui persuadent qu'elle est encore capable d'un commerce plus noble , & non

L ij

moins utile. Quelques Amateurs des Sciences ont formé le dessein de réveiller les autres de leur assoupissement. Ils ont commencé à former un jardin de Botanique, dans lequel ils avoient des conférences sur cette matiere. Le nombre des Associés grossissant, on a bâti une belle serre qui a attiré des Curieux, Physiciens, Mathématiciens, Anatomistes, dont la Société s'est enrichie. Bientôt la Botanique est devenue un champ trop resserré pour cette Compagnie. Elle a étendu ses vues à proportion des talens des nouveaux Aggrégés, & peut-être même, car j'ai un peu le droit de le dire, au-delà de ces talens. Enfin elle a conçu le vaste projet de s'ériger en Académie. Elle s'est assemblée à ce dessein; elle s'est associé de nouveaux Membres; elle a fait des statuts sur le plan de ceux des Académies de Paris. Elle les a communiqués aux premières Puissances de la Province, qui leur ont accordé leur approbation & leur protection. Nous voici, Monsieur, à l'époque la plus flatteuse pour notre Académie naissante. Elle a le bonheur de vous avoir pour compatriote, & elle vous compteroit,

sans doute , au nombre de ses premiers Membres, si votre mérite ne vous eût ouvert une carrière plus digne de vos talens , & plus propre à remplir vos hautes destinées. Cette espèce d'apothéose la console. Il lui semble qu'elle en partage l'honneur : elle se fait gloire de vous invoquer comme son Patron. M. Morand a bien voulu être le dépositaire de ses sentimens ; il vous en a fait la confidence, & il nous a assuré, Monsieur, que vous receviez favorablement notre priere. Cette nouvelle a répandu la joie parmi nous ; elle y a augmenté l'émulation ; & l'Académie, à sa rentrée, a commencé par me charger de vous en témoigner sa très-vive reconnoissance. Cette rentrée, Monsieur, n'a pas encore été publique. Nous avons différé celle ci au Jeudi d'après les Rois par deux raisons. La première est, qu'après les Rois, il y a plus de monde dans les villes, & que nous pourrions débiter dans une assemblée plus nombreuse, plus choisie, plus capable de nous établir. La seconde & l'essentielle est, que nous voudrions, avant de débiter, y être autorisés par le Roi. Notre Compagnie,

Monfieur , a recours là-deffus à vos avis & à votre protection ; & elle en attend les effets avec la confiance que lui donnent fes droits fur vous , & votre dévouement pour toutes les Compagnies Littéraires.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus refpectueux ,

MONSIEUR,

Votre, &c. *LE CAT.*

L E T T R E XLVII.
DU MÊME AU MÊME.

Rouen , 15 Août 1743.

M O N S I E U R ,

Notre Société va enfin recueillir le fruit des follicitations que vous avez bien voulu faire pour elle. M. *Nepveu* , Monfieur , m'a annoncé cette nouvelle de votre part , & j'ai communiqué la Lettre Mercredi dernier à notre future Académie. Ce fuccès lui a caufé une joie d'autant plus grande , qu'elle vous

le doit tout entier ; & elle sent combien cette circonstance honore l'époque de sa fondation. Elle m'a chargé, en l'absence de M. de Cildeville & de M. de Bettencourt , de vous assurer , Monsieur , de sa très-vive reconnoissance , & de vous supplier de vouloir bien achever votre ouvrage. On nous demande un projet de Patentes ; personne au monde n'est plus capable que vous , Monsieur , de donner un semblable projet : nous nous flattons que vous voudrez bien le faire , & nous nous en rapportons entièrement à vous sur la forme de cet établissement. Quant aux dépenses qui seront nécessaires pour l'expédition des Patentes , nous vous prions , Monsieur , d'avoir la bonté de nous indiquer quelqu'un à qui nous puissions faire tenir des fonds.

L'honneur que j'ai , Monsieur , de vous adresser les remerciemens de notre Société pour son établissement , me rappelle que j'ai eu aussi celui d'entamer avec vous cette glorieuse affaire. Je compte ces anecdotes entre les plus flatteuses de ma vie , sur-tout parce qu'elles m'ont valu le privilège de vous assurer des sentimens pleins de respect

& de vénération avec lesquels j'ai l'honneur d'être ,

MONSIEUR,

Votre, &c. *LE CAT.*

LETTRE XLVIII.

De M. DE BETTENCOURT à M. DE FONTENELLE (p).

Rouen , 23 Août 1743.

M O N S I E U R ,

L'intérêt de la Patrie m'oblige de recourir à vous. La Société Académique m'a chargé de vous consulter sur ses Réglemens: c'est une composition que j'ai faite avec elle; car elle vouloit vous prier de les rédiger. Pour vous épargner une partie de l'ouvrage , j'en ai fait une esquisse, dans laquelle j'ai suivi le Règlement que vous avez fait

(p) *M. de Bettencourt* , mort depuis , étoit Avocat au Parlement de *Rouen*.

pour l'Académie des Sciences, dans ce qui m'a paru convenir à notre établissement. Nous vous supplions, Monsieur, d'y donner la dernière forme, & pour cela d'ajouter & de retrancher comme vous le jugerez à propos, après avoir pesé les difficultés que je vais vous exposer.

Le premier article met l'Académie sous la protection du Gouverneur de la Province. Nous suivons en cela l'exemple des autres Académies de Province : mais je ne fais s'il en est de même de la direction que nous donnons à l'Archevêque, aux deux Premiers Présidens & à l'Intendant. Nous avons déguisé sous ce nom l'admission que nous ferons de ces Messieurs aux Assemblées académiques, dont nous ne saurions en bonne règle leur contester l'entrée; & pour ne pas blesser les autres Présidens, qui n'entendent pas le céder aux Intendans, nous n'accordons qu'aux places la distinction qui, à le vrai dire, devroit être fondée sur le mérite des personnes. Nous avons pensé encore que cette distinction étant faite par le Règlement qui émanera du Roi, on ne peut rien nous im-

puter; car il est périlleux de régler les rangs. Au reste, cette direction n'a rien de réel pour l'exercice, comme vous le verrez par la suite des Réglemens, où MM. les Directeurs n'interviennent pour rien : ce qui peut être un défaut, ne devant point y avoir d'office sans ministère. Mais l'autre partie a ses inconvéniens.

Les Honoraires dont il est parlé au second article, sont d'une singulière espèce. Ce sont des Présidens & Conseillers qui s'agrègent à l'Académie, & qui viennent aux assemblées, comme les volontaires vont au combat, avec cette différence qu'ils jugent des coups & qu'ils n'en portent point. Ces gens sont faits pour présider à ce qui se fait, comme de pures intelligences, & ne font rien. Cependant une Académie de Province ne pourroit s'en défendre, sans faire des mécontens. La précaution doit seulement en faire limiter le nombre à dix ou douze.

Les Membres sont au nombre de trente. J'en ai rabattu dix dans mon cabinet. Mes Confreres ont des présages là-dessus fort étendus; moi je crois que ce nombre sera difficile à bien remplir.

Nous sommes actuellement seize , & peut-être serions-nous mieux un peu moins; mais je ne dis pas cela tout haut.

Les Adjoints sont des Membres d'expectative & des especes d'Elevés.

Je supprime tout commentaire sur le reste. *Intelligenti , pauca.* C'est à vous qu'il appartient de donner des loix à des établissemens pareils au nôtre; vous avez toujours rempli avec éclat les engagements que nous sommes sur le point de contracter. Soyez , s'il vous plaît , notre guide , & ayez pour nos Académiciens les bontés d'un pere pour ses enfans. Vous nous avez promis tous les secours qui ne demandent point de mouvement. Vous nous accorderez ceux ci de votre fauteuil. Je désirerois bien , Monsieur , être encore à portée de vous y rendre des devoirs , & de profiter de votre entretien; mais je suis ici accablé d'affaires , & dans un autre monde dont je n'ai guères d'espérance de sortir. Je dirois volontiers du corps d'Avocats , ce que les dévots disent du corps de péché; *Qui m'en délivrera ?* Vous êtes informé de la circonstance où nous nous trou-

vons, & vous savez mieux que personne combien il faut profiter promptement des bonnes dispositions des Ministres.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

MONSIEUR,

Votre, &c. *DE BETTENCOURT.*

P. S. Sur le dernier article qui renferme le mandement de cohertion au Règlement, ne feroit-il point à propos que le Roi remît la punition des contrevenans aux quatre Directeurs nommés au premier article?

L E T T R E X L I X.

D U M Ê M E.

De la Forêt de Lyons, 4 Sept. 1743.

M O N S I E U R,

J'ai communiqué à mes Confreres les réflexions que vous avez bien voulu m'envoyer sur notre projet de Régle-

ment; ils vous en remercient très-humblement; & quoique je partisse pour la campagne, ils m'ont chargé de la suite de cet ouvrage.

Pour prévenir toute difficulté à l'égard des quatre Messieurs que nous avons d'abord nommés Directeurs, nous avons fait écrire aux Académies de Dijon, de Grenoble & de Bordeaux, pour savoir précisément comment elles en ont usé en pareil cas; & nous pensons qu'en nous conformant à ce qu'elles ont fait, nous nous mettrons à couvert de tout reproche. Ainsi cet article ne sera réglé définitivement qu'après la réponse que mes Confreres vous feront passer, ou qu'ils m'enverront ici à moi-même.

Nous demeurons d'accord de ne point continuer le même Président au-delà de son année.

Nous nous arrêterons aussi à la distinction des Académiciens d'honneur & des Académiciens de fonction, qui se fait mieux sentir que le mot vague d'honoraires.

Nous réduisons les Académiciens d'honneur à douze; les Académiciens de fonction à vingt-quatre; savoir,

trois Physiciens, trois Botanistes, deux Anatomistes, deux Chymistes, deux Astronomes, deux Géomètres, huit pour les différentes parties des Belles-Lettres, & deux Métaphysiciens.

Nous nous remettons à vous de la distinction à faire des Associés régnicoles aux Associés étrangers. Nos Académiciens d'honneur seront en quelque sorte nos Associés régnicoles, & c'est par cette raison que nous avons omis la distinction dont vous parlez.

La réduction de nos Assemblées publiques à une part chaque année, est bien plus proportionnée à nos forces; & nous nous en tiendrons à la faire après Pâques, auquel temps nous fixerons le commencement de l'année académique, suivant votre sentiment.

J'avois bien pensé, comme vous, Monsieur, qu'il étoit de la décence que l'Académie établît quelque chose à la gloire de M. le Gendre (q); mais la difficulté est de se fixer sur ce point. Il y

(q) Chanoine & Sous-Chantre de l'Eglise de Paris, né à Rouen. Il avoit fait à cette Ville un legs de douze cents livres de rente pour le progrès des Arts & des Belles-Lettres. Ce legs fut appliqué à l'Académie.

a de très-grands inconvéniens à en faire la matiere d'un éloge perpétuel , & je me propoisois de lui payer ce tribut dans le discours de notre premiere Assemblée publique , dont j'étois chargé , à mon grand regret. Au reste , cela ne suffit pas ; & il faut quelque chose qui , en perpétuant la mémoire d'un aussi utile ami des Muses , invite à l'imiter. Nous serions donc d'avis de fonder une distribution de prix en son nom , qui se feroit tous les trois ans. Ce prix seroit une médaille de trois cents livres ou environ , convenable au sujet , qui se donneroit successivement à quelque piece sur un sujet tiré des Sciences ou de la Littérature. On feroit annoncer la matiere un an auparavant. La médiocrité de nos fonds académiques , sur lesquels il y aura à prélever les frais d'un procès assez long , ainsi que le droit d'amortissement ; l'entretien du jardin des plantes , pour lequel nous avons fait plus de deux mille livres d'avances , indépendamment du loyer actuel du terrain ; la nécessité même de nous pourvoir des machines & des instrumens propres aux expériences , ne nous permettront guères d'en faire plus :

& dans le fond, je crois qu'il ne faut nous rien imposer là-dessus, que nous ne sachions précisément ce qui nous reviendra de net & de liquide du legs de M. le Gendre.

On pourroit cependant faire dire un Service tous les ans en mémoire de M. le Gendre & des Académiciens morts; mais ceci doit-il faire un article du Règlement, vû qu'il n'est point employé dans celui des autres Académies? C'est une difficulté qu'on m'a faite; mais je pense en mon particulier que tout établissement public doit avoir quelques marques de Religion.

Dans le premier projet de Règlement, nous devions faire l'éloge de nos morts; mais ce mot d'éloge nous a paru trop fort, & nous l'avons réduit à charger le Secrétaire de la classe de faire mention des morts sur le Registre à la fin de chaque année. Ceci est d'autant plus prudent, que nous avons des Membres d'inégales forces, mais qui ayant le mérite d'avoir jetté les fondemens de cet établissement, ne peuvent être exclus, qu'ils ne laissent en mourant leurs places à d'autres plus dignes peut-être d'être loués.

Sur

A M. DE FONTENELLE. 137

Sur le tout, Monsieur, notre Académie se rapporte à vos connoissances & à vos bontés. Elle ne peut que s'en trouver bien. S'il falloit quelques autres éclaircissèmens sur notre état, je vous supplie de vouloir bien m'en instruire ici, où je compte rester près de deux mois, en mettant sur l'adresse, à *la Forêt de Lyons, par Ecouis*. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, &c.

L E T T R E L.

*Du Pape BENOIST XIV (LAMBERTINI)
à M. DE FONTENELLE.*

Roma, 17 Gennaio 1744.

C ON nostra gran consolazione abbiamo ricevuta la Lettera del Signore Fontanella dei 30 di Dicembre dell' anno passato, avendo nella medesima veduti i più distinti contrasegni della sua bontà verso di noi, e di quella ancor' perseverante vivacità d'ingegno, per cui si è meritamente reso ammi-
Tome XI. M

rabile in tutto il mondo. Noi intanto gli rendiamo distinte grazie delle sue cortesi espressioni verso la nostra persona ; ei protestiamo penetrati da una vera stima verso la sua ; e preghiamo il grande Iddio che la conservi , e la riempi di tutte le vere felicità e nell'anno corrente, ed in molti altri in avvenire. Il ordine poi ai due scrupoli , dai quali ei avvisa d'esser agitato ; uno di temuta vanità per esser considerato da noi ; e l'altro di non esser restato totalmente contento della nostra esaltazione alla Cattedra di S. Pietro per il danno che ne avrebbero ressentito le lettere, e la società ; rispondiamo, che sarà assai facile assolverla e dispensarla , quand'ella sia preparata ad una doverosa penitenza , che sarà o fra i suoi mondi di ritrovacene uno , in cui si viva con quella quiete , della quale pur troppo siamo affatto privi ; o di pregare Iddio per Noi , il che sarà più facile e più sicuro , accio in quel mondo, in cui per sua misericordia ci tiene, si degni di dar calma ai nostri travagli , e di darci quella pace , della quale per altro riconosciamo di non esser meritevoli ; e qui abbracciandolo con pienezza di

DE M. DE FONTENELLE. 139
cuore, diamo a lui, ed a tutta la sua
nobile Compagnia l'Apostolica Bene-
dizione.

LETTRE LI.

*De M. DE FONTENELLE au Roi de Polo-
gne, Duc de Lorraine & de Bar, pour
le remercier de la place qu'il lui avoit
accordée dans la Société des Sciences &
Belles-Lettres de Nancy.*

1751.

SIRE,

Jugez de ma reconnoissance de la
grace que VOTRE MAJESTÉ m'a faite,
en m'accordant une place dans son
Académie de *Nancy*, par l'idée que j'en
ai. Je me crois dans le même cas que si
l'Empereur *Marc-Aurele* m'avoit admis
dans une Compagnie qu'il eût pris soin
d'établir & de former lui même. Je suis
avec le plus profond respect, SIRE,
de VOTRE MAJESTÉ, &c.



Mij

R É P O N S E

Du Roi de Pologne.

MONSIEUR, il n'est aucune Académie qui ne s'estimât honorée de vous posséder. La mienne sent parfaitement l'avantage qu'elle a de vous compter parmi ses Membres. Ses desirs se rapportent aux miens. Elle souhaite de pouvoir profiter long-temps de vos lumieres, & de voir accomplir à votre égard ce que dit *Horace* : *Dignum laude virum Musa vetat mori*. Je suis très-véritablement, Monsieur, votre bien affectionné, STANISLAS, Roi.





LETTRES
DE MONSIEUR
DE FONTENELLE
AU P. CASTEL, JÉSUITE;
ET
DU P. CASTEL
A M. DE FONTENELLE.

LETTRE PREMIERE.

De M. DE FONTENELLE au P. CASTEL.

Paris, 7 Août (r).

JE commence par vous demander pardon, mon Révérend Pere, du longtems qu'il y a que je dois réponse à votre Lettre du 12 Juillet. Je ne puis jus-

(r) La date de l'année manquoit dans la Lettre originale, & dans quelques-unes des Lettres suivantes.

tifier le tort que j'ai à votre égard, qu'en vous disant que je l'ai à l'égard de tout le monde. Je suis très-pareseux pour écrire une lettre; c'est une espece d'aversion naturelle & insensée que j'ai apportée du ventre de ma mere. Cependant j'avois beaucoup de raisons pour vous répondre plus promptement. J'étois fort flatté de ce que vous m'aviez choisi pour me communiquer votre Ouvrage*, & je l'avois lu avec beaucoup de plaisir. J'en ai dit mon sentiment plus en détail au Pere *Gaubil*: mais songez bien que ce n'est que mon sentiment, c'est à-dire celui d'un très médiocre Philosophe. Tout l'avantage que je puis avoir, & qui ne laisse pourtant pas que d'être assez rare, c'est que je ne suis prévenu pour aucun systême, & que je ne rejeterai aucune opinion pour être contraire à la mienne. J'ai trouvé beaucoup de vues ingénieuses dans votre projet, peut-être trop: car il me semble que vous avancez beaucoup de choses qui demanderoient à être prouvées plus à la rigueur. Vous traitez des matieres auxquelles tous les Physico-Mathématici-

* Traité de la pesanteur.

ciens s'intéressent , & il faut pour ces gens-là des preuves géométriques, autant qu'il est possible. La dernière idée que vous m'exposez en quatre mots dans votre Lettre, que tous les corps naturels sont des montres bien réglées, peut être vraie, mais dans un sens plus ou moins précis; & ce plus ou moins de précision changera beaucoup la proposition en général. Par exemple, elle est vraie à la rigueur pour les plantes & pour les animaux; mais elle ne l'est pas pour les pierres, si elles ne viennent pas de semence, comme il n'est nullement vraisemblable. Je ne suis guère de votre avis sur la constance de la nature, c'est à dire, sur la perpétuité de la forme ou constitution présente de l'Univers. Le mouvement est un principe nécessaire de changement, & l'avenir est bien long. Mais je ne m'arrête point à tout cela; je suppose ou que vous le prouverez davantage, ou que vous laisserez pour incertain ce que vous n'aurez pu prouver assez solidement. En général je suis persuadé que ce plan, aussi bien exécuté que je vous sens capable de le faire, vous fera honneur, & même à votre Compagnie.

Comme c'est une Compagnie savante, il faut bien qu'elle suive le cours & le progrès des Sciences, & qu'il en sorte des Ouvrages qui soient dans le goût de la moderne & saine Philosophie. Vous lui rendrez un P. *Pardies*, qui me semble avoir été assez de votre caractère, & pour le fond des pensées, & même pour l'agrément du style. Je suis avec respect, &c.

L E T T R E I I.

A U M Ê M E.

10 Janvier 1729.

J'ALLAI chez vous, mon R. Pere, à la fin de l'année dernière, pour vous remercier du présent dont vous m'avez honoré; mais vous étiez en retraite. Je m'étois arrangé pour y retourner aujourd'hui; car, pour les voyages éloignés, il faut des arrangemens pris d'un peu loin: mais les rues sont si mauvaises, que mes porteurs se croiroient en droit de me casser le cou, pour me punir de les mener si loin. Je vous souhaite donc la bonne année par écrit

DE M. DE FONTENELLE. 145

écrit simplement, mon Révérend Pere, en attendant que la liberté du commerce se rétablisse. J'ai lu votre Livre entier avec grand plaisir, & j'ai été bien flatté d'y trouver mon nom si honorablement placé. Cet Ouvrage est plein d'esprit, & je puis vous assurer qu'un de nos plus grands Géomètres de l'Académie pense de même. J'ai bien de l'impatience que nous en raisonnions ensemble plus à fond; il le mérite: & je serai ravi de pouvoir vous marquer la reconnoissance que je vous dois, sans déguiser en aucune maniere le jugement que j'en porte.

Je suis avec respect, &c.

LETTRE III.

AU MÊME.

Du 12 Avril.

J'IROIS vous rendre graces, mon Révérend Pere, de votre second Extrait (c) que je viens de lire, si ce

(s) *Des Elémens de la Géométrie de l'Infini.*
Tome XI.

N

n'étoit que vous me refusez toujours l'audience quand je vous l'envoie demander, & que d'ailleurs ces jours-ci n'y sont guère propres. Je vous suis très-obligé de la maniere dont vous m'avez traité : elle contente toute ma vanité d'Auteur ; car elle n'est point assez délicate ni assez chatouilleuse pour être blessée le moins du monde de quelques critiques que vous insinuez légèrement & finement. Je n'ai pas présentement le temps de les examiner comme elles le mériteroient : il y en a quelques-unes dont il m'a semblé que la solution se présentoit à moi ; mais à mettre tout au pis, & à suivre une présomption très-raisonnable, qui est de croire que vous avez raison, je me flatte qu'il n'y auroit pas encore grand mal. La fin de ma Préface est très-fin-cere. Dans votre Journal précédent, le P. D. L. *Maugeraye* (1) vous prouve, par un tour subtil & ingénieux, que la somme de la suite $\frac{1}{1}, \frac{1}{2}, \frac{1}{3},$ &c. n'est que finie. Vous ne dites rien sur cela. Je voudrois bien savoir s'il vous a convaincu ; je vous supplie de me le man-

(1) Jésuite, & Professeur de Mathématiques au College de Louis le Grand.

DE M. DE FONTENELLE. 147
der, du moins le *oui* ou le *non*, à moins
que quelque raison particuliere ne vous
en empêche.

J'attends avec impatience votre troi-
sieme Extrait; car j'en deviens friand,
& je voudrois qu'il y en eût davantage.
Je suis avec beaucoup de reconnois-
sance & de respect, &c.

LETTRE IV.

A U M Ê M E.

Du 7 Mai.

J'AI vu M. *Anisson*, mon Révérend
Pere, qui n'a pas donné dans l'ex-
pédient que je lui proposois pour faire
annoncer plutôt mon Livre (*u*). Je
vous dirai ses raisons en détail, quand
j'aurai l'honneur de vous voir. Il me
paroît, & il me l'avoue, que son peu
d'impatience vient de ce qu'il est assez
content du débit. Par parenthèse, je
viens d'en apprendre d'assez bonnes nou-

(*u*) *La Géométrie de l'Infi.* i. Il avoit été im-
primé à l'Imprimerie Royale, dont M. *Anisson*
étoit Directeur.

N ij

velles d'*Angleterre*. Il faut donc se résoudre à la lenteur de votre Journal ; j'en ferai bien récompensé par la maniere excessivement honnête & avantageuse dont j'y ferai traité.

Voici encore deux mots sur notre question , qui la mettent encore , je crois , dans un plus grand jour (x). Je suis avec beaucoup de respect & de reconnaissance , &c.

(x) C'étoit un petit écrit joint à cette Lettre sur le même Ouvrage. Nous le supprimons , comme étant à la portée de trop peu de Lecteurs.

L E T T R E V.

A U M Ê M E.

3 Août 1728.

QUAND on aura vu , mon Révérend Pere , dans le mois de Juillet dernier du Journal de *Trévoux* , l'Extrait que vous avez fait d'une partie des *Elémens de la Géométrie de l'Infini* , le soin extrême que vous avez pris de mettre dans un beau jour , & d'orner de tous

les agrémens de votre style les choses du monde les plus sèches & les plus tristes, la maniere beaucoup plus qu'honnête dont vous me traitez par-tout, on trouvera fort étrange que je vous écrive ici pour quelqu'autre chose que pour vous remercier très-vivement, & que je releve une petite critique que vous n'avez fait qu'insinuer, & que vous affaibliez même d'une louange si forte, que je ne la pourrois pas répéter avec bienséance. Voilà bien les Auteurs, dira-t-on; on ne les sauroit contenter que par des éloges sans bornes, qu'aucun Auteur ne peut mériter. Il est vrai cependant que ce n'est point cette excessive & misérable délicatesse qui me tient; je voudrois être bien sûr de n'être tombé que dans la faute dont vous me soupçonnez: j'en accorderois même quelques autres pareilles, si l'on vouloit; & je m'en tiendrois quitte à bon marché dans des matieres aussi neuves & aussi épineuses que celles que j'ai eu la témérité d'entreprendre. C'est vous, mon Révérend Père, qui avez voulu, par zèle pour la science, que ce point-là fût éclairci. Vous êtes parfaitement dans la disposition de vous rendre, si

j'ai raison ; & moi , en saisissant cette occasion de faire voir au Public quel est votre caractère , j'agis selon les mouvemens de la reconnoissance que je vous dois. Je fais aussi à quoi votre exemple m'engage ; & que si j'ai tort , il faudra en convenir bien nettement.

J'ai posé dans mon Livre , &c.

Nous supprimons le reste de cette Lettre , qui ne contient que de la Géométrie. M. de Fontenelle finit de la maniere suivante.

Voilà , mon Révérend Pere , tout ce que j'y fais , & tout cela me paroît évident. Mais l'évidence qui fait toute la sûreté de nos jugemens , est-on toujours sûr de l'avoir ? Si vous ne l'avez pas comme moi , je ne fais plus où j'en suis. Tout ce que je fais , c'est que je suis avec beaucoup de respect & de reconnoissance , &c.



L E T T R E V I.

A U M Ê M E.

16 Novembre.

J E ne puis trop vous remercier, mon Révérend Pere, de l'extrême politesse que vous avez de me communiquer toujours vos excellens Extraits. Je m'y trouve si bien traité en général, que j'en adopterois volontiers toutes les modifications & les restrictions, d'autant plus qu'elles sont toujours tournées d'une maniere fort honnête. Je ne serai ni surpris ni mortifié que, dans un Ouvrage aussi gros, aussi neuf & aussi épineux, le pied m'ait glissé plusieurs fois. Cependant je vais user du droit que vous me donnez de vous faire quelques remontrances.

Il me semble que vous n'êtes pas assez content de la théorie de la courbure par les sinus, &c.

On supprime encore le détail géométrique dans lequel M. de Fontenelle entroit ici.

N iv

Dans la pénultième ligne de tout l'Extrait, il y a un *peut-être aussi de vérité géométrique*, qui peut avoir un bon sens, dont je n'aurois pas à me plaindre; mais on pourra croire aussi qu'il en a un malin, que je ne crois point du tout qui soit le vôtre. Je ne donne pas les vues dont il s'agit pour absolument démontrées, mais pour très-analogiques, & qui par-là peuvent mériter d'être suivies & examinées.

Je sens bien que vos nouvelles idées sur la Logarithmique partent d'un esprit plein & fécond; mais ni elles ne sont assez développées pour que je les puisse bien saisir, ni je n'aurois le temps de les examiner, pressé comme je le suis de vous répondre. J'ai été sur ce sujet dans les idées ordinaires, mais je les quitterois avec plaisir pour embrasser les vôtres.

Vous critiquez plusieurs petits articles sur lesquels, à vue de pays, je me crois presque sûr de pouvoir me bien défendre; mais je n'entre point dans ce détail. On n'a pas droit de prétendre que les Journaux ne donnent que des louanges; & il peut arriver que vos critiques mêmes accréditent davantage

DE M. DE FONTENELLE. 153

le témoignage avantageux que vous avez la bonté de rendre au Livre en gros.

C'est cet *en gros* qui m'intéresse le plus; & je vous prierois, si j'osois, de vouloir bien finir votre troisieme Extrait par un jugement général, ainsi qu'il seroit fort naturel de le faire. C'est-là toute l'impression, ou du moins la plus forte, qui reste à la plupart des Lecteurs. Je suis avec beaucoup de respect & de reconnoissance, &c.

L E T T R E V I I.

A U M Ê M E.

Le Lundi 6.

JE ne puis pas empêcher, mon Révérend Pere, & nulle Puissance au monde ne l'empêcheroit, que des Géomètres ne se jettent à la traverse dans notre dispute, c'est - à - dire, ne disent leur sentiment sur une question de Géométrie, qui a fait bruit; & si quelqu'un avoit droit de s'en plaindre, ce seroit bien moi, & non pas vous, car ils sont

tous pour vous contre moi ; & je vous déclare que je me rends , après quoi tout est fini. Ils ne m'ont point dit , & il ne m'est point revenu , qu'ils voulussent faire des mémoires ; ils ne jugent pas la question assez importante : c'est une chose qu'aucun d'eux ne se souvient d'avoir rencontrée en son chemin , & qui ne vient point dans le calcul ; & par-là je me console un peu de ma faute , qui ne tire à conséquence pour aucun mot de mon Livre : mais c'est aussi un nouveau tort pour moi de m'être détourné sans besoin , pour aller chercher cette sottise expression.

Quant à deux autres faits dont vous me parlez , l'un est absolument faux : on ne m'a jamais dit que MM. *Saurin* & *Terrasson* fussent ni dussent être de mon avis ; & pour l'autre , que je ne crois pas non plus , je rendrai témoignage , quand vous voudrez , & en telle forme que vous voudrez , que vous avez été le premier , & très-long-temps le seul , qui m'avez fait des difficultés , & qu'on ne m'a fait ensuite que les vôtres. Mais , mon Révérend Pere , je crois qu'il vaut mieux laisser là tous ces menus faits , que ceux qui les rapportent , rappor-

tent presque toujours très - infidèlement. On ne cesseroit de se plaindre, d'accuser, de soupçonner; & la tranquillité de l'esprit est préférable à toutes les *puissances* & à toutes les *racines* possibles de tous les nombres. D'ailleurs, il ne faut pas permettre à toutes ces minuties de nous distraire dans des études sérieuses.

Pour moi, qui suis le seul dont je puisse absolument répondre, je ne cesse de dire que je vous suis extrêmement obligé de la manière dont vous m'avez traité dans votre premier Extrait de mon Livre, & que dans tout le cours de notre dispute, vos procédés ont été d'une honnêteté, d'une politesse & d'une franchise à n'y pouvoir rien désirer. Mes discours sont toujours sur cela si invariablement les mêmes, que, malgré l'infidélité des rapports, je ne crois pas possible qu'il vous revienne rien qui soit seulement tant soit peu différent. Je suis avec toute la reconnoissance & le respect possibles, Votre, &c.



L E T T R E S
DU P. CASTEL
A M. DE FONTENELLE.

L E T T R E P R E M I E R E.

Paris , 20 Mars 1728.

JE suis tout honteux, Monsieur, de n'avoir pu encore vous présenter l'Extrait de votre excellent Ouvrage (*y*) : mais plus cet Ouvrage est excellent, plus l'Extrait en doit être fait à loisir ; & d'ailleurs la hauteur des matieres, mille tracasseries d'une impression courante, & d'autres occupations indispensables, ralentissent malgré moi le zèle que j'ai pour faire éclater la haute idée que j'ai conçue de cet Ouvrage. Je le dis sans flatterie ; c'est le premier où

(*y*) *Les Elémens de la Géométrie de l'Infini.*

l'on ait traité la science géométrique de l'infini. Tous les autres, sans en excepter M. de l'Hôpital, n'en ont traité que l'art, le tâtonnement & la routine du calcul. De sorte que si vous aviez voulu remonter à la Métaphysique, comme je l'avois toujours espéré, je ne vois pas ce qui pourroit manquer à une si belle science. Dans l'Ouvrage que je vais donner, & qui devoit paroître depuis quatre mois, j'ai tenté l'aventure, & prétendu déterminer la nature précise de cet infini que tous calculent, mais que vous connoissez bien mieux qu'eux. Je n'ai entrepris la chose, qu'à condition que je me flatterois au moins de concilier tous les systêmes. Il y auroit bien du malheur, si, aidé de vos lumieres & de votre politesse, je ne pouvois concilier mes principes avec les vôtres. J'entrevois d'ici la conciliation; j'en ai peut-être trop dit, lorsque j'ai avancé & établi dans mon Ouvrage, qu'il n'y avoit point de nombre infini, & que l'étendue seule étoit susceptible de ce nom. J'aurois peut-être dit la même chose, si je me fusse borné à prétendre que le nombre élevé à l'infini n'étoit plus un nombre, ou même, sans exclu-

sion formelle , que le nombre élevé à l'infini étoit une étendue ; que l'étendue étoit l'intégral du nombre , & le nombre la différence de l'étendue ; que le zéro , ou point arithmétique , étoit la différence de l'unité ; l'unité celle du nombre ou de la ligne , la ligne le nombre ou de la surface ou du *nombre nombre* , &c. Je suis très-impatient de vous mettre mon Ouvrage entre les mains , nommément le morceau de cette métaphysique. Aussi n'attendrai-je pas la fin de cette impression , que mille contre-temps retardent d'un jour à l'autre ; & incessamment j'aurai l'honneur de vous en envoyer un exemplaire avec l'Extrait , d'autant mieux que je fais que cet Ouvrage ne vous est pas tout à-fait inconnu. Seulement je vous demanderai un peu de grace , afin qu'un suffrage comme le vôtre n'étouffe point un Ouvrage encore dans le berceau. Or , preuve que je travaille sur votre Ouvrage , & que je m'y enfonce même plus que bien d'autres peut-être qui le lisent plus à tête reposée ; preuve aussi de la sincérité avec laquelle je vise à concilier mes principes avec les vôtres , c'est l'idée que je vais avoir l'honneur de vous pro-

poser. Je la roulois depuis long-temps dans mon esprit, &c.

Suit un petit morceau de Géométrie intitulé : Idée d'un calcul différentiel & intégral réduit au calcul purement arithmétique. Nous le supprimons, comme étant à la portée de trop peu de personnes.

Après ce morceau, le Pere Castel dit :

Voilà, Monsieur, une partie de mon idée. Vous seul pouvez en sentir l'étendue & l'usage, & voir si elle a ou peut avoir lieu dans le vaste pays de l'infini, dont je m'imagine que vous connoissez tous les recoins, sans en excepter cette idée que vous y avez sans doute trouvée sur vos pas, mais que vous aurez laissée là, ou parce que vous ne l'aurez trouvée bonne à rien, ou parce que vous étiez déjà surchargé de butin, & que vous nous laissiez charitablement quelque chose à glaner, pour nous exciter à entrer dans votre nouvelle conquête. Il ne tiendra pas à moi que je n'y entre, & que je n'excite tout le monde à y entrer, pour admirer les beaux établissemens que vous y avez faits. J'ap-

plaudis, Dieu merci, fort volontiers à toute nouveauté heureuse; & je serois fâché qu'on me prévînt ou qu'on me surpassât à cet égard. Il semble que parmi vous on devroit avoir le même zèle pour encourager les Sciences, les Arts, &c. Je suis avec la plus parfaite estime, &c.

L E T T R E II.

A U M Ê M E.

*Sans date, mais vraisemblablement
de 1728.*

J'AI l'honneur, Monsieur, de vous envoyer mon Livre de Mathématique (1). Je souhaiterois qu'il pût mériter de votre part une petite partie de l'estime que j'ai accordée avec plaisir à votre bel Ouvrage. Mais j'en sens toute la différence. Votre sujet est aussi nouveau que le mien est suranné. Vous avez visé aux grandes découvertes. Pour moi, je ne me suis proposé tout

(1) *Mathématique universelle.*

au plus d'innover que la façon. Vous n'avez écrit que pour les maîtres , & moi pour les plus petits écoliers ; de sorte que c'est plus pour m'acquitter d'un devoir, que pour satisfaire ou piquer en aucune sorte votre curiosité , que je vous fais un présent si peu digne de vous. Il n'y a ici tout au plus d'un peu nouveau en genre de découvertes , que le plan général des Sciences rapportées aux Mathématiques , une certaine exposition naïve des choses , & deux ou trois petits morceaux , comme celui de la Méthode , où je ne jure pas aux paroles de *Descartes* ; celui de l'Infini , où je m'éloigne un peu de vos principes ; & celui des Quadratures , où je m'en rapproche un peu pour les pousser plus loin. L'article de la Méthode est , selon moi , le plus considérable. Vos Messieurs me menacent fort depuis deux ans ; c'est sur cet article que je les invite à exercer leur critique. Ils sont sûrs d'avoir la galerie pour eux dès l'entrée de la carrière ; il n'y a que l'issue que je tâcherai de me réserver. Madame de Tencin , par la bonté qu'elle a pour moi , m'exhortoit l'autre jour à regagner ces Messieurs , & me disoit

même que vous étiez de cet avis. Je sens toute la sagesse de ce conseil, & je vous en ai une obligation infinie. Mais je suis une étrange sorte d'homme; au besoin, je le donnerois, & l'ai même donné, il n'y a pas trois mois, à d'autres: mais je doute que je le suive moi-même. Après tout, de quoi s'agit-il? Pour moi, je ne leur veux aucun mal; & il n'y en a aucun à qui je ne fisse plaisir, s'il daignoit m'y employer. Je ne suis, Dieu merci, ni rancunier, ni mal-faisant; je loue plus volontiers que je ne blâme; & quand je blâme même, c'est un badinage plutôt qu'une poursuite sérieuse. Car une certaine vivacité de style & d'expression feroit croire que je suis fort piqué contre ces Messieurs; il n'en est rien, & je me fais un vrai amusement de tout ce qu'ils peuvent dire ou faire. Il a été même un temps où je pouvois y être plus sensible. Mais désormais il n'y a tout au plus que leur intention dont je pourrois être fâché, & du reste je leur ai de très-grandes obligations. Ils ont bien annoncé mon Livre; de sorte que, sans avoir eu besoin de publier de souscriptions, j'ai trouvé assez de

Souscripteurs pour en faire tous les frais. Ils m'ont procuré bien des amis, la plupart m'ayant dit positivement qu'ils n'avoient voulu me connoître, que parce que ces Messieurs leur avoient dit bien du mal de moi. Ils m'ont averti de me tenir sur mes gardes. S'ils trouvent même des fautes dans mon Livre, chose très-possible, ils m'aideront à en faire l'*errata*. En un mot, j'ai gagné, & je gagnerai toujours à les avoir pour critiques; & je serois bien fâché qu'ils m'honorassent assez de leur mépris pour me laisser là, comme ils en laissent tant d'autres à qui ils donnent même des certificats. Il n'y a qu'une de leurs prétentions à quoi je ne souscris pas, qui est qu'ils seront les seuls Juges de mon Ouvrage, & que le Public s'en rapportera à eux, comme si l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la France même, & même Paris, n'avoient point de Géomètres qui les valussent bien. Ces Messieurs sont des particuliers, qui sont membres du Public; c'est le Public seul que j'ai pris pour Juge de mon Ouvrage, & des *Duumvirs* j'ai appelé au Peuple. J'entends, Dieu merci, assez cette petite

guerre. Je me suis bien gardé de me mettre à la merci de mes Parties pour en être jugé. Cela seroit bon , si j'avois fait mon Livre dans leur style ; mais je l'ai fait dans le style commun , tout le monde peut le lire. Si en le lisant on l'entend , je suis jugé & absous ; si on ne l'entend pas , j'ai manqué mon but. Voilà tout. C'est M. le Comte de Choiseul , c'est M. le Marquis de Langhac , le Duc de Montfort , & une foule de jeunes Seigneurs qui ont entendu ce Livre en le lisant , qui sont Juges , ou pour le moins de bons témoins de mon travail. Je suis , &c.

L E T T R E III.

A U M Ê M E (a).

EN attendant, Monsieur, que le commerce se rétablisse , comme vous le dites si ingénieusement , & que mes porteurs , c'est-à-dire mes jambes , ne soient plus en droit de me casser le

(a) C'est la réponse à la lettre de M. de Fontenelle du 10 Janvier 1729.

cou, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous souhaiter aussi par écrit une bonne année, & de vous remercier de l'honneur que vous avez fait à mon Livre de le lire tout entier. Mais permettez-moi aussi de rabattre un peu de l'éloge que vous lui donnez d'être tout rempli d'esprit. Je ne suis ni assez présomptueux, ni peut-être même assez modeste pour m'en laisser éblouir; & je me flatte qu'à une seconde lecture, s'il m'étoit permis de l'espérer, vous y trouveriez encore plus de géométrie, d'ordre & de méthode, que d'esprit. C'est au moins à quoi j'ai le plus visé; & j'écris trop rapidement, pour croire que l'esprit vienne se nicher dans toutes mes expressions. C'est sans doute un effet de votre politesse & de votre bonté pour moi, de m'avoir prodigué un éloge brillant, n'en ayant pas de plus solide à me donner. Je vous demande pardon, si je suis si difficile sur un article où communément on n'y regarde pas de si près. Vos Messieurs m'ont rendu cet éloge un peu suspect. Ils me louent volontiers de ce côté-là; mais ils croiroient tout perdre, s'ils lâchoient un mot qui me fût favorable

sur le compte de la Géométrie. Je vous l'ai toujours dit, que j'étois une étrange sorte d'homme. Car, de me dire qu'il faut mépriser tout cela, je méprise tout & ne néglige rien.

Du reste, ce n'est pas ma faute, si vous & vos Messieurs vous êtes donné la peine de lire mon Ouvrage pour n'y trouver que de l'esprit. J'avois eu la précaution de vous avertir que cet Ouvrage ne méritoit pas votre attention, & qu'il n'étoit fait que pour le Peuple. Les Géomètres y trouvent tout au plus de l'esprit; encore faut-il qu'ils le lisent avec autant de bonne volonté pour moi, que je comprends que vous en avez eu. Le Peuple y trouve de la géométrie. Cela doit être, & mon Ouvrage fait foi que je l'ai prévu, & même prétendu. Un de vos grands Géomètres, qui se dit même de mes amis, disoit l'autre jour, après avoir parcouru ce Livre; *Brevis esse laboro, obscurus fio*. Cela doit être encore. Chacun fait lire dans son Bréviaire. Un Savant daigne-t-il, peut-il, fait-il, doit-il entendre des choses savantes dites d'un ton populaire? Il trouve mon Livre obscur, & une douzaine de jeu-

nes enfans y apprennent la Géométrie assez à fond en très-peu de mois. Je puis, de fraîche date, en citer un qui n'est qu'écolier de Seconde, dans laquelle même il excelle, & qui malgré cela n'a mis que trois mois pour en venir tout de suite à faire toutes les opérations du calcul le plus infinitésimal. Je parle toujours par faits : il s'appelle *Montigny* (*b*), & je le donne à l'épreuve. Je vous demande pardon, si je vous entretiens de tout ceci, mais c'est par les entretiens particuliers que je voudrois me dispenser d'en venir à des entretiens publics, où bien sûrement je viendrai, si enfin on ne me laisse en repos, bien résolu de ne m'y tenir qu'autant qu'on m'y laissera; mais tout de bon, & sans la moindre équivoque. Vous savez assez ce qui se passe, pour voir que tout ce que je dis cadre à merveille avec mille je ne fais quoi que je supprime, parce que je suppose que vous les savez.

Avez-vous lu un Livre Anglois (de M. *Cheyne*, je crois), appelé, *Principes philosophiques de la Religion naturelle*;

(*b*) Depuis de l'Académie des Sciences.

& savez-vous les bruits qui courent là-dessus en Angleterre ? Les Anglois trouvent que , dans l'Eloge de *M. Newton*, vous avez trop exalté *Descartes* au préjudice de leur Héros. Ces Messieurs ne sont point pour le passage unitaire , ni pour les suites ; mais ils trouvent beaucoup d'esprit dans votre système.

J'ai reçu des Lettres de Londres , de Zurich , de Bâle , &c. Tous sont pour

$\sqrt{a} = a^{\frac{1}{2}}$. *M. Scheuczer* me charge de vous assurer de son estime. Il m'envoie une Table fort curieuse des hauteurs du baromètre sur le mont *Saint-Gothard* pendant plusieurs mois. Je la mets dans nos Mémoires. Si vous voulez la voir , *M. Scheuczer* me prie de vous la communiquer. *M. Bernouilli* témoigne aussi beaucoup d'estime pour vous. Je doute qu'il soit pour les finis ou infinis indéterminables , & les radicaux. Je suis avec beaucoup de respect, &c.



L E T T R E

L E T T R E IV.

A U M Ê M E (c).

JE vous demande pardon, Monsieur ; si je ne vous ai pas répondu sur le champ par votre porteur. Mais je n'ai pas voulu le faire attendre, & j'avois une personne toute prête à aller dans vos quartiers. Votre Lettre est trop obligeante ; il faudra donc que ce soit le troisieme Extrait, puisque vous le voulez, qui me fasse mériter une partie de toutes vos politesses. Je vous demande pardon, si je suis si lent à faire ces Extraits. Mais je n'ai d'autre excuse à faire là-dessus, si ce n'est que j'en use pour moi comme pour vous. Car depuis six mois que mon Livre paroît, & depuis plus d'un an que j'aurois pu en avoir fait l'Extrait, à peine paroîtra-t-il le mois prochain, tant je suis paresseux à cet égard, ou occupé ailleurs. Ne soyez pas scandalisé en passant, que je donne moi-même l'Extrait

(c) C'est la réponse à la Lettre de M. de Fontenelle, du 10 Novembre.

Tome XI.

P

de mon Livre. J'y ai été forcé par la rareté des Géometres ; & du reste je l'ai fait de bonne foi , & en mettant mon nom à la tête , comme vous l'allez voir , dès qu'il paroîtra.

J'avois compté de vous trouver il y a huit jours chez Madame *de Tencin* , qui m'avoit promis de vous prier pour entendre la lecture d'une Comédie du Pere *Brumoy* , votre Compatriote. Cette Piece est jolie , malgré toutes les critiques qu'on en peut faire ; & pour les vers & le style ingénieux , je doute que nous en ayons aujourd'hui beaucoup qui puissent lui disputer la préséance. Je souhaiterois fort que vous en jugeassiez par vous-même , & d'avoir cette occasion de vous voir un peu à loisir.

Vous trouvez donc subtil & ingénieux le tour que le Pere *de la Mauge-
raye* prend pour prouver une fausseté , comme celle de dire que $1 + \frac{1}{2} + \frac{1}{3}$, &c. est finie ? Permettez-moi de vous dire que je n'y trouve que du faux. Si je n'ai rien dit sur cela , c'est que je n'ai pas eu le temps. Car , pour une réponse , je vous assure qu'il en aura deux , une dans notre Journal avec le

temps, & l'autre tout-à-l'heure dans le *Mercur*; car je ne veux point le faire languir. Au reste, ce qu'il attaque là, ne m'appartient pas plus qu'à vous. M. Bernoulli en est le premier Auteur; bien d'autres l'ont adopté, & vous-même dans votre Livre. D'ailleurs, ce Révérend Pere attaque votre principe des infinis radicaux, & celui où vous prétendez qu'un infini peut n'avoir qu'un infini du même ordre pour son carré. Vous voyez donc bien qu'il est fort éloigné de me convaincre; & je suis surpris que vous ayez été un moment en suspens, sur l'effet que la démonstration prétendue pourroit faire sur moi. Je suis plus ferme que cela dans mes principes; & quand je les ai une fois empoignés, j'ai, Dieu merci, la ferre bonne. Il faudra bien que ce soit lui qui change sur ce point, comme il a fait sur le fond du paradoxe. Je suis surpris même que vous n'ayez pas vu l'erreur grossière du calcul où il donne dès l'entrée de son affaire. . . . C'est pitié que sur des affaires de haute géométrie, on ait affaire à gens qui n'y sont pas initiés. Mais je l'ai dit; ils viennent tous l'un après l'autre, M. Ger-

bier , M. de Louville , le Pere de la Mau-
geraye , &c. pour se brûler à la chandelle.
Pourquoi faut-il que ce soit leur pro-
pre expérience qui les détrompe à mon
égard ? Ils ont tous cru (sur-tout vos
Messieurs) que j'allois trop vite ; & les
voilà peut-être convaincus , sinon per-
suadés , que ce sont eux qui vont trop
vite. Je suis avec respect , &c.

Je viens de lire une Lettre de M. *Pe-
tit* le Médecin (*d*) , qui répond à M.
Voolhouse (*e*) , en disant qu'il ne veut
pas y répondre , & qui le traite indi-
gnement , & avec une hauteur dont il
n'y a nul exemple envers un homme de
ce mérite & de cet âge , en disant aussi
que les injures sont indignes des hon-
nêtes gens. M. de *Voolhouse* est trop de
mes amis pour que je ne vous dise pas là-
dessus ma pensée , & que je n'en dise pas
même un mot dans l'Extrait que je fais
du Livre de M. *Heequet*.

(*d*) De l'Académie des Sciences.

(*e*) Oculiste.





LETTRES
DE M. DE FONTENELLE
A MONSIEUR
LE CARDINAL DE FLEURY;
AVEC LES RÉPONSES.

*Du Cardinal DE FLEURY à M. DE
FONTENELLE.*

Fontainebleau, 2 Oct. 1726.



OTRE compliment, Mon-
sieur, ne m'a point échappé,
& il est inutile que j'em-
ploie un long discours pour
vous persuader du plaisir qu'il m'a
fait. Je crois qu'il suffit de vous assu-
rer, Monsieur, que rien n'est capable
d'altérer la sincere amitié que vous
m'avez toujours connue pour vous.

P iij

Très-touché de votre laconisme, que tout le monde devoit suivre, hors vous (f).

(f) Ces deux lignes étoient de la main du Cardinal.

*De M. DE FONTENELLE au Cardinal
DE FLEURY.*

4 Novembre 1726.

MONSEIGNEUR,

Mon laconisme va être plus grand que jamais. Je n'ai pas seulement besoin de vous dire sur quel sujet je vous fais mon très sincère compliment. Je suis avec un profond respect, &c.

R É P O N S E (g).

JE me ferai toujours honneur de vous deviner, quand vous ne vous expliquerez pas clairement; & vos sentimens me sont aussi trop connus pour en douter.

(g) Cette réponse & les suivantes sont toujours sur la Lettre même de M. de Fontenelle, que M. le Cardinal lui renvoyoit, & de la main de Son Eminence.

De M. DE FONTENELLE au même.

5 Juin 1727.

MONSEIGNEUR,

Il y avoit excessivement long-temps qu'il ne s'étoit vu une conduite ou une action de Ministre , dont tout le monde sans exception fût content. Je suis , &c.

R É P O N S E.

VOUS donnez le modele des complimens , comme en beaucoup d'autres meilleures choses ; & je vous en remercie. Si vous pouvez en établir l'usage , je vous ferai accorder le privilége exclusif.

A U M Ê M E.

31 Décembre 1727.

MONSEIGNEUR,

Parmi toutes vos dignités, il vous en manque une dont je suis revêtu ,
Piv

moi; & comme je suis bon François, je vous la souhaite de tout mon cœur : bien entendu pourtant que j'en jouirai long-temps encore, aussi bien que quelques successeurs que j'aurai. Je suis, &c.

R É P O N S E.

J E ne connois point cette nouvelle dignité dont vous êtes revêtu, à moins que ce ne soit celle d'être Auteur des infiniment petits, qui est si fort au-dessus de moi, que je ne peux même l'envier, en la respectant pourtant beaucoup; toujours *infiniment* flatté, non dans le genre des *petits*, des marques de votre souvenir.

A U M Ê M E.

13 Janvier 1728.

M O N S E I G N E U R,

Le mot de l'énigme étoit que je suis *Doyen de l'Académie Française*. C'est la dignité que je vous souhaitois, & que je vous souhaite encore, sous les

DE M. DE FONTENELLE. 177
conditions plus amplement expliquées
dans ma Lettre. Je suis, &c.

R É P O N S E.

DEVENIR Doyen, j'y consens ; mais
non de l'être.

A U M Ê M E.

31 Décembre 1729.

MONSEIGNEUR,

Les vœux que je fais pour Votre
Eminence à ce renouvellement d'année ;
sont ceux de toute la France ; & je veux
bien qu'elle sache qu'en pareille occasion
je me mêle de parler pour elle & en son
nom. Je suis, &c.

R É P O N S E.

JE reçois toujours avec le même
plaisir les assurances de votre amitié ;
& je voudrois pouvoir croire que vous
parlez comme chargé de procuration
de la France.

De M. le Cardinal DE FLEURY.

Fontainebleau, 3 Juin 1730.

JE vois, Monsieur, par votre Lettre d'hier, les raisons qui vous engagent à songer à vous reposer (*h*). Je conférerai avec *M. de Maurepas* sur les moyens de contribuer à votre satisfaction ; & je vous prie de croire que je serai toujours ravi, lorsque je pourrai vous marquer l'estime & la parfaite considération, Monsieur, que j'ai pour vous.

De sa main.

Ce ne sera qu'avec douleur.

(*h*) *M. de Fontenelle* demanda alors à quitter le Secrétariat de l'Académie des Sciences. Il ne le quitta néanmoins qu'en 1740. Voyez les Lettres de *M. de Maurepas*.



*De M. DE FONTENELLE au Cardinal
DE FLEURY.*

31 Décembre 1731.

MONSEIGNEUR,

Ne vous ennuyez pas de mon hommage annuel, si vous ne vous ennuyez de nous rendre heureux. Je suis, &c.

R É P O N S E.

JE voudrois être aussi sûr du dernier que du premier, sur lequel je compte comme venant du cœur, & par conséquent très-agréable; au lieu que l'autre n'est pas si sûr, ou du moins est bien onéreux & bien pénible pour moi.

A U M Ê M E.

10 Novembre 1735.

MONSEIGNEUR,

Vous savez ce qu'il y a à vous dire sur la nouvelle du jour; je m'en rap-

porte à votre conscience, quelque'endurance qu'elle puisse être à ne pas sentir le bien que vous faites. Je suis, &c.

R É P O N S E.

P Oëte, Devin ou Prophète, sont des synonymes, & je souhaite que cela se vérifie en vous. *Eris mihi magnus Apollo.*

A U M Ê M E.

10 Juillet 1737.

M O N S E I G N E U R ,

Il y a justement sept ans que j'obtins de Votre Eminence son agrément pour abdiquer la seule dignité que j'aye en ce monde, celle de Secrétaire de l'Académie des Sciences. Je me rendis cependant aux instances que plusieurs de ces Messieurs me firent pour demeurer, quoiqu'il y entrât peut-être du compliment. Sept années de plus fortifient beaucoup les raisons que j'avois en ce temps-là; il s'en faut bien que tout le monde n'ait une tête à ne se démentir jamais. Quelque différence qu'il y ait

DE M. DE FONTENELLE. 181
entre la France & l'Académie, je vous
renouvelle ma très-humble priere, &
suis, &c.

R É P O N S E.

J E m'en remets à ce que M. le Comte
de Maurepas vous a dit de ma part; vous
ne pouvez refuser à la terre votre mere
le besoin qu'elle a de vous pour se faire
connoître à nous, telle qu'elle est vé-
ritablement (i).

(i) Allusion au voyage de plusieurs Acadé-
miciens à l'équateur & au pôle.

A U M Ê M E.

Premier Janvier 1738.

M O N S E I G N E U R,

Le bruit court que Votre Eminence
fera l'arbitre de l'Empereur & du Turc.
Que ce bruit-là soit faux, il marque
tout au moins quelle idée on a de
votre Gouvernement, & combien les
Francois, pour le moins, vous souhai-
tent de bon cœur la bonne année, &
bien au-delà. Je suis, &c.

R É P O N S E.

VOUS m'envoyez sur les bords de l'*Hellespont*, où je n'ai aucune envie d'aller. C'est le Roi seul que *la Porte* demande pour Médiateur, & il n'y a rien qui me regarde personnellement. Il n'en est pas de même, Monsieur, de mes sentimens pour vous, que je partage avec toute l'*Europe*.

A U M Ê M E.

23 Mars 1738.

MONSEIGNEUR,

Il y a un mois que j'eus l'honneur d'écrire à Votre Eminence sur le retour de sa santé, que je croyois parfait, parce que tout le monde qui le souhaitoit ardemment, s'étoit trop pressé de le croire. Grace au Ciel, il n'y a plus d'incertitude. Je vous supplie de me reconnoître un seul instant dans une foule immense, & de jeter un coup d'œil sur la joie dont je suis comblé,

DE M. DE FONTENELLE. 183
& sur le profond respect avec lequel je
uis , &c.

R É P O N S E.

MA plume est encore un peu languissante ; je vous répondrai donc avec mon laconisme ordinaire , que vous n'êtes pas homme à être jamais confondu dans la foule , & que mes sentimens pour vous seront toujours aussi distingués que vous méritez de l'être en tout genre.

A U M Ê M E.

12 Octobre 1738.

MONSEIGNEUR,

Les Potentats de l'*Europe* vous font ; sur le retour de votre santé , des complimens que l'on dit qui n'en sont point , mais qui partent du cœur. Je suis persuadé que l'*Europe* en corps en feroit à Votre Eminence, si elle avoit un corps ; & apparemment , car je ne veux rien exagérer , les trois sœurs cadettes se mettroient de la partie. Ose-

rai-je seulement me montrer, moi qui ne suis que, MONSEIGNEUR, de Votre Eminence, le très-humble, &c.

R É P O N S E.

V O U S êtes assez initié dans tous les mystères des quatre parties du monde, & assez instruit de tout ce qui les regarde, pour parler en leur nom; mais je m'en tiens à vos sentimens particuliers, comme plus sinceres, & dont je suis plus flatté que de ceux du reste de l'univers. Recevez-en donc, s'il vous plaît, mes remercimens, dans le style laconique dont je me sers avec vous; mais vous pouvez y donner toute l'étendue que vous voudrez, sans crainte d'être désavoué.

A U M Ê M E.

Premier Janvier 1739.

M O N S E I G N E U R ,

Je souhaite aujourd'hui à la France
une année plus exempte d'inquiétudes,
que

DE M. DE FONTENELLE. 185
que celle qu'elle vient d'essuyer. Je
suis , &c.

R É P O N S E.

ET moi , je souhaite à la France & à
l'Europe Littéraire , la conservation de
celui qui en fait le principal ornement ,
afin qu'on puisse dire de nous deux ,
que *divisum habemus imperium*.

A U M Ê M E.

Premier Janvier 1740.

MONSEIGNEUR,

Je vous avertis , si vous ne le savez
déjà , que l'Europe commence à avoir
quelques mouvemens de fièvre ; & je
vous fais d'avance mon compliment
sur le plaisir que vous aurez à la trai-
ter dans cette nouvelle année , & à la
guérir selon votre méthode ordinaire.
Je suis , &c.

R É P O N S E.

UNE forte dose d'ellébore d'*Anty-*
cire , & de quinquina , pour suspendre
Tome XI, Q

la fièvre, & l'empêcher de devenir continue.

Soit communiqué à M. l'Abbé de *Saint-Pierre*, pour appliquer son remède universel. Joignez-y aussi votre régime, comme un excellent préservatif contre tout ce qui peut mettre les humeurs en mouvement. C'est tout ce que le *Médecin malgré lui* imagine pour le présent. Il vous demande la continuation de votre amitié; celle de votre santé ne lui est pas moins chère.

A U M Ê M E.

5 Mai 1740.

M O N S E I G N E U R,

Il y a dix ans que j'obtins de Votre Eminence la permission par écrit d'abdiquer mon unique dignité de Secrétaire de l'Académie des Sciences. Les raisons que j'avois alors se sont bien fortifiées, & je vous demande très-humblement & très-sincèrement la confirmation de la même grace. M. le Comte de *Maurepas* est informé de tout

DE M. DE FONTENELLE. 187

le détail de l'affaire , dont je ne crois pas devoir parler ici à Votre Eminence. Je suis, &c.

R É P O N S E.

VOUS n'êtes qu'un paresseux & un libertin; mais il faut de l'indulgence pour ces sortes de caracteres. Nous verrons.

A U M Ê M E.

2 Juin 1741.

MONSEIGNEUR,

Je fais mon compliment à Votre Eminence, sur le contentement de tout le Public. Je suis, &c.

R É P O N S E.

VOUS êtes assez accrédité dans le Public , pour lui donner le ton que vous voulez , & je m'en tiens à ce que vous pensez.



Q ij

De M. le Cardinal DE FLEURY (k).

Iffly, 22 Août 1741.

JE ne sens que les *publica incommoda*, qui font pour moi des mouches & même des guêpes qui bourdonnent autour de moi sans me laisser aucun repos. J'irois de tout mon cœur à Votre *convivium poeticum*, *grammaticum*, &c. si je pouvois disposer de moi; mais je ne fais jamais, d'une semaine à l'autre, ce que je ferai, & vous avez choisi deux jours qui sont justement ceux où je suis le moins libre. Le Mardi est destiné aux Ambassadeurs, & le Mercredi au Conseil d'Etat. Je me divertirois certainement à votre magnifique repas, surtout si j'étois à table auprès de vous. Mais comment pourrois-je me justifier d'ailleurs auprès des Ministres Etrangers, aux fêtes & aux festins desquels je me

(k) C'est une réponse à la Lettre que M. de Fontenelle lui écrivit, pour l'inviter à un des deux dîners qu'il donna à l'Académie Française, la cinquantième année de sa réception dans cette Compagnie.

suis dispensé d'aller ? Recevez donc, Monsieur, mes excuses très-légitimes, & que je ne fais qu'à regret ; car je vous assure que je serois ravi d'être témoin de votre triomphe & du bon appétit de tous nos Confreres Académiciens. Y aura-t-il des jettons ? Il ne manqueroit plus que cela à votre magnificence. Je vous prie d'y boire à ma santé avec quelque voisin de bonne compagnie, & d'être persuadé que je mérite, par mes sentimens pour vous, l'honneur de votre amitié.



De M. DE FONTENELLE à M. le Cardinal DE FLEURY, en lui envoyant le Discours qu'il prononça dans l'Assemblée publique de l'Académie Française le jour de Saint Louis 1741.

4 Septembre 1741.

MONSEIGNEUR,

Le personnage de *Nestor*, que j'ai fait dans cet Ouvrage, m'auroit encore mieux convenu, si ma réception à l'Académie Française étoit aussi ancienne; que l'honneur que j'ai d'être connu de vous, & le profond respect avec lequel je suis, &c.

R É P O N S E.

SI j'avois pu assister, comme je l'aurois désiré, à votre réception, j'aurois opiné qu'on vous eût donné une dispense d'âge pour un brevet d'immortalité; je ne dis pas l'académique, car vous en jouissez de votre vivant. *Famâ tui frueris.*

A U M Ê M E.

31 Décembre 1741.

MONSEIGNEUR,

Les heureuses nouvelles qui viennent de tous côtés en ce temps-ci, sont les seules étrennes dignes de votre Eminence. Ce ne sont point des souhaits, mais de bons faits bien conditionnés, dont vous aurez le plaisir de nous voir jouir. Je suis, &c.

R É P O N S E.

J E n'y ai aucun mérite; & je puis dire tout au plus que je n'y ai pas nui, en ne faisant ni bien ni mal: *sed nondum statim finis*, dont moult me fâche pour nous & pour toute l'Europe. *Vive Felix* dans l'apathie & l'oïfiveté, mais occupée, dont vous jouissez.



A U M Ê M E.

9 Juiller.

MONSEIGNEUR,

N'est-il pas vrai en conscience , qu'il est impossible de refuser la ligne aux nouvelles que j'apprends? Je suis , &c.

R É P O N S E.

VOUS réduisez vos complimens au cinquantieme de ce qu'ils font d'ordinaire , & cela n'est guère moins utile dans la société que la suppression d'un autre cinquantieme.



L E T T R E S



LETRES
DE M. DE FONTENELLE
A MADEMOISELLE
DE RAYMOND DE FARCEAUX,
DEPUIS
MADAME DE FORGEVILLE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.



N fait l'intime & constante liaison de feu Madame de Forgeville (*l*) avec M. de Fontenelle, & cela suffiroit pour

son éloge; mais plusieurs gens de Lettres l'ont connue personnellement, & l'ont fait connoître. J'ai souvent parlé d'elle dans mes *Mémoires pour servir à*

(*l*) Elle mourut à Paris le 6 Octobre 1763, âgée de soixante-quatorze ans, de la petite vérole qu'elle n'avoit jamais eue.

Tome XI.

R

l'Histoire de la Vie & des Ouvrages de M. de Fontenelle ; on peut les consulter. Je n'en citerai que ce mot. C'est, disois-je , après l'avoir nommée pour la première fois , page 44 , c'est cette femme respectable à qui M. de Fontenelle a dû la douceur de ses dernières années , & l'avantage d'être encore heureux à cent ans. Lui-même disoit alors souvent , qu'il lui devoit son existence. Lorsque sa vue se fut affoiblie en 1751 , & qu'il ne put plus lire , elle voulut bien être son Lecteur , quoiqu'il fût très-sourd. Elle se rendoit chez lui tous les matins.

Madame de Forgeville avoit passé la plus grande partie de sa vie à Paris , & le reste à Rouen ou à Vernon. Elle étoit née auprès de cette dernière ville , & dans une famille distinguée par une ancienne noblesse. M. de Fontenelle lui écrivoit souvent lorsqu'elle étoit en Province. Elle avoit gardé quelques-unes de ses Lettres , & elle voulut bien me les donner à la mort de son illustre ami. Elles m'ont paru mériter d'être conservées. On y verra (& c'est le principal motif qui m'engage à les publier , car je ne les donne point comme des pièces d'esprit) ; on y verra , dis-je ,

combien M. de Fontenelle étoit capable d'une amitié, sinon tendre & affectueuse, du moins solide & effective.

Madame de Forgeville méritoit bien une pareille amitié. Elle étoit bonne, obligeante, désintéressée, généreuse; on ne lui a reproché que d'être un peu trop flatteuse, & il est vrai qu'elle cherchoit à plaire. Parlant un jour à M. de Fontenelle de ce prétendu défaut, il lui dit qu'on le lui avoit reproché aussi; mais qu'il s'étoit bien gardé de s'en trop corriger.

Madame de Forgeville étoit encore très-ferme, très-courageuse, très-gaie; & elle avoit eu besoin de l'être. Sa mere, restée veuve de bonne heure, & naturellement procelive, avoit fort dérangé les affaires de ses enfans. Après sa mort, Madame de Forgeville fut d'un grand secours à ses deux freres, dont elle étoit aînée (*m*). Mais, malgré toute son activité, toute son intelligen-

(*m*) Le cadet, M. le Chevalier de Farceaux, mourut, il y a quelques années. L'un & l'autre avoient été Mousquetaires. L'aîné, qui demeurait avec sa sœur, ne lui a survécu que onze jours, étant mort le 17 du même mois d'Octobre, & de la même maladie, de la petite vérole.

ce , & même l'abandonnement d'une partie de ses droits , elle ne put leur sauver que quelques débris d'une fortune qui , avant les procès perdus , ne laissoit pas d'être considérable. Elle resta donc presque sans bien pendant un assez grand nombre d'années , & jusqu'à son mariage avec M. de Forgeville , ancien Officier des Mousquetaires gris (n), homme très - estimable à tous égards , très - aimable même , malgré sa vieillesse , & les infirmités auxquelles il devint sujet sur la fin de sa vie. Aussi l'aima-t-elle bien sincèrement , & eut-elle pour lui , tandis qu'il vécut , toutes les attentions & tous les soins d'une épouse tendre & vertueuse.

Aux qualités du cœur & du caractère , Madame de Forgeville joignoit un esprit juste , naturel , & pourtant assez délicat & assez fin , tel en un mot qu'il le falloit pour être goûté de M. de Fontenelle. On en a la preuve dans le portrait qu'elle avoit fait de son ami , & dont il se répandit dans le temps plusieurs copies. Mais comme je doute qu'il

(n) Il étoit premier Maréchal des Logis , lorsqu'il se retira avec quatre mille livres de pension , & quinze cens pour sa veuve.

ait été imprimé, si ce n'est en partie, dans l'éloge de M. *de Fontenelle* par M. *de Fouchy*, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, je le placerai à la suite des Lettres, d'autant plus qu'il en est parlé dans la onzième. On peut voir ce que j'en ai dit dans mes *Mémoires*, &c. pag. 68, note première.

M. *de Fontenelle* étant de l'Académie des Belles-Lettres, M. *le Beau*, Secrétaire perpétuel de cette Compagnie, a fait aussi son éloge; & il n'y a pas oublié Madame *de Forgeville*, cette amie généreuse, dit-il, qui avoit contribué à soutenir sa vieillesse par des soins tendres & assidus.

Elle étoit aussi mon amie depuis 1735, & sa mémoire me fera toujours infiniment précieuse. Qu'on pardonne à ce sentiment les détails peut-être trop étendus, dans lesquels je suis entré sur son compte.

On sait qu'elle fut, pour un quart, une des quatre Légataires universelles que M. *de Fontenelle* avoit nommées par son testament.



L E T T R E P R E M I E R E.

*De M. DE FONTENELLE à Mademoiselle
DE RAYMOND DE FARCEAUX,
depuis Madame DE FORGEVILLE.*

Premier Décembre 1730.

L'IRONIE est un peu trop forte ; Mademoiselle, de me proposer de vous faire écrire par un Secrétaire que je n'ai point , premierement ; mais quand j'en aurois une douzaine , je ne ferois pas trop bon pour faire moi-même cette fonction-là. Je ne savois point votre adresse , & n'avois garde d'écrire : mais en récompense nous parlions souvent de vous , Madame *de Marfilly* (o) & moi ; & vous jugez bien sur quel ton. Nous sommes ravis que vous soyez si contente du séjour où vous êtes ; & j'en ferois mon compliment à vos hôtes , si j'avois l'honneur d'être connu d'eux , car je les crois du moins

(o) Fille de *Thomas Corneille* , & ainsi cousine germaine de *M. de Fontenelle* , dont la mere étoit sœur de *Messieurs Corneille*.

aussi contens que vous ; & c'est un grand bonheur que d'avoir dans une campagne assez solitaire , sur-tout en hiver , tous les agrémens de votre société. Nous n'espérons pas de vous revoir si-tôt ; & nous n'osons nous en plaindre , tant nous sommes sages & discrets.

Madame *de Marfilly* l'est au point de ne pas vouloir condamner tout-à-fait son ami sur son procédé ; elle présume que ce qu'il a fait ne vous regardoit point. Mais vous n'étiez pas seule , & il pouvoit avoir des mesures à garder. Elle se tient sûre de son cœur à votre égard. Les procédés si différens de celui-là , qu'on a ailleurs pour vous , sont pour vous , & il n'y a pas grande merveille.

Ma vie est toujours la même , fort simple , fort uniforme , fort exempte d'événemens , à moins que l'on ne compte mon déménagement pour un (p). Il a

(p) M. de Fontenelle , qui avoit long-temps logé au *Palais Royal* , l'avoit quitté pour venir demeurer avec M. *Richer d'Aube* , son neveu à la mode de *Bretagne*. M. d'Aube , Maître des Requêtes Honoraire , avoit été Intendant de *Soissons* & de *Caen*.

Riv

effectivement pensé me faire tourner la tête , quoique j'aye été bien secouru ; & vous jugerez par - là que ladite tête n'est pas forte.

Je me flatte que vous savez tout ce que j'aurois de plus à vous dire ; & je ne vous demande , Mademoiselle , que de n'en pas perdre de souvenir.

L E T T R E II.

A L A M Ê M E.

27 Octobre 1738.

JE suis bien fâché , mais non pas surpris , Madame , de la lésine qu'on vous a faite ; sur-tout je suis très-édifié de la maniere dont vous le prenez. Il n'y a rien de plus à y faire ; & si j'avois pu imaginer quelque autre chose , je vous l'aurois écrit sur l'heure ; car je ne me permets pas d'être paresseux lorsqu'il s'agit de quelque affaire . & sur-tout de ce qui vous regarderoit. Mettez - moi à l'épreuve sur cela , & vous verrez.

Je n'ai rien à répondre à une plainte que vous me faites , sinon que je vous

en remercie de tout mon cœur, quoique je la croye injuste. Elle m'a empêché d'oser montrer votre Lettre à Madame *de Marfilly*, qui me l'a demandée; elle n'auroit pas manqué de gloser.

Adieu, Madame; je suis ravi de vous voir aussi contente que vous l'êtes. Vous le méritez bien par votre façon de penser très-saine, & en vérité rare. Je puis vous assurer que votre bonheur fait une partie du mien.

L E T T R E I I I.

A L A M Ê M E.

29 Mars 1739.

JE suis étonné, Madame, que vous ne me parliez point du tout d'une Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire vers le commencement de cette année. Elle étoit remarquable, n'eût-elle eu que sa longueur, accident auquel je ne suis pas sujet. Je ne puis pas avoir de scrupule sur l'adresse qui étoit comme sera celle-ci, car je n'en fais pas d'autre.

Pourquoi donc ne m'en avez-vous pas dit un mot ?

Des nouvelles , s'il vous plaît , de vos affaires avec Messieurs vos freres. Vous êtes à lieu de trouver de bons conseils ; mais je suis fort de votre avis. Ne plaidez point pour ce qui ne sera précisément que juste. Il faut un certain excès de justice pour s'engager dans les horreurs d'un procès.

J'ai eu occasion de voir des gens de Bureau , à qui j'ai consulté très-à-fond le cas où vous ferez dans quelque temps. Il faut se présenter très - hardiment , sans aucune explication. Il faut que ce soit quelque bon Militaire de vos amis qui se présente , accoutumé au manège & au détail des Bureaux , à qui l'on soit accoutumé aussi , & qui vous expédie le tout vivement & promptement : après cela , la suite ira toute seule.

Ce n'est pas la peine de vous parler de mon hiver. J'ai toujours été enrhumé , quelquefois assez joliment ; mais j'ai toujours sorti , & mené ma vie ordinaire , à quelques petites mignonneries près qu'on m'a fait observer , en quoi je ne sai si j'ai bien ou mal fait.

Madame de Marilly s'est bien soutenue , hormis un peu de rhume fort court. Il n'en a pas été de même de sa voisine , qui ne fort point , & est encore sur le grabat, quoique seulement par précaution , mais précaution nécessaire. Je sens très - vivement l'obligation que je vous ai de vouloir bien vous intéresser à cela à cause de moi.

J'en ai beaucoup à M. de Brevedent , de se souvenir de moi , & de me donner quelque part à vos entretiens. Vous trouverez bon que je l'en remercie ici. Je vous exhorte tous deux à vouloir bien continuer quand vous n'aurez rien de mieux à dire (*q*).

Voilà une Lettre encore aussi longue que la précédente ; ceci ne laisse pas d'avoir sa singularité. Adieu , Madame ; car je retranche tout le cérémonial pour vous assurer plus sincère-

(*q*) M. de Brevedent, vivant encore, étoit un des meilleurs amis de M. de Fontenelle. Il demeure ordinairement à Rouen, où Madame de Forgeville étoit allée faire un petit voyage. M. de Brevedent étoit aussi fort lié avec M. de La Motte. On trouvera ci-après une Lettre de lui à Madame de Forgeville , écrite après la mort de M. de Fontenelle.

ment que je suis tout à vous , & de tout mon cœur.

L E T T R E I V.

A L A M Ê M E.

23 Janvier 1740.

JE vous réponds dans le moment , Madame , pour vous détromper le plutôt qu'il m'est possible des pensées injustes que vous avez. Je ne parlai point de vous à mon frere (r) dans ma seconde Lettre , parce que je voulois répondre à celle que j'avois reçue de vous , & vous surprendre en vous désobéissant ; car j'étois véritablement charmé & de la Lettre & de la défense , enfin de tout. Il me survint quelques menus tracas d'Académie qui m'occupèrent , & m'occupent même encore , & puis le froid qui me rendit paresseux ; & je différerai de jour en jour l'exécution de mon dessein que j'avois toujours en

(r) Chanoine de Rouen. Il étoit cadet de M. de Fontenelle.

tête. C'est dans ce délai trop long que consiste tout mon tort ; & je vous en demande pardon de tout mon cœur. Je ne me suis point vanté de votre première Lettre à Madame *de Marfilly* ; parce que je sus que vous ne lui aviez point écrit , & qu'il auroit fallu la lui montrer. En cela je crois avoir très-bien fait ; par conséquent je ne me vanterai pas non plus de la Lettre d'hier. Ainsi je vous avertis de traiter avec elle sur ce pied-là.

Apprenez - moi , s'il vous plaît , des nouvelles de vos affaires avec Messieurs vos freres , comment tout cela va ; & si vous voulez , j'en instruirai Madame *de Marfilly* , & lui montreraï alors vos Lettres.

Je vous suis très-obligé de vous souvenir de moi avec M. *de Brevedent*. C'est un des hommes du monde qui naturellement me plaît le plus ; & comme j'ai cru sentir qu'il pensoit obligeamment sur mon compte , je suis bien aise d'être entre vos mains à tous deux. Vous voyez bien , Madame , que je n'aurois pas la hardiesse de compter si sûrement sur vos bontés , si je ne croyois les mériter un peu par mes sentimens : ils sont

trop bien fondés sur la connoissance que j'ai de vous , pour pouvoir jamais se démentir.

Voilà , sans reproche , une des plus longues Lettres que j'aye écrites depuis long-temps.

L E T T R E V.

A L A M É M E.

29 Mai 1740.

JE songeois à vous écrire incessamment, Madame , & j'avois une véritable envie de savoir de vos nouvelles , & en particulier sur vos affaires , lorsque M. de Mariotte (s) vint chez moi de votre part , & me fit très-grand plaisir ; premierement , parce qu'il venoit de votre part : c'est une attention très - flatteuse que vous aviez pour moi , & que je sens jusqu'au fond du cœur ; en second lieu , parce qu'il m'apprit que votre accommodement généreux avec Messieurs vos freres étoit fait , & que vous

(s) De l'Académie des Jeux floraux.

en étiez fort contente. Cet article-là me touche encore beaucoup. Je vous en fais le plus sincere compliment du monde, & à peine pourrez-vous en avoir plus de joie que moi. Il y a encore plus, du moins pour moi; vous revenez, à ce que m'a dit M. de Mariotte, & en effet cela est nécessaire pour l'affaire qui vous reste ici. Si elle se passe comme je crois qu'elle se passera & qu'elle le doit, je vous déclare que je serai parfaitement content sur tout ce qui vous regarde. Venez donc, & finissons cela; j'en ai une vraie impatience.

Ce M. de Mariotte, qui me dit tant de bonnes nouvelles, je vous dirai que je le goûte fort. Je ne fais si c'est à cause de cela; je ne le crois pourtant pas tout-à-fait. Je lui sens d'ailleurs bien de l'esprit, & un fond d'esprit de réflexion qui me plaît naturellement.

Madame de Marfilly se porte toujours bien. Javotte (t) est toujours bien grande; il me semble que l'esprit lui vient, quoique ce ne soit pas encore comme il vient aux filles. Mais ne voilà-t-il pas que je vais dire des sottises, si je ne

(t) Mademoiselle de Marfilly, arriere-petite-fille de T. Corneille.

coupe court ! Adieu donc , Madame ; vous savez avec quels sentimens je suis à vous , ou bien vous auriez un tort inexcusable.

L E T T R E V I.

A L A M É M E.

23 Janvier 1741.

JE vous demande pardon , Madame ; de n'avoir pas eu l'honneur de répondre plutôt à la plus obligeante & à la plus aimable Lettre du monde. Elle n'étoit pas arrivée ici , que vous avez dû savoir à *Vernon* combien notre déluge , quoique fort étendu , avoit été innocent , du moins à l'égard des personnes. On en parloit beaucoup ; il fournissoit à la conversation , mais on étoit en sûreté. Je me trouvai dans ma maison de *plaisance* (u) le soir du jour de Noël. Les eaux croissoient à chaque moment. Je ne pouvois rentrer chez moi qu'en passant sur des planches

(u) Chez Madame de Tencin.

assez désagréables pendant la nuit. On envoya d'autorité chercher ma robe de chambre & mon bonnet de nuit, & je couchai-là.

Je n'en sortis point jusqu'au premier jour de l'an, que les eaux me rendirent ma liberté, dont je me passois fort bien. Madame *de Marsilly*, que je ne voyois point pendant ce temps-là, se tira assez bien d'affaire avec la Dame du premier, mais non sans quelques inquiétudes pour moi, qui pouvoient n'être pas absolument nécessaires. Voilà toute mon histoire. Excusez-en la longueur; mais le plaisir de vous entretenir m'a emporté.

Parlez-moi, s'il vous plaît, de votre retour d'aussi loin que vous pourrez le prévoir; cela me fera toujours une perspective agréable.

Adieu, Madame. Je me flatte que vous n'ignorez pas combien je vous suis sincèrement & tendrement attaché.



L E T T R E V I I.

A L A M Ê M E.

31 Novembre 1741.

MADAME *de Tencin*, Madame, est fort en liaison avec M. le Cardinal *de Rohan*, & je n'ai rien de mieux auprès de lui. Je me suis adressé à elle, votre Lettre à la main, que je me doutois bien qui seroit un bon passeport. Elle l'a en effet trouvée fort jolie; & il ne tiendra pas à cela que notre affaire ne réussisse. Mais Madame *de Tencin* la savoit déjà par cœur; elle en avoit entendu parler au Cardinal, qui n'est pas lui-même bien persuadé de la bonté de son droit, & ne veut point, lui qui est Evêque, attaquer le droit des Evêques sans beaucoup de raison. On croit qu'il ne se trouve point de Bulles de Papes pour l'exemption que vous prétendez. Cependant on envoie à *Saverne* votre Lettre au Cardinal, bien appuyée. C'est son affaire aussi-bien que la vôtre; & s'il ne suit pas son propre inté-

rêt, on ne peut guère se plaindre de lui. Je vous ferai savoir sa réponse dès que je l'aurai.

Vous savez peut-être déjà, Madame, la mort de mon frere, arrivée il y a précisément huit jours. Elle fut très-imprévue & très-douce, vraie mort de prédestiné. Je ne doute point que vous ne preniez part à mon affliction, car je me flatte de votre amitié; & c'est un bien que je tâcherai toujours de mériter & de conserver.

Mes respects, s'il vous plaît, Madame, à Messieurs vos freres. Je ne vous dis rien de Madame *de Marsilly*, parce que je ne l'ai pas vue depuis que j'ai reçu votre Lettre : mais elle se porte bien, & *Javotte* encore mieux; elle engraisse à vue d'œil, & il me semble qu'elle recevrait un bon mari avec assez de résignation. Vous devriez bien lui en trouver un dans vos cantons, où seront ses domaines.



L E T T R E V I I I .

A L A M Ê M E .

3 Décembre 1741.

J'AI vu M. l'Abbé *Barbier* (x), Madame, l'ai entretenu à fond de votre affaire, & lui ai laissé votre grand Mémoire. Il est parfaitement instruit de tout, & mieux que vous, sans vous offenser; il y est même intéressé par une sœur qu'il a dans votre Abbaye ou Hôpital, & il honore extrêmement Madame l'Abbesse, dont il m'a dit mille biens. L'affaire est en négociation entre les deux Prélats, qui tous deux sont honnêtes gens, Dieu merci, & entendront raison. Il n'y a rien à faire pour vous à tout cela. Tous les titres paroîtront en personne, au lieu que vous ne faites que les alléguer, comme il plaît à Dieu, dans des Mémoires qui n'ont nulle autorité. Tout sera examiné & discuté. Reposons-nous en attendant;

(x) Secrétaire de M. le Cardinal *de Rohan*.

mais ne laissez pas de cultiver toujours M. l'Abbé *Barbier*, ou par vous-même, ou par Madame sa sœur. Je ne verrai point sur cela M. le Cardinal *de Rohan*, ni ne lui ferai parler; cela seroit parfaitement inutile & mal-à-propos.

Passerez-vous votre hiver, Madame; hors de ce pays-ci? Il me semble que vous en prenez le train. Vous attendez peut-être à voir quel tour prendront les affaires générales, d'où dépendent assez celles des particuliers. Je ne condamnerois pas trop cette conduite; mais je serois bien fâché d'être si long-temps sans revoir le coin de votre feu. Adieu, Madame; je me flatte de n'avoir pas besoin de finir avec vous, ni par le cérémonial ordinaire, ni par des tours agréables & recherchés.

L E T T R E I X.

A LA MÊME.

22 Juillet 1743.

J'ÉTOIS déjà, Madame, extrêmement touché du soin que vous preniez d'envoyer savoir de mes nouvelles de temps

en temps, & de ne vous en pas lasser, par recevoir toujours la même réponse, que je me porte à merveille. Il étoit impossible que je n'eusse toute la reconnaissance imaginable d'une attention si flatteuse; & pour y mettre le comble, je reçois de vous au commencement de ce mois la plus obligeante Lettre du monde, à laquelle vous me dispensez même de répondre, pour en user plus poliment avec ma maudite paresse. Mais, Madame, il s'en faut bien qu'elle n'aille jusques-là; & si elle étoit capable d'une si noire ingratitude, je ne fais ce que je ne ferois pas pour la punir. Je crois, Dieu me pardonne, que j'écrirois autant qu'un brave Commandant d'un arriere-ban de Province, qui écrivoit tous les premiers jours de l'an à tous ceux dont il savoit seulement le nom, du nombre desquels j'étois, pour mes péchés.

J'ai été fort frappé d'un trait de votre Lettre, *que la raison éclaire, mais qu'elle ne conduit pas*. Je ne le donnerois pas pour un des plus fins de *la Rochefoucauld*; & si je travaillois encore pour le Public, & que vous eussiez la générosité de me le donner en pur don, je

ferois ravi de pouvoir m'en parer en quelque occasion qui en fût digne.

Avez-vous donné de vos nouvelles tout auprès de moi (y) ? J'ai peur que non, & je n'ose trop le demander. Je serois fâché de *non*, par plusieurs raisons. Un petit mot d'éclaircissement, s'il vous plaît, autant que cela se pourra ; je me flatte que vous connoissez ma discrétion. Je me flatte aussi, Madame, que vous savez combien je vous suis sincèrement attaché, & que je ne manquerai jamais les occasions de vous en donner de nouvelles preuves.

(y) A Madame de Marilly.

L E T T R E X.

A L A M Ê M E.

17 Juillet 1745.

IL y a déjà quelque temps, Madame, que vous avez reçu une réponse sur l'affaire à laquelle vous aviez la bonté de vous intéresser. Il n'est donc plus question d'en parler ; & il ne me reste qu'à

vous remercier en mon particulier de toutes vos bontés pour moi , mais aussi vivement qu'elles le méritent. Je puis bien vous assurer que j'en sens tout le prix , & le sentirai toujours ; mais je ne l'écrirai peut-être pas aussi souvent que je devrois , & vous avez même la bonté de me promettre de l'indulgence sur cet article. C'est tout ce qu'on peut faire de plus touchant pour un détestable paresseux , endurci dans son vice par une très-longue suite d'années. J'éprouve encore par d'autres endroits ces inconvéniens de ladite *suite* , & les tolere le mieux que je puis ; mais à la fin je ne ferai pas le plus fort : ce sot discours-là même que je vous tiens en est un effet , & je vous en demande pardon ; du moins est-il bien sûr que les sentimens que je vous dois ne s'en affoiblissent pas , & que personne ne vous est plus acquis que moi.



L E T T R E

L E T T R E X I.

A L A M Ê M E.

29 Juillet 1745.

VOUS voyez, Madame, qu'il ne faut pas avoir trop de bonté pour moi, & que je fais bien en abuser. En vérité, il est honteux que je vous aie obéi si exactement sur la défense que vous me faisiez de vous écrire. Il est vrai que cela avoit l'air de vous obéir, & par conséquent très-bon air de ce côté-là; mais ne voyois-je pas bien que c'étoit une ironie piquante sur ma maudite paresse, & ne devois-je pas m'en ressentir, & repousser l'ironie en vous écrivant bien vite? C'étoit bien là aussi mon premier dessein: l'exécution en auroit dû être prompte; mais de jour en jour il s'y est toujours présenté quelque obstacle, qui n'en auroit pas été un pour un honnête homme, mais qui suffisoit pour un infame paresseux. Ce qui me justifie un peu, c'est que s'il étoit ques-

tion de la moindre affaire qui vous regardât , oh ! non-seulement j'écrirois , mais j'agirois , j'irois , je viendrois ; on n'a pas un vice dans toute sa perfection , non plus qu'une vertu.

Je vous suis très sérieusement & très-tendrement obligé , Madame , de l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Elle est toujours à peu près la même , & je ne baisse jusqu'à présent que par degrés assez peu sensibles. Je serois un ingrat , si je me plaignois de la nature à cet égard. On me prêche de tous côtés la sobriété , que je pratique peu ; mais la gourmandise est encore pour moi un vice incurable aussi-bien que la paresse. Ces deux-là mises ensemble font un joli caractère ; c'est dommage que vous les ayez oubliées dans ce portrait qui a tant fait d'honneur à Mademoiselle le Couvreur (z).

Il m'est arrivé une *Javotte* seconde (a) , qui en vérité est jolie aussi ; elle sent un peu *Saint-Cyr* : mais cela

(z) Célèbre Actrice de la Comédie Française. On le lui avoit attribué.

(a) Mademoiselle de *Martinville* , sœur de Mademoiselle de *Marsilly*. Elle sortoit de *Saint-Cyr*.

ne se pouvoit pas autrement ; & je suis bien trompé, si ces apparences-là ne cachent quelque chose de fort aimable. Je ne serai point content qu'il ne coure par-tout Paris l'histoire scandaleuse & incroyable de deux sœurs, jeunes & jolies, qui se feront décoiffées pour moi.

On m'a dit qu'il falloit toujours vous écrire chez Messieurs vos freres, quand même vous n'y seriez pas. Si cette Lettre ci vous y trouve, je vous prie de me permettre de les assurer ici de mes respects. Pour vous, Madame, je me flatte que vous êtes bien sûre de mon tendre & inviolable attachement.

L E T T R E X I I .

A L A M Ê M E .

2 Janvier 1746.

QUELQUE infame paresseux que je sois en fait de Lettres, je ne puis résister, Madame, à celle que je reçois de vous, & j'y réponds dans le moment. Malgré mon endurcissement

T ij

dans le péché, je me reprochois déjà depuis assez long-temps l'abus que je faisois de votre excès de bonté. Il est vrai que je savois de vos nouvelles, & que je ne manquois jamais de m'en informer à ceux qui pouvoient m'en apprendre; mais cela suffisoit-il? Oh que non: & quel tort n'avois-je pas encore? Je vous demande donc pardon, Madame, & à deux genoux; ce seront-là vos étrennes, quoique peu dignes de vous. Je suis un malheureux, indigne de vivre, mais qui ne puis pas me passer de votre amitié, que j'espère pouvoir mériter d'ailleurs. Vous m'en avez flatté, & c'est un bien qui me sera toujours très-précieux.

L E T T R E X I I I .

A L A M Ê M E .

25 Septembre 1746.

J'AI assez fait, Madame, mon personnage de paresseux. J'ai voulu par politique le faire même à votre égard, afin que personne ne se crût plus en

droit de se plaindre. Mais enfin il est temps que cela finisse, & que je réponde à la plus obligeante Lettre du monde que j'ai reçue de vous. Je vous prie de ne pas douter un moment que je ne la sente comme je dois; & en tout cas, je vous en convaincrois tôt ou tard.

Je n'ai point de nouvelles à vous donner sur ma santé; c'est toujours la même chose, & je suis seulement étonné que ce soit si long-temps la même chose; car il faut pourtant, &c. mais je ne veux pas insister là-dessus.

Mes filles (*b*) sont, comme vous savez, hors de chez elles, sur une branche qui s'est trouvée-là par hazard pour les recevoir, mais parfaitement libres, & peut-être trop; peut-être sentent-elles déjà les inconvéniens de ce qu'elles ont tant souhaité. Pour vous, Madame, je vous conseille, mais très-sérieusement, d'achever joyeusement votre automne, comme vous l'avez commencée; & quand vous jugerez à propos de revenir ici, comptez que vous y serez reçue dans la grande perfection.

(*b*) Mesdemoiselles de *Marsilly*. Leur aïeule, Madame de *Marsilly*, venoit de mourir.

P O R T R A I T

DE M. DE FONTENELLE,

*Par feu Madame DE FORGEVILLE,
en 1726.*

LES personnes ignorées font trop peu d'honneur à celles dont elles parlent, pour que j'ose mettre au grand jour ce que je pense de M. de Fontenelle; mais je ne puis me refuser en secret le plaisir de le peindre ici tel qu'il me paroît.

Sa physionomie annonce d'abord son esprit; un air du monde répandu dans toute sa personne, le rend aimable dans toutes ses actions.

Les agrémens de l'esprit en excluent souvent les parties essentielles. M. de Fontenelle rassemble tout ce qui fait aimer & respecter. La probité, la droiture, l'équité composent son caractère; une imagination vive, brillante, des tours fins, délicats, des expressions nouvelles, & toujours heureuses, en

font l'ornement. Son cœur est pur, ses procédés sont nets, sa conduite uniforme, & par-tout des principes.

Exigeant peu, justifiant ou excusant tout; saisissant toujours le bon, & abandonnant si fort le mauvais, que l'on pourroit douter s'il l'a apperçu; difficile à acquérir, mais plus difficile à perdre; exact en amitié, scrupuleux en amour, l'honnête homme n'est négligé nulle part: propre aux commerces les plus délicats, quoique les délices des Savans; modeste dans ses discours, simple dans ses actions; la supériorité de son mérite se montre, mais il ne la fait jamais sentir.

De pareilles dispositions persuadent aisément le calme dans son ame; aussi la possède-t-il si fort en paix, que toute la malignité de l'envie n'a point eu encore le pouvoir de l'altérer. Enfin l'on pourroit dire de lui ce qui a déjà été dit d'un autre grand homme (c), qu'il honore l'humanité.

(c) *M. de Turenne.*



L E T T R E

De M. DE BREVEDENT à Madame DE FORGEVILLE, qui lui avoit demandé de la part de M. l'Abbé Trublet, s'il n'avoit point quelques Lettres de M. de Fontenelle (d).

11 Mars 1758.

J'E ne vous ai point cru en l'autre monde, Madame; j'ai su au contraire par tout ce qui a parlé de vous, combien vous faisiez d'honneur à celui-ci. J'ai seulement pensé qu'aussi touchée que vous l'avez été de la plus grande des pertes, il vous restoit peu de sensibilité pour tout ce qui étoit incapable de la réparer. Vous jugez bien, par ce sentiment, que l'apparence de

(d) J'ai cru pouvoir placer cette Lettre à la suite de celles de M. de Fontenelle à Madame de Forgeville, parce qu'elle m'a paru propre à justifier ce qu'on y a lu sur M. de Brevedent. Quoique je le fasse sans lui en avoir demandé la permission, je me flatte qu'il ne le trouvera point mauvais.

votre oubli m'a bien plus engagé à vous plaindre, que porté à me plaindre de vous. Je suis bien plus flatté qu'il ne me seroit possible de l'exprimer, du souvenir que la vue de M. de Brou^(e) vous a rappelé. Je vois que je n'ai rien perdu de cette bonté dont vous m'honoriez, & qui, en vérité, est & sera toute ma vie un des principaux biens qui m'en puissent rendre la durée agréable. J'y compte si fort, sur la parole que vous daignez m'en renouveler, que j'ose vous prier, malgré votre aversion pour l'écriture, de me donner quelquefois de vos nouvelles. Vous ne sauriez faire cette grâce à qui que ce pût être qui s'intéressât plus sincèrement que moi à tous les détails de ce qui regarde & votre santé & vos plaisirs; car il en faut chercher, & il ne seroit point du tout sage de s'abandonner à tout le dégoût que peut inspirer la privation d'une société trop délicieuse, puisqu'elle ne devoit pas toujours durer.

Je ne puis rien fournir à M. l'Abbé Trublet, n'ayant jamais été ni pu pré-

(e) Alors Intendant de Rouen, mort depuis de la petite vérole.

tendre à être en commerce de Lettres avec M. de Fontenelle. Eh , bon Dieu ! je n'aurois eu garde d'en abuser à ce point, quand même j'aurois pu penser qu'il auroit eu assez de complaisance pour ma vanité, pour s'y prêter jusqu'à ce degré. J'ai assurément toujours trop respecté ses occupations , & même son loisir. Ah ! personne, je crois, personne, hors vous & moi, n'a été rempli pour cet admirable homme, de toute la vénération qui lui étoit dûe.

Assurez , je vous supplie , M. l'Abbé Trublet de , &c. Si je ne puis contribuer en rien à ce qu'il fera pour son illustre ami , je puis bien l'assurer que nul autre que moi ne jouira avec plus de sensibilité de tout ce que promet au Public l'idée qu'on a de lui, & de l'amitié qui le guide.

Je vous fais mon sincere compliment d'avoir , après votre malheur , trouvé une amie comme Madame Geoffrin ; c'est assurément le secours le plus digne de votre douloureuse situation & de votre cœur.

Madame * * a été d'une sensibilité à l'honneur de votre souvenir , dont tout autre que moi pourroit être sur-

pris ; mais elle m'a vainement chargé de vous l'exprimer. Ferois-je mieux pour les autres que pour moi ? Suppléez donc toujours à tout , puisque vous réduisez les gens à des sentimens au-dessus de l'expression.

L E T T R E

De M. DE FONTENELLE sur Eléonore d'Yvrée , ou les malheurs de l'Amour , petit Roman de Mademoiselle Bernard , imprimé pour la première fois en 1687. La Lettre de M. de Fontenelle parue dans le Mercure de Septembre de la même année (f).

QUE donneriez-vous, Madame , à un homme qui vous apprendroit que, selon toutes les apparences , le

(f) On fait les liaisons de M. de Fontenelle avec Mademoiselle Bernard , née comme lui à Rouen. Il l'aida dans plusieurs de ses Ouvrages. On peut voir son article dans le *Moréri* , & ce que M. l'Abbé Trublet a dit d'elle dans ses *Mémoires sur M. de Fontenelle* , pag. 24 & 301. Après *Eléonore d'Yvrée* , Mademoiselle Bernard publia deux autres Romans , le *Comte d'Amboise*

goût des Romans va se rétablir ? Je suis assuré que vous recevriez avec plaisir une pareille nouvelle , & c'est moi qui serai assez heureux pour vous la porter. Nous nous imaginions que le siècle avoit perdu ce goût-là ; nous croyions l'avoir perdu nous-mêmes ; mais il est aisé de voir d'où cela venoit. On ne faisoit plus de Romans , & le goût périssoit , faute de sujets sur quoi il pût s'exercer. Je viens de faire une lecture qui m'a rendu l'ancienne vivacité que j'ai eue pour ces sortes d'Ouvrages , & que j'espère qui réveillera aussi la vôtre. Je vous parle d'*Éléonore d'Yvrée* que je vous envoie. C'est un petit sujet peu chargé d'intrigues , mais où les sentimens sont traités avec toute la finesse possible. Or , sans prétendre ravaler le mérite qu'il y a à bien nouer une intrigue , & à disposer les

& *Inés de Cordoue*. Ils eurent encore beaucoup de succès , le premier sur-tout ; & ils ont été souvent réimprimés depuis , soit séparément , soit en différens Recueils d'Ouvrages du même genre. La finesse dans les pensées & la délicatesse dans les sentimens , en font le principal caractère. Comme c'est aussi celui de *M. de Fontenelle* , on a toujours cru qu'il y avoit eu quelque part ; & il n'en disconvenoit pas avec ses amis particuliers.

Événemens de sorte qu'il en résulte de certains effets surprenans, je vous avoue que je suis beaucoup plus touché de voir régner dans un Roman une certaine science du cœur, telle qu'elle est, par exemple, dans *la Princesse de Cleves*. Le merveilleux des incidens me frappe une fois ou deux, & puis me tēbute; au lieu que les peintures fidelles de la nature, & sur-tout celles de certains mouvemens du cœur presque imperceptibles, à cause de leur délicatesse, ont un droit de plaire qu'elles ne perdent jamais. On ne sent, dans les aventures, que l'effort de l'imagination de l'Auteur; & dans les choses de passion, ce n'est que la nature seule qui se fait sentir, quoiqu'il en ait coûté à l'Auteur un effort d'esprit que je crois plus grand. Vous trouverez dans *Eléonore d'Yvrée* beaucoup de beautés de cette dernière espece, & des beautés fort touchantes. *Eléonore*, le Duc de *Misnie* & *Matilde* y sont dans une situation douloureuse, qui vous remplit le cœur d'une compassion fort tendre, & presque égale pour ces trois personnes, parce qu'aucune des trois n'a tort, & n'a fait que ce qu'elle a dû faire. Le

style du Livre est fort précis; les paroles y sont épargnées, & le sens ne l'est pas. Un seul trait vous porte dans l'esprit une idée vive, qui, entre les mains d'un Auteur médiocre, auroit fourni à beaucoup de phrases, si cependant un Auteur médiocre étoit capable d'attraper une pareille idée. Les conversations sont bien éloignées d'avoir de la longueur; elles ne consistent que dans ces sortes de traits qui vous mettent d'abord, pour ainsi dire, dans le vif de la chose, & rassemblent en fort peu d'espace tout ce qui étoit fait pour aller au cœur. Enfin, on voit bien que la personne qui a fait ce Roman-là, a plus songé à faire un bon Ouvrage, qu'un Livre; car, comme on se propose d'ordinaire, pour un Livre, une certaine étendue, & même un certain volume, on n'a pas accoutumé d'être plus avare de paroles, que de pensées. Je ne vous en dirai pas davantage, Madame; aussi bien vous ne croirez de tout ceci que ce que votre cœur en sentira: mais pour cette fois j'espère bien être d'accord avec lui.



A V I S

SUR LE MORCEAU SUIVANT.

Il fut lu par M. de Fontenelle dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences d'après Pâques 1735, & ne se trouve pourtant point dans l'Histoire de cette Compagnie : c'est ce qui a engagé à le placer ici.

L'ACADÉMIE croit que le Public fera bien aise d'apprendre qu'après qu'elle a fait la description actuelle de la méridienne de *Paris* dans toute l'étendue du Royaume, depuis son extrémité septentrionale jusqu'à sa méridionale, & ensuite la description de la perpendiculaire à cette méridienne pareillement dans toute l'étendue du Royaume, de l'orient à l'occident, deux travaux pénibles & importants, elle vient d'entreprendre un nouveau travail du même genre, sans comparaison plus pénible, & si important, qu'on ne peut s'en passer, si l'on veut rendre les deux autres aussi par-

faitement utiles qu'ils le peuvent être : c'est la description actuelle de quelques degrés terrestres pris sous l'équateur, ou, si les difficultés sont invincibles ; celle d'une portion de méridienne qui parte de l'équateur, ou de quelque lieu fort proche. Par-là on connoîtra avec plus de certitude l'inégalité des degrés terrestres, si elle est croissante ou décroissante de l'équateur vers les pôles. La célèbre question de la figure de la terre, célèbre du moins parmi les Savans, sera plus immédiatement décidée ; &, ce qui regarde toute la société des hommes les cartes géographiques deviendront plus exactes, & la navigation plus sûre.

Il y a quelques jours que Messieurs *Godin, Bouguer & de la Condamine*, accompagnés de toute la suite qui leur est nécessaire, sont partis pour aller exécuter ce grand dessein dans le *Pérou*, dans de vastes pays presque inhabités, où ils ne trouveront ni les commodités que demandent les voyages, ni même assez d'objets qui donnent prise à leurs opérations géométriques : ils les feront dans des terres qui n'y sont, pour ainsi dire, nullement préparées,

&c

& qui, à cet égard, autant qu'à aucun autre, sont encore sauvages.

M. de Jussieu, frere de deux de nos Académiciens, habile Botaniste, & savant dans l'Histoire naturelle, s'est joint aux Géomètres ou Astronomes; aussi rien ne sera négligé de tout ce qui s'offrira dans le cours du travail principal, & l'on acquerra en chemin des connoissances de surcroît. Toute la Troupe est honorée des ordres & des bienfaits du Roi, & de ceux du Roi d'*Espagne*; mais malgré la protection & les faveurs des deux Monarques, combien de fatigues, & de fatigues effrayantes, inséparables d'une telle entreprise! Combien de périls imprévus, & quelle gloire n'en doit-il pas revenir aux nouveaux Argonautes!



Dans le remerciement à Messieurs de l'Académie Françoisse, prononcé par M. Linant le 25 Août 1744, au sujet de trois Prix de Poësie qu'il avoit remportés, on trouve les vers suivans sur M. de Fontenelle.

SUR tous les Arts, par Minerve inspiré ;
Un Sage que les Jeux entourent ,
Y montre le savoir de mille fleurs paré.

Les Graces, les Plaisirs à ses leçons accourent ;
Ravis que Fontenelle, à leurs charmes livré,
Soit encore le flambeau de ce siecle éclairé.

Après que M. Linant eut achevé son remerciement, M. de Fontenelle, Directeur de l'Académie, lui dit :

Tout le monde fait combien le droit des trois Enfans étoit honorable & précieux chez les anciens Romains ; vous avez ici pareillement, Monsieur, le droit des trois Enfans, tous couronnés. Je vous en dirois davantage, si les louanges excessives dont il vous a plu de m'honorer, ne me rendoient assez légitimement suspect.



HUIT LETTRES
DU CHEVALIER D'HER,
(PAR M. DE FONTENELLE)

Supprimées dans les dernières Editions (g).

LETTRE PREMIERE.

*A Mademoiselle de J. . . . en lui envoyant
des Pâtés d'un Sanglier qui l'avoit pensé
blesser à la chasse.*

C'est la onzieme de la premiere partie dans
la premiere Edition.



J'AI couru un grand péril,
Mademoiselle ; mais enfin
mon ennemi est défait, & je
vous l'envoie en pâte. Je l'ai
fait bien saler & épicer, pour conserver
la mémoire de mon triomphe, en mon-

(g) Voyez l'avertissement de la seconde Edi-
tion. On l'a réimprimé dans le Tome X des
Vij

trant ce cadavre. Si j'avois eu le secret des anciens Egyptiens, je l'eusse embaumé, & j'eusse fait de mon Sanglier une Momie; cela eût duré une infinité de siècles. Mais, par malheur, nous autres Modernes, nous n'avons point d'autre secret que la pâtisserie. Figurez-vous, Mademoiselle, que, comme j'étois à la chasse avec M. le Baron de.... l'animal que vous voyez, ne trouva pas bon que je le tuasse. Il fuyoit, & tout d'un coup il retourna vers moi avec fureur. Là-dessus je m'arrêtai pour délibérer. Je ne savois s'il n'étoit point envoyé de votre part contre moi; car tout ce qui me paroît bien redoutable, je crois aussi-tôt qu'il me vient de vous. Je savois bien qu'en ce cas-là, mon devoir de parfait amant étoit de me laisser manger. Mais quand j'eus bien examiné le Sanglier, je ne trouvai pas qu'il eût l'air si aimable, que l'ont vos rigueurs & vos cruautés. Il restoit encore une grande difficulté; savoir, si je ne devois pas mourir, pour finir les

*Œuvres de M. de Fontenelle, première partie, page 80. La première Edition des Lettres du Chevalier d'Her** est de 1683. Elles parurent immédiatement après les Dialogues des Morts;*

tristes destinées que vous me faites :
mais ce sentiment me parut trop inté-
ressé pour le suivre ; & je crus qu'il y
alloit de votre honneur , qu'un Amant
qui vous est aussi fidelle que moi , vécût ,
quoiqu'il n'y trouvât pas son compte.
Le zèle que j'ai pour votre gloire ,
coûta donc la vie au pauvre Sanglier ,
qui ne croyoit pas avoir affaire à un
homme animé par un motif si puissant.
Je le perçai d'un coup de mousqueton ,
& je ne crois pas qu'une autre fois des
Sangliers osent se jouer à ceux qui
conservent leur vie pour vous. Je serai
trop heureux , Mademoiselle , si vous
mangez de celui-ci avec quelque sen-
timent de vengeance , sur ce qu'il m'a
osé mettre en péril , & si cela vous en
releve le goût.



L E T T R E II.

*LA M. C..... sur le tremblement de terre
qui arriva à Paris en 1682.*

Treizieme de la premiere partie.

IL faut avoir recours aux Philoso-
phes dans les occasions. On se mo-
que d'eux, quand on est en sûreté;
mais quand la terre tremble, on les
respecte. Nous croirons, Madame de
B..... & moi, qu'il n'y a point de
teints, & que les bêtes sont des ma-
chines, & tout ce qu'il vous plaira,
pourvu que vous nous disiez quel re-
mede on peut trouver à un tremble-
ment de terre. Nous pensions que le
plancher de *Paris* fût fort bon, mais il
n'est pas si ferme que nous l'avions
cru. On nous dit qu'il y a des pétards
& des façons de mines qui le soulèvent;
franchement cela n'est point agréable.
Nous ne voudrions pour rien loger sur
des mines. Ces tremblemens de terre
font des renversemens terribles; ils
mettent des rivières où il n'y en a ja-

mais eu; ils en engloutissent quelque-fois; ils font paroître de nouvelles montagnes, & disparoître les anciennes. Pour nous, nous trouvons les choses fort bien comme elles sont, & nous serions fâchés qu'il y eût rien de changé. Nous regretterions la plus petite riviere & la plus petite montagne des environs de *Paris*. Ce qui me rassure un peu, c'est que je ne crois pas que la terre osât entreprendre d'avaler une si grande ville: mais si j'étois dans la petite bicoque où vous êtes, j'aurois grand'peur; la terre ne sauroit si peu bâiller, qu'elle ne l'engloutisse. Elle ne vient d'avoir qu'un petit frisson qui lui a couru entre cuir & chair; mais Dieu la préserve d'une fièvre violente. Apprenez-nous un peu ce que dit la Philosophie de tout cela, & si elle demeure les bras croisés sans y mettre ordre. Pour moi, depuis que j'ai senti mon lit aller & venir, se hausser & se baisser, je ne crois plus qu'il y ait rien de sûr dans le monde.



L E T T R E I I I.

*A Mademoiselle de V..... sur un cheveu
blanc qu'elle avoit.*

La cinquante-quatrième de la seconde partie.

JE vis hier, Mademoiselle, un homme qui avoit assisté à un des plus agréables spectacles du monde. Vous étiez à votre toilette, & il dit que dès que vous eutes ôté un petit bonnet, & lâché quelques cordons, il vit tout d'un coup le plancher couvert d'une forêt de cheveux noirs. Il ne savoit d'abord d'où tant de cheveux pouvoient venir; il voulut remonter jusqu'à leur origine; & après qu'il eut fait des yeux un assez long chemin, il remarqua qu'ils venoient tous de votre tête. Il n'eût pas cru que de votre tête il eût pu rien partir qui fût arrivé jusqu'au plancher. Mais ce qui le surprit encore davantage, c'est que parmi tous ces cheveux, il en apperçut un d'une blancheur très-éclatante. Peut-être dans cette effroyable quantité que vous en
avez,

avez, il faut qu'il s'en trouve de toutes les façons: que fait-on si, en cherchant bien, on n'en découvroiroit pas de rouges & de verds? Dans un si grand nombre, rien n'est impossible. Cependant je croirois plus volontiers que ce cheveu blanc auroit quelque cause particulière, & qu'il faudroit l'attribuer à quelques soucis qu'on vous auroit donnés. Et quels soucis? Je vous demande pardon, mais franchement je n'en connois que d'une espece qui puisse faire blanchir les cheveux d'une si belle brune. Il y a quelqu'un caché dans la foule de vos adorateurs, à qui vous voulez plus de bien que vous ne dites. Ah! trois & quatre fois heureux l'auteur de ce cheveu blanc! Je mourrois satisfait, si j'en avois fait autant en toute ma vie. Cependant je doute fort que j'y puisse réussir, quand même vous prendriez en moi tout l'intérêt possible. Je serois si soumis, si assidu, si fidelle, que mon procédé ne vous pourroit jamais donner assez d'inquietude pour blanchir un seul de vos cheveux; & s'il ne tenoit qu'à cela, vous les auriez encore avec moi à l'âge de quatre-vingts ans aussi bruns.

que vous les avez. Aimez-moi, Made-
moiselle, si vous m'en croyez, pour la
conservation de leur belle couleur;
ou, si ce parti ne vous plaît pas, du
moins aimez avec un peu plus de mo-
dération celui que vous aimez. Ne sau-
riez-vous avoir un peu de passion, sans
blanchir aussi-tôt ? Tâchez de vous
y prendre un peu moins violemment.
L'amour est fait pour mettre un nou-
veau brillant dans vos yeux, pour
peindre vos joues d'un nouvel incar-
nat, mais non pas pour répandre des
neiges sur votre tête. Son devoir est
de vous embellir; ce seroit grand'pi-
tié qu'il vous vieillît, lui qui rajeunit
tout le monde. Arrachez de votre tête
ce cheveu blanc, & en même temps
arrachez en la racine qui est dans vo-
tre cœur, & prenez des affections plus
gaies.



L E T T R E I V.

À LA MÊME, SUR LE MÊME SUJET.

La cinquante-cinquieme.

NE vous plaignez point, Mademoiselle, que ce cheveu blanc, qui devoit naturellement, dites-vous, passer pour une marque de sagesse, n'ait passé chez moi que pour une marque d'amour, c'est-à-dire, de folie, selon votre interprétation. Telle est la condition des jeunes & jolies personnes; elles peuvent par quelque grand hasard être sages, mais on n'est pas obligé de le croire. Qu'elles en donnent tant de preuves qu'il leur plaira, il y a toujours des incrédules. Vous vous êtes peut-être blanchi ce cheveu à méditer profondément sur la vanité des choses de ce monde, sur la briéveté de la vie, sur l'inutilité de tout ce qui nous occupe; mais ne pensez pas, s'il vous plaît, vous faire honneur d'avoir élevé vos pensées si haut. Vos cheveux en fussent-ils devenus plus blancs que

ceux de Madame. qui n'a pourtant jamais eu de ces sortes de pensées, cela ne serviroit de rien à votre réputation. Renoncez à la morale, Mademoiselle, ou renoncez à l'aimable figure que vous avez: ce sont deux choses incompatibles; on ne vous les permettra point toutes deux ensemble; & quand il s'agira de deviner la cause de votre cheveu blanc, on l'attribuera plutôt à une infidélité qu'on vous aura faite, qu'à la sagesse de vos réflexions. Ce seroit pourtant une chose incroyable qu'on vous fît une infidélité, mais il le seroit encore davantage que vous fîssiez des réflexions.

L E T T R E V.

A Mademoiselle de V. sur ce qu'elle alloit apprendre à chanter.

La cinquante-fixieme.

JE rentre au logis, Mademoiselle; après avoir couru toute la matinee pour trouver. Il a eu de la peine à me promettre trois visites par semaine

pour vous; & je ne fais, quoique je les aie obtenues, si je l'ai pressé avec toute la chaleur possible de me les accorder. Je ne contribue pas trop volontiers à vous faire avoir de nouveaux charmes; vous n'en avez déjà que trop, & s'il ne tenoit qu'à moi, je retrancherois plutôt que d'ajouter. Je tremble, quand je songe que vous saurez chanter, & qu'assurément vous chanterez bien, car vous le voudrez. Votre bouche, qui n'est encore que je ne fais quoi d'incarnat & de façonné, fait déjà me troubler quand je la regarde; & que fera-ce, quand il sortira de-là des sons tendres & doux? Je vous avouerai pourtant que ce seroit toute autre chose, si ces sons tendres & doux n'étoient point notés, si vous les preniez dans votre cœur, & non sur un papier, & si c'étoit un maître à aimer, plutôt qu'un maître à chanter, qui vous les eût appris.



L E T T R E V I.

A M. D E B.....

*Récit d'une querelle qu'il avoit , pour avoir
préféré les personnes maigres à celles qui
étoient grasses.*

La cinquante-septieme.

CROIRIEZ-vous bien que j'ai une querelle sur les bras , moi qui n'en ai point encore eue depuis que je suis dans le Service ? J'avois dîné l'autre jour bien tranquillement dans mon auberge , & au sortir de table , je me promenois dans la cour avec quatre ou cinq Cavaliers. Les nouvelles avoient été épuisées pendant le dîner ; de quoi s'entretenir après les nouvelles ? Il ne restoit plus que les Dames. Une conversation d'auberge ne pouvoit pas rouler sur des matieres de galanterie aussi fines & aussi délicates que les conversations de *Clélie*. On ne parla point des différences de l'amour & de l'amitié , ni de l'art de démêler le procédé

de l'esprit d'avec celui du cœur; il fut seulement question de savoir lesquelles sont les plus belles des grosses personnes ou des maigres. Puisqu'il falloit choisir une extrémité, je me déclarai pour les maigres. Il y avoit là un Capitaine réformé, qui commença à soutenir le contraire avec chaleur. Il fallut que j'élevasse mon ton naturel pour répondre au sien. Je tournai en ridicule la majesté qu'il attribuoit aux grosses personnes, & je le fis si heureusement, que les rieurs se mirent de mon côté. Quand il voulut se moquer des maigres, on ne rit point : voilà mon homme au désespoir. J'avoue que le triomphe des maigres m'enfla le cœur, & que je pris un air victorieux. Il voulut s'en venger par quelques paroles qui s'adressèrent personnellement à moi; mais ces autres Messieurs crurent qu'il étoit de leur devoir de faire finir la conversation. Ils m'ont dit que ce qui l'avoit mis dans les intérêts de l'embonpoint, est une très-grosse personne qu'il adore : mais ils eussent dû me faire quelque signe, pour m'en avertir; & comme je ne suis amoureux d'aucune personne qui soit maigre,

j'eusse cédé aussi-tôt. Il y a peut-être quinze jours que cela s'est passé. J'ai fait des avances à M. le Capitaine, pour lui faire oublier notre dispute; mais il ne me paroît pas disposé à entendre parler d'accommodement. Je crois qu'il veut avoir ce mérite-là auprès de sa Maîtresse, & que dans les tendres protestations qu'il lui fait, il y mêle des sermens de ne pardonner jamais aux ennemis de l'embonpoint. Hier, je voulois aller à une certaine heure précise chez une assez jolie femme: le temps me pressoit; on n'avoit pas trouvé mes porteurs; j'y allois à pied & fort vite. Je poussai un peu quelqu'un en passant dans une rue; justement c'étoit le Capitaine, qui me dit fierement: *Morbleu, Monsieur, prenez garde à ce que vous faites.* Comme je n'avois pas un moment à perdre, je lui répondis d'un air chagrin, & sans regarder: *Je n'ai pas le loisir de me battre contre vous, j'ai autre chose à faire;* & je passai outre. Il eût été ravi d'avoir une occasion de ferrailer; mais franchement, je n'eus pas assez d'honneur dans ce temps-là pour lui tenir tête. Je ne fais ce qui arrivera de tout ceci; il

feroit plaifant que la queftion de la groffeur ou de la maigreur des Dames , nous envoyât devant Messieurs les Maréchaux de France. Je remarque que mon ennemi va par les maifons, animant & foulevant toutes les groffes perfonnes contre moi ; & depuis quelques jours je trouve qu'elles me regardent de mauvais œil. Que ferai-je , mon pauvre ami , dans un péril fi preffant ? Je crois n'avoir pas d'autres reffources , que d'armer toutes les maigres pour ma défenfe.

L E T T R E V I I.

A Mademoifelle de J. fur le chagrin qu'il a de la quitter , pour aller fervir en Flandres.

La cinquante-huitieme.

JE demande pardon au Roi & à ma Patrie, du regret que j'ai de partir pour les Pays-Bas, & d'aller trouver mon Régiment; mais en vérité, Mademoifelle, vous êtes bien aimable, & je vous laiffe avec un Rival. Dès que

vous ne me verrez plus, vous oublierez combien je vous aimée, & vous croirez que mon Rival vous aime assez; mais prenez, je vous prie, un état de mon amour, pour le pouvoir toujours comparer au sien. Hélas, il va représenter sur votre cœur tout ce que nous allons faire dans les Pays-Bas, assauts, embuscades, surprises, &c. Que fera ce, s'il réussit, comme nous réussirons, sans doute? Quand nous aurons bien pris des villes, j'y suis peut-être pour la vingt millieme partie de la gloire; mais quand à mon retour, je trouverai votre cœur pris, j'y suis pour tout. Je tâcherai à mériter que la Gazette parle de moi, pour vous faire souvenir de mon nom : mais le malheur est que je ne pourrai pas faire mettre mes soupirs dans la Gazette; & mon nom sans mes soupirs, c'est bien peu de chose. Il me semble qu'il y a un fort mauvais ordre pour les Amans qui vont à la guerre. Le Roi donne à ceux qui ont des affaires & des dettes, de certaines Lettres d'Etat, par lesquelles les poursuites que leurs créanciers feroient contr'eux, sont arrêtées, tandis qu'ils sont en campagne

pour le service de Sa Majesté ; autrement il seroit bien cruel qu'ils trouvaissent à leur retour , qu'on se seroit servi de leur absence pour renverser tout chez eux. Ne devoit-il pas y avoir aussi pour les Amans des Lettres d'Etat , qui empêcheroient , pendant qu'ils sont à l'armée , qu'on ne profitât de leur éloignement pour leur enlever le cœur de leurs Maîtresses ? On revient chez soi , après avoir exposé sa vie pour son Prince ; on trouve une infidelle de la façon d'un homme de Robe , ou d'un Citadin. C'est là un grand désagrément dans le Service ; & quand Messieurs les Ministres y auront pensé , je crois qu'ils y remédieront. Il n'y aura que les belles qui voudront peut être s'y opposer , à cause de la trop grande fidélité qu'on exigeroit d'elles , ou de l'inutilité de vie où elles seroient réduites pendant toutes les campagnes ; mais il n'importe : le bien public le doit emporter sur tout ; le Roi seroit assurément mieux servi. Je vais tâcher d'inspirer cette pensée à ceux qui approchent les Puissances ; & si je puis , je vous obligerai bien à m'être fidelle , en vertu d'une Décla-

ration du Roi, puisque vous ne voulez pas l'être naturellement.

L E T T R E V I I I .

A Madame en lui envoyant du vermillon pour une de ses amies.

La cinquante-neuvieme.

VOUS m'honorez beaucoup, Madame, de m'avoir choisi pour me confier les besoins du teint d'une de vos amies. Je vous envoie le meilleur vermillon de Paris. Je souhaite que la Dame pour qui vous me l'avez demandé, & que je crois deviner, en soit contente, & que M. le Comte de y soit trompé: mais je crains que son vermillon ne lui soit assez inutile, si l'on vous voit toujours toutes deux ensemble, comme à l'ordinaire. Votre teint enlaidit plus le sien, que mon rouge ne pourra l'embellir. Si vous vouliez être amie généreuse, vous prendriez un peu de ce que je vous envoie, pour avoir le teint moins beau, & n'effacer pas celui de Madame

de.....avec tout le secours qu'il pourra avoir. Peut être même le devriez vous faire par votre propre intérêt; car, parce que vous aurez un incarnat plus vif que Madame de..... on croira qu'il sera emprunté, & que le sien sera naturel. Au reste, Madame, soyez sûre du secret que vous me demandez. J'ai une égale discrétion pour les cœurs & pour les teints qui ont de la confiance en moi; & vous verrez que, quand je rencontrerai votre amie, je serai le premier à admirer ce que j'ai acheté.

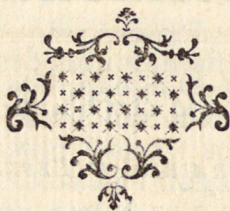
AVERTISSEMENT

De la premiere Edition des *Lettres du Chevalier d'Her***, en 1683.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

JE ne fais si ces Lettres passeroient aisément pour être d'un Grammairien fort exact dans la Langue; mais on reconnoîtra qu'elles sont d'un homme du monde, qui parle agréablement, &

qui écrit comme il parle. On dit que ce doit être là le caractère des Lettres. On n'a rien voulu changer en celles-ci; & à la réserve de quelques endroits qu'on a retranchés, parce que c'étoit quelque chose de trop particulier qu'on n'auroit pas assez entendu, on les donne telles qu'elles ont été envoyées dans les divers temps que l'Auteur les a écrites. Ceux à qui elles s'adressent, rendront témoignage de cette vérité. Ce sont gens très-connus pour la plupart, & qui ont beaucoup d'estime pour le Cavalier qui a commercé avec eux.





POÈSIES

DIVERSES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

*Tirées pour la plupart des anciens
Mercures.*

LE ROSSIGNOL, LA FAUVETTE
ET LE MOINEAU,

F A B L E.



Etendre Rossignol & le galant Moineau,

L'un & l'autre amoureux de la jeune Fauvette,

Sur les branches d'un jeune ormeau,

Lui parloient un jour d'amourette.

Le petit Chantre ailé , par des airs douce-
reux ,

S'efforçoit d'amollir le cœur de cette belle.

Je ferai , lui dit-il , toujours tendre & fidelle ;

Si vous voulez me rendre heureux.

De mes douces chansons vous savez l'harmoni-
e ,

Elles ont mérité le suffrage des Dieux.

Déformais je les sacrifie

A chanter vos beautés , votre nom en tous
lieux ;

Les Echos de ces bois le rediront sans cesse ;

Et j'aurai tant de soin de le rendre écla-
tant ,

Que votre cœur enfin sera content

De voir l'excès de ma tendresse.

Et moi , dit le Moineau , je vous baisera
tant.

A ces mots , le procès fut jugé dans l'instant

En faveur de l'oiseau qui porte gorge noire.

On renvoya l'Oiseau chantant ,

Voilà la fin de mon histoire.

En voici la morale , & qu'il faut retenir.

Beautés , qui tous les jours voyez dans vos
ruelles

Un tas d'Amans transis ne vous entretenir

Que de leurs vains soupirs , de leurs peines
cruelles ,

Et d'autres fades bagatelles ,

Songer

Songez à préférer le solide au brillant.
On se passe fort bien de vers, de chansonnette;
Le talent du Moineau, c'est là le vrai talent.
Je fais mainte Cloris du goût de la Fauvette,
A moins qu'il ne se trouve un tiers Oiseau don-
nant :

Alors il n'est pas étonnant
Que ce dernier gagne sur l'étiquette.

L'AMOUR NOYÉ (h).

1677.

Philis plongeait l'Amour dans l'eau,
L'Amour se sauvait à la nage;
Il revenait sur le rivage,
Philis le plongeait de nouveau.

Cruelle, disait-il, vous qui m'avez fait naître,
Hélas! pourquoi me noyez-vous?
Est-ce que vous voulez m'empêcher de pa-
roître?

Prenez-en un moyen plus doux.

(h) On avoit joué au jeu de noyer, où de deux per-
sonnes proposées à une troisième, celle-ci en noye une.
L'Auteur avoit été noyé douze fois par une jolie per-
sonne qu'il aimoit. *Note de l'Auteur.*

Je ne paroîtrai point, c'est une affaire faite ;
Je ne vous ferois pas pourtant de déshonneur :

Au lieu de me noyer , donnez-moi pour retraite

Un petit coin de votre cœur.

Je vous réponds qu'il seroit impossible
De trouver un endroit plus propre à me cacher :

Comme on fait qu'il me fut toujours inaccessible ,

On ne viendra pas m'y chercher.

Philis ne l'en voulut pas croire ;
Ce n'est pas qu'après tout l'avis ne fût fort bon ;

Pour réponse elle le fit boire ,
Mais boire plus que de raison.

Tel qu'un petit barbet qu'à l'eau son maître en-voie ,

Et qui de ce péril , dès qu'il est échappé ,
Revient à son maître avec joie ,
Tout dégouttant & tout trempé ;

Tel l'Amour s'exposant à des rigueurs nouvelles ,

A peine sorti du danger ;

Revenoit vers Philis en secouant ses aîles,
Quoiqu'il fût que Philis alloit le replonger.

Les forces cependant à la fin s'épuiserent;
Il étoit las de faire le plongeon:
Il se rendit, & les bras lui manquerent,
Il fallut qu'il coulât à fond.

Le croira t-on? Philis en fut ravie;
Car elle le noyoit pour la douzieme fois.
Elle hérita de l'arc, des traits & du carquois;
Dont elle s'est fort bien servie.

Pour le petit Amour, je ne puis concevoir
Qu'à la nage onze fois il soit sorti d'affaire:
Sans beaucoup de vigueur, cela ne se peut
faire;
Le pauvre enfant n'en devoit guère avoir.

Il fut toujours mal nourri par sa mere.
Quoique l'espoir ne soit qu'une viande légère;
A peine fut-il né, qu'on le sevrâ d'espoir.

Si Philis un peu moins injuste,
L'eût traité comme il faut, en lui donnant le
jour,
C'eût bien été l'Amour le plus robuste
Que l'on eût vu de mémoire d'Amour.

ÉPITAPHE DE L'AMOUR.

Ci gît l'Amour ; Philis a voulu son trépas ,
L'a noyé de ses mains ; on n'en fait pas la cause.
Quoique sous ce tombeau son petit corps repose ,
Qu'il fût mort tout-à-fait , je n'en répondrois pas.
Souvent il n'est pas mort , bien qu'il paroisse
l'être.
Quand on n'y pense plus , il sort de son cercueil ;
Il ne lui faut que deux mots , un coup d'œil ,
Quelquefois rien , pour le faire renaître.



SONNET

*A une de ses amies, qui l'avoit
prié de lui apprendre l'Espagnol.*

1677.

PArce que l'Espagnol est une Langue fiere ;
Je vous le dois apprendre ? Hé bien , soit , com-
mençons ;

Mais ce que je demande à ma belle Ecoliere ,
C'est de ne se jamais servir de mes leçons.

Déjà si fierement votre ame indifférente
Oppose à mon amour, qu'il ne faut point aimer ,
Que même en Espagnol , y fussiez-vous savante ,
Vous auriez de la peine à vous mieux exprimer.

Croyez-moi , le François vaut bien qu'on le pré-
fere

A la rude fierté d'une Langue étrangere.
De ce qu'il a de libre , empruntons le secours.

Mais que de son côté , l'Espagnol se console ;
Car ne pouvons nous pas mêler dans nos amours ,
Et liberté françoise, & constance espagnole ?

ÉLOGE DE MARQUÈS,

Petit Chien Aragonois.

1677.

SAvez-vous avec qui, Philis, ce petit chien
Peut avoir de la ressemblance ?
Çà devinez, songez-y bien ;
La chose est assez d'importance.

Pour percer le mystère & vous y faire jour,
Examinez Marquès, son humeur, sa figure ;
Mais enfin cette énigme est-elle trop obscure ?
Vous rendez-vous ? Il ressemble à l'Amour.

A l'Amour ? direz-vous ! la comparaison cloche ;
Si jamais on a vu comparaison clocher.
Est-ce que de l'Amour un chien peut appro-

cher ?

Oui-dà, Philis, il en approche.

Mais en approcher ce n'est rien ;
Je dirai davantage, & j'augmenterai bien

La surprise que je vous cause.

Votre chien & l'Amour , l'Amour & votre chien ;

C'est jus vert, vert jus , même chose.

Marquès sur vos genoux a mille privautés ,

Entre vos bras , il se loge à toute heure ;

Et c'est là que l'Amour établit sa demeure ,

Lorsqu'il est bien reçu de vous autres beautés.

On voit Marquès se mettre aisément en colere ;

Et s'apaiser fort aisément.

Connoissez-vous l'Amour ? Voilà son caractère ;

Il se fâche & s'apaise en un même moment.

Afin que votre chien ait la taille mieux faite ,

Vous le traitez assez frugalement ;

Et le pauvre Marquès , qui fait toujours diete ,

Subsiste je ne fais comment.

L'Amour ne peut trouver chez vous de subsistance ,

Vous ne lui servez pas un seul mets nourrissant ;

Et s'il ne vivoit d'espérance ,

Je crois qu'il mourroit en naissant.

Avec ce petit chien vous folâtrez sans cesse

En folâtrant ce petit chien vous mord :

On joue avec l'Amour ; il badine d'abord ,

Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal ,
Ne rit-on pas de ses morsures ?
Encor que de l'Amour on sente les blessures ;
A l'Amour qui les fait , on ne veut point de mal.

On veut qu'un chien soit tel que quand il vient
de naître ;
Et de peur qu'il ne croisse , on y prend mille soins.
Il ne faut pas en rendre moins ,
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous caressez Marquès , parce qu'il est petit ;
S'il devenoit trop grand , il n'auroit rien d'aimable.

Un petit Amour divertit ;
S'il devient trop grand , il accable.

Mais j'entends que Marquès se plaint du mauvais tour
Que lui fait ma Muse indiscrete.

Ah ! vous me ruinez , vous gêtez tout , Poëte ;
Dit-il , en me faisant ressembler à l'Amour.

L'Amour n'est pas trop bien auprès de ma Maîtresse ;

Si vous ne le savez , elle l'a toujours fui ;
Etc'est assez pour perdre sa tendresse ,
Que d'avoir par malheur du rapport avec lui.

En

En mon état de chien, j'ai l'ame assez contente,
Je suis heureux par cent bonnes raisons.

J'ai bien affaire, moi, que vos comparaisons
Viennent troubler ma fortune présente.

Et si, pour ressembler aux Dieux,
Ma Maîtresse me disgracie,

A votre avis, m'en trouverai-je mieux?

Non, non, c'est trop d'honneur, je vous en re-
mercie.

Ah ! mon pauvre Marquès, ce seroit grand'pitié,

Qu'après avoir quitté pour elle pere & mere,

La patrie aux grands cœurs toujours aimable &
chere,

Tu te visses disgracié

Pour une cause si légère.

Non, cela ne se peut. Fais valoir tes appas :

Cher Marquès, ta Maîtresse aime que tu la flat-
tes ;

Careffe-la, tiens-toi sans cesse entre ses bras,

En aboyant, en lui donnant tes pattes,

Explique-toi le mieux que tu pourras.

Et loin qu'elle te soit cruelle,

Parce qu'avec l'Amour on te voit du rapport;

Fais que l'Amour trouve grace auprès d'elle,

Puisqu'il te ressemble si fort.

*L'INDIFFÉRENCE**A I R I S.**1678.*

SAns doute , belle Iris , je vous ai bien servie ;
Vous avez jusqu'ici vécu tranquillement ;
Mais depuis peu , dans votre train de vie ,
J'apperçois quelque changement.

Cet heureux temps n'est plus , ce temps si favorable

Pour un règne comme le mien ,
Où vous ne saviez pas que vous fussiez aimable ,
Où l'on ne vous en disoit rien.

Vous souffrez maintenant des gens qui vous le
disent :

Sur ce que vous valez , ils vous ouvrent les yeux ;
Et depuis qu'ils vous en instruisent ,
Vous en valez même encor mieux.

Vous voyez chaque jour votre mérite croître ;
Pourquoi faut-il qu'on vous l'ait découvert ?
Vous voudrez éprouver peut-être
A quoi tant de mérite sert.

Vous voudrez voir si la tendresse
Ne le sauroit pas mieux mettre en œuvre que
moi ;

Car il est , entre nous , d'une certaine espee
Assez propre à ce doux emploi.

Cultiver les talens d'une jeune personne ,
Animer sa beauté , façonner son esprit ,
Ce n'est pas un métier à quoi je sois trop bonne ;
L'Amour , dit-on , y réussit.

Dirai-je tout ce que je pense ?
Vous avez un Tircis , Iris , qui me déplaît ,
Qui , toujours en votre présence ,
Quoique vous dussiez bien prendre mon intérêt ,
Dit du mal de l'Indifférence.

Il dit que je ne suis propre qu'à vous gâter ,
Qu'il est mille plaisirs que vous pourriez goûter ,
Que je vous fais perdre votre bel âge :
Je suis lassé de tout cela ;
Et si vous le voulez écouter davantage ,
De bonne foi , je vous quitterai-là.

Aussi bien , si son amour dure ,
(Er franchement j'en ai grand'peur)
La victoire pour moi n'est pas chose trop sûre ;
Tant de soins , de respects , sont de mauvais au-
gure ,

Et m'annoncent toujours qu'il faut sortir d'un
cœur.

Encor si j'avois espérance
Que de votre froideur on dût se rebuter ;
Je ne voudrois pas vous quitter.
Et du moins j'aurois patience.

Mais Tircis n'est pas si-tôt las :
Il a de votre cœur entrepris la conquête.
Puisqu'il s'est mis ce dessein dans la tête ,
Je le connois , il n'en démordra pas.

Jusqu'à ce qu'à son point il vous ait amenée ,
Vous obséder sera son seul emploi ;
C'est une humeur tellement obstinée ,
Qu'il faut qu'on l'aime , ou qu'on dise pour
quoi.

Ainsi donc , j'aime mieux céder de bonne grace ,
Que de me voir obligée à céder ;
Votre cœur est de plus une espece de place ,
Que , sans beaucoup de peine , on ne sauroit
garder.

Je prévois qu'il faudroit le défendre sans cesse ,
Tout le monde l'attaquera.
Il est plus à propos qu'enfin je vous le laisse ,
Vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

Quand je m'en serai retirée ,
J'en veux chercher quelqu'autre où je demeure
en paix.

Il en est , & plusieurs , où je suis assurée
Qu'on ne m'attaquera jamais.

R É P O N S E

D' I R I S

A L'INDIFFÉRENCE.

1678.

QUoi ! vous m'abandonnez , hélas ! ma chere
hôtesse ,
Vous me dites adieu dans mon plus grand be-
soin :

A quoi bon de mon cœur avoir pris tant de soin ,
Pour fuir , quand on en veut surprendre la ten-
dresse ?

Mais quel sujet encor vous force à me quitter ?
Tircis médit de vous ; voyez la belle affaire !

Quoi ! pour des mots faut-il se rebuter ?

Vraiment vous ne résistez guère ;
Il ne faut rien pour vous épouvanter.

Z iij

Montrez-lui ce que c'est que cette indifférence
Qui regna si long-temps dans mon cœur en-
durci ;

Vous voyez qu'il se fie en sa persévérance ;
Hé bien, persévérez aussi.

Plus l'ennemi vous paroît redoutable ,
Et plus vous trouverez de gloire à mériter :
C'est justement parce qu'il est aimable ,
Qu'à de plus grands efforts il faut vous exciter.

De plus , quand vous m'aurez laissée ,
Si Tircis me laissoit , à parler franchement ,
Je serois bien embarrassée ,
De n'avoir plus ni vous ni mon Amant.

Donnez moi donc le temps d'éprouver sa conf-
rance ,
Avant qu'à vous quitter je puisse consentir ;
Après cela , si vous voulez partir ,
Il faudra prendre patience.

Souvent les Amans sont trompeurs ,
Et malgré tous leurs soins & toutes leurs dou-
ceurs ,

Il est bon que l'on se défende :
Car dès qu'ils sont les maîtres de nos cœurs ,
On remarque combien la différence est grande ,
De ces Amans soumis à des Amans vainqueurs

Mais enfin, si de moi vous vous trouvez trop
lasse,

Quand Tircis m'aura fait croire ce qu'il me dit,
Alors moi-même je vous chasse;

Ce Tircis dans mon cœur remplira votre place,
Je l'aimerai pour vous faire dépit.

A P O L L O N

A I R I S (i).

VOs vers, aimable Iris, ont fait du bruit ici,
On vous nomme au Parnasse une petite Muse.
Puisque votre début a si bien réussi,

Vous irez loin, ou je m'abuse.

Nos Poètes galans l'ont beaucoup admiré;

Les femmes beaux-esprits, telles que fut la Suze,
Pour dire tout, l'ont un peu censuré.

Je suis ravi que vous foyez des nôtres.

Etre le Dieu des Vers seroit un sort bien doux,
Si parmi les Auteurs il n'en étoit point d'autres,
Que des Auteurs faits comme vous.

(i) Cette Epître & la suivante font partie d'une
pièce imprimée dans le Mercure de Décembre 1677,
& intitulée: *Nouvelle à Madame de..... par l'Auteur
du Mercure.* Elles sont l'une & l'autre de M. de Fon-
tencelle; mais la *Nouvelle* n'en est pas.

J'ai sur les beaux esprits une puissance ca-
rière ;

Ils reconnoissent tous ma Jurisdiction.

A vous dire le vrai , c'est une nation

Dont je suis dégoûté d'une étrange manière.

Et même quelquefois dans mes brusques trans-
ports ,

Peu s'en faut qu'à jamais je ne les aban-
donne ;

Mais si les beaux esprits étoient de jolis corps ;

Je me plaindrois à l'emploi qu'on me donne.

Dès que vous me ferez l'honneur de m'invo-
quer ,

Fiez vous-en à moi , je ne tarderai guère ;

Et lorsque mon secours vous sera nécessaire ;

Affurez-vous qu'il ne vous peut manquer.

Je vous dirai pourtant un point qui m'embar-
rassé.

Un certain petit Dieu fripon ,

Je ne fais seulement si vous savez son nom ,

Il s'appelle l'Amour , a poussé son audace

Jusqu'à me soutenir en face ,

Que vos vers sont de ma façon ;

Et pour vous , m'a-t-il dit , consolez-vous , de
grace ,

Ce n'est pas vous dont elle a pris leçon.

Quoiqu'il se pare en vain de ce faux avantage,
Il a quelque sujet de dire ce qu'il dit :

Vous parlez dans vos vers un assez doux lan-
gage,

Et peut-être après tout l'Amant dont il s'agit,
Jugeroit que du cœur ces vers seroient l'ou-
vrage,

Si par malheur pour lui vous n'aviez trop d'es-
prit.

N'allez pas de l'Amour devenir l'écolière,
Ce maître dangereux conduit tout de travers;
Vous ne feriez jamais de piece régulière,
Si ce petit brouillon vous inspiroit vos vers.

Adieu, charmante Iris; j'aurai soin que la rime;
Quand vous composerez, ne vous refuse rien :
Mais que ce soit moi seul au moins qui vous
anime,

Autrement tout n'iroit pas bien.



L'AMOUR

A I R I S.

1678.

A Vez-vous lu mon nom , sans changer de
couleur ?

Votre surprise , Iris , n'est-elle pas extrême ?

Rassurez-vous ; mon nom fait toujours plus de peur
Que je n'en aurois fait moi-même.

Votre Ouvrage galant , début assez heureux ,
Entre Apollon & moi met de la jalousie.

Il s'agit de savoir lequel est de nous deux
Votre Maître de Poésie.

Franchement , Apollon n'est pas d'un grand
secours ;

En matière de vers je ne le craindrois guère ,
Et je le désirois de faire ,

D'aussi bons écoliers que j'en fais tous les jours.

Quels travaux assidus pour former un Poète ,
Et quel temps ne lui faut-il pas ?

On est quitte avec moi de tout cet embarras ;
Qu'on aime un peu , l'affaire est faite.

Cherchez-vous à vous épargner

Cent préceptes de l'art qu'il seroit long d'apprendre ?

Une rêverie un peu tendre

En un moment vous va tout enseigner.

J'instruis d'une manière assez courte & facile ;

Commencer par l'esprit, c'est un soin inutile ,

Fort long du moins , quand même il réussit.

Je vais tout droit au cœur , & fais plus de profit :

Car quand le cœur est une fois docile ,

On fait ce qu'on veut de l'esprit.

Quand vous fites vos vers , dites-le moi sans feinte ,

Les sentiez-vous couler de source & sans contrainte ?

Je vous les inspirois, Iris , n'en doutez pas.

Si, sortant lentement , & d'une froide veine ,

Syllabe après syllabe , ils marchaient avec peine ,

C'étoit Apollon en ce cas.

Lequel avouez-vous , Iris , pour votre maître ?

Je m'inquiète peu pour qui vous prononciez ;

Car enfin je le pourrois être

Sans que vous-même le fussiez.

Je ne penserois pas avoir perdu ma cause ,

Quand vous décideriez en faveur d'un rival ;

Et même *incognito* si j'avois fait la chose ;
 Mes affaires chez vous n'en iroient pas plus mal.

Mais quand je n'aurois point d'autre part à l'ouvrage ,

Sans contestation j'ai donné le sujet :

C'est toujours un grand avantage ,
 Belle Iris , j'en suis satisfait.

T I R C I S

A I R I S.

1 6 7 8.

IL y a aujourd'hui un peu plus d'un an que je vous ai vue pour la première fois , & par conséquent que je vous aime. C'est une journée trop remarquable , & qui a eu de trop grandes suites , pour l'oublier. Le pourrez-vous croire ? Les Amours l'ont solennisée ; & comme cette fête vous regarde , vous auriez sujet de vous plaindre , si je vous en laissois ignorer les particularités.

Le premier jour de Mai 1678 , on

porta un billet chez tous les Amours :
ils y trouverent ces quatre vers :

Les Amours font demain priés d'un grand dîné
Chez l'Amour, fils d'Iris, autrement la ***
Comme c'est le jour qu'il est né,
Il se met en frais & les traite.

Il y vint donc un très-grand nombre
d'Amours chez celui qui les avoit con-
viés; & aussi-tôt qu'il les vit :

Chers Amours, leur dit-il, avec un doux souris,
Nous célébrons une grande journée.
C'est aujourd'hui que je suis né d'Iris,
Aujourd'hui, je compte une année.

Quoi! vous n'auriez qu'un an, s'écria-t-on
Abus.

Vous paroissez trop grand & trop fort pour vo-
tre âge.

De bonne foi, dit il, je n'ai pas davantage,
Mais aussi je ne croîtrai plus.
A peine venois-je de naître,
Que j'étois déjà grand Amour.

Iris, qui me voyoit croître comme le jour,
S'imaginait que j'allois toujours croître;
Mais quand on croît si vite, il est un certain
point

Où l'on s'arrête de bonne heure:

Ainsi qu'Iris ne s'en étonne point.
Me voilà tel qu'il faut que je demeure.

Après ce peu de paroles qui furent
dites en arrivant, les Amours se mirent
à table, & chacun ayant pris place se-
lon son rang,

Le Maître du festin leur en fit l'ouverture
Par deux grands plats que l'on servit.
Dans l'un étoient des viandes en peinture,
Dans l'autre des billets qu'il disoit pleins d'es-
prit.

La plupart des Amours se mirent en colere.
Quoi ? s'écrierent-ils, vous moquez-vous de
nous ?

Viandes creuses & billets doux,
Est-ce là le repas que vous voulez nous faire ?
Eh quoi, reprit leur Hôte, est-ce que mes
billets

Ne seront pas pour vous une chere complete ?
Iris ne me nourrit que de semblables mets ;
Je vous traite comme on me traite.

Je ne fais pas comment il faut vous recevoir,
Si vous n'êtes content de ce qu'on vous pré-
sente ;

Car moi, sans vanité, qui crois bien vous va-
loir,

Il faut bien que je m'en contente.

Presque tous les Amours l'avoient déjà quitté ,
En pestant contre le régale.

Il étoit seulement resté

Quelques petits Amours de vie assez frugale ,
Lorsqu'il dit aux premiers : Revenez sur vos
pas ,

Je vous ferai servir des viandes moins légères ;
Pour moi , vous souffrirez que je n'y touche
pas ,

Il faut que je m'en tienne à mes mets ordi-
naires.

Il parut aussi - tôt un service dont
tous les Amours furent fort satisfaits.
Comme leur Hôte mangea fort peu ,
il s'appliqua à les divertir par son en-
tretien. Il leur apprit que sa naissance
avoit été précédée de quelques prodiges ;
car ce n'étoit pas un Amour du
commun. Ces prodiges étoient que ,
quelque temps avant qu'il naquît , le
feu avoit pris à tous les Livres de morale
qu'avoit son pere , nommé Tircis , jeune
homme qui faisoit fort le Philosophe ;
& que le Mercure galant étant apparu
une nuit en songe à sa mere Iris , lui
avoit dit ces mots : *Aime, & je t'immor-
talise.* La conversation tourna ensuite
sur Tircis & sur Iris mêmes ; on de-

manda au maître du festin comment ils étoient ensemble, ou s'il l'aimoit mieux, comment Tircis étoit dans l'esprit d'Iris. Voici sa réponse.

Ce Tircis qui lui rend mille hommages constants,

Aux dépens de son cœur veut qu'elle les achette.

Iris, qui ne sauroit désavouer la dette,

Pour le payer lui demande du temps.

Cependant, s'il reçoit une œillade flatteuse,

Er quelques mots douteux qu'il entend comme il veut,

Il croit que sa fortune est encor trop heureuse;

Car d'une méchante payeuse

On tire toujours ce qu'on peut.

Quand il lui dit qu'il faut qu'elle s'acquitte;

Qu'elle ne fait que s'endetter,

Elle dit que la dette est encore trop petite,

Pour se presser de l'acquitter;

Que quand elle fera plus grande,

Elle paîra les soins qui se trouveront dûs;

Et que c'est ce qu'elle demande,

Que de s'endetter encore plus.

Peut-être que depuis le temps qu'elle diffère;

Sa promesse est un peu sujette à caution;

Peut-être tout d'un coup fera-t-elle l'affaire:

Qu'en croyez-vous, Amours? Voilà la question.

Là-dessus

Là-dessus les avis furent partagés. Il y en eut qui dirent que vous m'aimiez, & ce fut là le plus petit nombre. Tout le reste prétendit que je n'étois point aimé, & leur opinion l'emporta par la pluralité des voix. Cette diversité d'avis vint de deux différens caracteres d'Amours qui étoient là. Les uns étoient de ces Amours délicats qui raffinent sur les moindres choses, & qui se croient heureux sur la foi des Interprètes muets. Les autres se moquoient de cette délicatesse, & ne se flattoient de la conquête des cœurs, qu'à bonnes enseignes.

Iris ainsé déjà, disoient les délicats,

Puisqu'elle sent qu'il faut un jour qu'elle aime.

De son cœur ébranlé vous voyez l'embarras !

Cet embarras, c'est l'Amour même.

Quand d'un cœur, par surprise, il s'est fait recevoir,

Il ne veut pas d'abord s'en déclarer le maître :

Jusqu'à ce qu'il ait mieux établi son pouvoir,

Il se ménage trop pour oser y paroître.

A la plus foible marque il faut le reconnoître,

Et l'on ne fait que l'entrevoir.

Tome XI,

Aa

Qu'il est doux à Tircis, dont les yeux sans re-
lâche

Cherchent du cœur d'Iris tous les replis secrets,
D'y démêler enfin un Amour qui se cache,
Et se trahit pourtant par de petits effets !
Peut être quand Iris avoueroit sa tendresse,
En entendre l'aveu seroit plaisir moins grand,
Que de la découvrir par cette heureuse adresse ;
Qui l'épie & qui la surprend.

De ces raffinemens, la méthode est subtile,
Répliquoient les Amours de l'avis opposé :
Mais si sur ces garants Tircis s'est reposé,
Tircis n'est pas trop difficile.

Puisqu'il ne faut, pour contenter ses vœux,
Qu'un peu d'espérance incertaine,
Sans doute ce n'est pas la peine

Qu'Iris en fasse un Amant malheureux.

Quelquefois exiger trop de reconnoissance,
C'est le moyen de n'être pas content.

Il se peut qu'en ce cas la Belle se dispense
De payer comme on le prétend :
Et vous voilà sans récompense.

Mais quand heureusement un esprit se repaît
De ces chimères délicates

Qui vous font dans un cœur voir tout ce qui
vous plaît,

On ne sauroit trouver d'ingrates.

Pauvres Amours, connoissez votre erreur ;
Laissez là, laissez là vos fines conjectures.

Pour croire qu'on a fait la conquête d'un cœur ,
Il faut des preuves bien plus sûres.
Quand la Belle a dit à l'Amant ,
Je partage avec vous l'amour que je vous donne ,
La preuve est bonne assurément ,
Et cependant elle n'est pas trop bonne.
On pourroit souhaiter quelque chose de mieux ,
Sans souhaiter rien de trop tendre.
Mais enfin un aveu si doux , si glorieux ,
Quoiqu'il n'ait point de suite , est toujours bon
à prendre.
Si ce n'est être heureux , c'est du moins être
aimé ,
C'est de quoi satisfaire un esprit raisonnable.
Quant au bonheur que Tircis s'est formé ,
C'est un bonheur d'Amant très-misérable.

Cette contestation aigrit les esprits ,
& les Amours ne disputèrent pas long-
temps sans venir jusqu'aux reproches.
Les délicats disoient aux autres , qu'ils
étoient trop grossiers pour goûter ces
fins plaisirs de voir les progrès qu'on
fait peu à peu dans un cœur qui se
défend , & dont la résistance est pouf-
sée à bout. Ceux qu'ils accusoient de
grossiereté , repoussaient l'injure , en
disant qu'avec tous leurs raffinemens de
délicatesse , ils avoient tellement quin-

teffencié l'amour, qu'on ne savoit plus
ce que c'étoit qu'être aimé.

Et comme les Amours ont le sang un peu chaud,
Et que la moindre bagatelle,

Un rien même, est tout ce qu'il faut

Pour faire entr'eux une grosse querelle,

Ils mettoient tous déjà la main à leurs carquois ;
Déjà pour le combat ils préparoient leurs armes ,
Et remplissoient les airs de leurs confuses voix ;

Ce n'étoit plus que troubles & qu'alarmes.

Déjà petits Amours contre petits Amours

Commençoient fierement une guerre civile ,

Si l'Hôte n'eût tâché , par ses sages discours ,

D'appaiser promptement leur bile.

Il leur fit concevoir combien leur question

Etoit pour eux de légère importance ;

Et leur dit que chacun tint son opinion ,

En attendant la fin de votre indifférence ,

Qui donneroit bientôt une décision.

Cet avis fit cesser leur ardeur belliqueuse ;

Et quand la paix fut faite, ils tomberent d'ac-
cord

Que c'étoit vous qui seule aviez eu tort

De laisser si long-temps la question douteuse.

Voilà, belle Iris, ce qui se passa dans
ce festin. Vous devez penser à vous,
car j'oubliois à vous dire que tous les

Amours jurerent qu'ils vous feroient
un méchant parti, si vous ne décidiez
pas-promptement cette question qui
avoit causé un si grand désordre.

LES ZÉPHIRS (k).

1680.

C E fut entre les lieux où faisoient leur séjour ;
L'un de l'autre éloignés, Tircis & sa Bergere,
Que deux Zéphirs, députés par l'Amour
Pour exercer un tendre ministère,
Se rencontrèrent l'autre jour.
L'un portoit à Tircis les soupirs que la Belle
Envoyoit au triste Berger :
L'autre s'étoit voulu charger
Des soupirs du Berger pour elle.
Car l'Amour a toujours mille & mille Zéphirs ;
Qui, rangés à l'envi sous son obéissance,
Portent en tous lieux les soupirs
Que les cœurs amoureux poussent pendant l'ab-
sence,
Vers les objets de leurs desirs.

(k) Il y a'une autre piece avec le même titre &
sur le même sujet , parmi les Poësies de l'Auteur,
Tome IV ; mais ces deux morceaux sont différens.

Nos deux Zéphirs d'abord se reconnurent,
Et voici l'entretien qu'ils eurent.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Je ne demande point, cher Zéphir, où tu vas;
Sans doute l'on t'envoie aux lieux que j'abandonne.

Ton ambassade est-elle bonne?
Et portes-tu bien de tendres hélas?

ZÉPHIR D'IRIS.

Pas trop, & franchement j'en voulois davantage;

Car le peu de soupirs qu'on me donne à porter,
Ne me semble pas mériter

Qu'un Zéphir entreprenne un assez long voyage:

Mais dis-moi vite, es-tu bien chargé, toi?

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Ah! vraiment je ne puis suffire

A tout ce que Tircis me veut donner d'emploi.

Porter tous les soupirs! cela de bonne foi

Passé les forces d'un Zéphire.

Quoique j'aie assez voyagé

Pour les Amans éloignés de leurs Belles,

Depuis qu'à ce métier on exerce mes ailes,

Jamais je ne fus si chargé.

ZÉPHIR D'IRIS.

A ce compte , Tircis , grace à l'inquiétude ,
Et grace aux peines qu'il ressent ,
Fait les devoirs d'Amant absent
Dans la dernière exactitude.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Sans doute on n'a point vu dans l'empire amoureux ,
De passion plus exemplaire.
Il ne ressemble point aux Amans du vulgaire ,
Qui , dans l'éloignement , chagrins en dépit
d'eux ,
Pestant contre un Amour fâcheux ,
Seroient ravis de s'en pouvoir défaire.
Tircis , quoique plongé dans un cruel ennui ,
Ne l'accuse jamais de trop de violence :
Les maux que lui cause l'absence ,
Puisqu'ils viennent d'Iris , ont des charmes pour
lui.
Iris seule l'occupe ; & quand il la regrette ,
Il goûte la douceur secrète
D'en faire son seul entretien.
Puisqu'il ne voit point ce qu'il aime ,
Il se fait un plaisir extrême
De ne prendre plaisir à rien.
Je ne fais pas , pour moi , comment on ose
De cinq ou six soupirs , payer un tel Amant ;

Et je ne fais non plus comment
Tu lui pourras offrir si peu de chose.¹

ZÉPHIR D'IRIS.

Il fera trop content , va , j'en suis assuré :
Mais vois-tu ? je me persuade
Qu'Iris pourroit avoir un peu plus soupiré
Qu'il n'est dit dans mon ambassade.
Iris est un terrible esprit ;
Epargner les aveux , c'est sa grande maxime.
Elle envoie à Tircis , qui loin d'elle languit ,
Quelques légers regrets par maniere d'acquit :
Pour les soupirs trop doux , la Belle les supprime.
Quand , à ce pauvre Amant inquiet , éloigné ,
Elle peut dérober une bonne partie
De la peine qu'elle a sentie ,
Elle croit avoir bien gagné.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Aussi j'ai remarqué que d'une étrange sorte
L'Amour est défiant sur le compte d'Iris :
Il ne peut croire encor son cœur assez bien pris.
Témoin les ordres que je porte.

ZÉPHIR D'IRIS.

Quels ordres portes-tu ?

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Telle est expressément
Dans

D I V E R S E S. 289

Dans le séjour d'Iris, la loi qu'Amour impose,
Que tout de son Berger lui parle à tout mo-
ment ;

Car on craint que son cœur n'en parle rarement,
Si sur son cœur on s'en repose.

Si la belle Iris rêve à son tendre Berger,
L'Amour veut qu'à l'envi tout flatte la Bergere,

Il veut que d'une aîle légère
Les Zéphirs autour d'elle aient soin de voltiger ;
Il veut que les oiseaux, en chantant leurs
amours,

Entretiennent ses rêveries (1) :
Mais dès qu'elle osera goûter d'autres plaisirs
Que ceux de s'occuper d'un Berger si fidelle,
Il veut que les oiseaux, les ruisseaux, les Zé-
phirs,

Tous à l'envi se déclarent contr'elle.

Z É P H I R D' I R I S.

Si l'Amour se défie, il est sûr d'autre part
Qu'Iris n'est pas sans défiance.

Si tu favois combien de prévoyance

Elle a fait voir à mon départ !

Elle m'a dit cent fois : Ecoute ;

Quand tu seras parti, Zéphir, arrête-toi,

Si tu ne trouves sur la route

Un zéphir envoyé vers moi :

(1) Il manque deux vers pour rimer aux deux précédens.

Après l'avoir trouvé sur ton chemin, avance ;
- S'il tardoit trop, reviens plutôt ici :
N'y manque pas , cher Zéphire ; ceci
Est de la dernière importance.

ZÉPHIR DE TIRCIS.

Pour moi , quand j'aurois dû ne te pas rencon-
trer ,
J'avois ordre d'aller de la même vitesse.
Mais grace aux longs discours où nous venons
d'entrer ,
Tu ne te souviens plus combien le temps nous
presse.
Vas vite t'acquitter de ta commission :
Tircis languit dans cette attente ;
Vole au gré de sa passion.
Je puis aller , je crois , d'une aîle un peu plus
lente ,
Iris est moins impatiente.

ZÉPHIR D'IRIS.

Là , là , c'est une question.



LE RUISSEAU,
AMANT DE LA PRAIRIE.

1677.

J'Ai fait pour vous trouver un assez long
voyage ,

Mon aimable Prairie ; enfin je viens à vous ;
Recevez un Ruisseau , dont le sort le plus doux
Sera de voir ses eaux couler pour votre usage.

C'est dans ce seul espoir que , sans aucun repos ,
Depuis que j'ai quitté ma source ,
J'ai toujours jusqu'ici continué ma course ,
Toujours roulé mes petits flots.

D'un cours précipité j'ai passé des Prairies ,
Où tout autre ruisseau s'amuse avec plaisir ;
Je n'ai point serpenté dans leurs routes fleuries ;
Je n'en avois pas le loisir.

Tel que vous me voyez , sachez , ne vous dé-
plaîse ,

(Car il est bon de se faire valoir)

Que plus d'une Prairie auroit été bien aise
De me donner passage & de me recevoir.

Bb ij

Mais ce n'étoit pas là mon compte ;
J'en fusse arrivé un peu plus tard en ce lieu ;
Et par une fuite assez prompte ,
Gazouillant finement , je leur disois Adieu.

Il faut vous dire tout , la feinte est inutile ,
J'en trouvois la plupart dignes de mes refus ;
Les unes , entre nous , sont d'accès si facile ,
Que tous Ruisseaux y sont les bien venus.

Elles veulent toujours en avoir un grand nom-
bre ,
Et moi dans le grand nombre aussi-tôt je me
perds ;
D'autres sont dans des lieux un peu trop décou-
verts ,
Et moi j'aime à couler à l'ombre.

J'étois bien inspiré de me garder pour vous ,
Vous êtes bien mon fait , je suis assez le vô-
tre ;
Mais aussi moi reçu , n'en recevez point d'au-
tre ,
Car je suis un Ruisseau jaloux.

A cela près , qui n'est pas un grand vice ,
J'ai d'assez bonnes qualités.
Ne craignez pas que jamais je tarisse ,
Je puis défier les étés.

Je fais que certaines Prairies

D'un Ruisseau comme moi ne s'accroissent
pas ;

Il leur faut ces torrens qui font tant de fracas ;
Mais fort souvent on voit leurs eaux taries.

Mon cours en tout temps est égal ;

Je suis tranquille & doux , ne fais point de ra-
vage ;

De plus , je viens vous faire hommage
D'une eau pure comme cristal.

Il est telle Prairie , & peut-être assez belle ,

A qui le plus petit Ruisseau ,

Suivant sa pente naturelle ,

N'iroit jamais porter deux gouttes d'eau ;

A moins que détourné par un chemin nou-
veau ,

Elle n'en amenât quelqu'un jusques chez elle.

Mais pour vous , sans vous mettre en frais ,

Sans vous servir d'un pareil artifice ,

Vous voyez des Ruisseaux qui viennent tout ex-
près

Vous faire offres de leur service ,

Et le tout pour vos intérêts.

A présent , je l'avoue , on vous trouve agréable ,

Vous donnez du plaisir aux yeux ;

Bb iij

Mais avec un Ruiffeau, rien n'est plus véritable
Que vous en vaudrez beaucoup mieux.

De cent fleurs qui naîtront, vous vous verrez
ornée ;

Je vous enrichirai de ces nouveaux trésors ;

Et vous tenant environnée ,

Avec mes eaux , je munirai vos bords.

Reposez-vous sur moi du soin de les défendre ;

A quoi plus fortement puis-je m'intéresser ?

Déjà même en deux bras je m'appête à me fen-
dre ,

Pour tâcher de vous embrasser.

Mes ondes lentement de toutes parts errantes ,

Ne pourront de ce lieu se résoudre à partir ;

Et quand j'aurai semé cent routes différentes ,

Je me perdrai chez vous plutôt que d'en sortir.

Je sens, je sens mes eaux qui bouillonnent de
joie :

De les tant retenir à la fin je suis las :

Elles vont se répandre & se faire une voie ;

Il n'est plus temps à vous de ne consentir pas.



*L E T T R E**A MADemoISELLE DE **.**1678.*

IL y a long-temps que je m'ennuie de vous appeller Mademoiselle, & d'être traité par vous de Monsieur. Je suis ravi que vous vous foyez aussi ennuyée de ces noms, & vous avez été heureusement inspirée de m'en chercher un moins sérieux. A dire vrai, ce terme de Monsieur tient un peu trop du respect, & vous pouvez le perdre hardiment pour moi, pourvu que vous consentiez à le remplacer par quelque sentiment plus agréable. Votre embarras sur ce changement de nom, venoit de la difficulté de m'en choisir un qui fût joli, & point trop tendre. C'étoit assurément une affaire.

Mais enfin tout est terminé;
Je m'en vais vous causer une surprise extrême.

Bb iv

Ce nom que vous cherchiez , l'Amour me l'a donné.

Quoi ! l'Amour ? Oui , l'Amour lui-même.
Qui se le fût imaginé !

Sans doute on ne s'attendoit guère
Que dans votre Conseil vous dussiez l'appeller.
Mais ce fripon fait bien plus d'une affaire ,
Dont il n'est pas prié de se mêler.

Je gage que vous vous préparez déjà
à le défavouer de ce qu'il a fait : mais
je vous assure qu'il en a fort bien usé ;
& vous savez aussi bien que moi , qu'il
a plus d'égard pour vous , que pour au-
cune personne du monde. Voici comme
cette négociation a été traitée.

Quand il fut que vous vouliez bien
recevoir un nom , & m'en donner un ,
il assembla tous ses petits freres les
Amours , pour délibérer là-dessus. Il
leur proposa d'abord qu'il étoit temps
que nous quittassions les noms de
Monsieur & de Mademoiselle. On ap-
porta les registres de ses conquêtes , &
on se mit à les feuilleter. Les registres
des conquêtes de l'Amour , vous vous
imaginez bien que ce doivent être
force billets galans de toutes les ma-
nieres. On trouva dans les plus anciens

les noms de mon Soleil & chere Ame.
Les Amours éclaterent de rire.

Cependant, ne vous en déplaîse,
Ces noms furent trouvés fort tendres & fort
doux

Par quelques Amours portant fraîse,
Dont nos aïeux sentoient jadis les coups.
Ils regretterent fort l'antique prud'homie,
Qui ne paroît plus dans nos ans,
Et les mots emmiellés de m'amour, de m'a-
mie,
Dont on se servoît au vieux temps.

On trouva ensuite dans des registres
plus modernes, mon cher & ma chere;
& là-dessus un gros Amour au teint
fleuri,

Qui ne connoissoit point de beauté rigoureuse,
Qui de solides mets s'étoit toujours nourri,
Et qui savoit duper le plus jaloux mari,
Et la mere la plus fâcheuse,
Cria tout haut: Mon cher & ma chere sont
bons,
Ils expriment fort bien, ils sont du bel usage;
Pourquoi feuilleter davantage?
Ordonnez qu'on prendra ces noms.

Tout beau , lui répondit certain Amour sévère ;
Nos Amans n'en font pas encore où vous pensez.
Quoi ! viendroient-ils si-tôt à mon cher & ma
chère ?

S'ils y viennent un jour , ce sera bien assez.

Vraiment , si j'en étois le maître ,
Répliqua le premier , ils doubleraient le pas :
Vous diriez qu'ils ne font que de s'entre-con-
noître ,
Ces Amans là n'avancent pas.

Malgré l'avis de cet Amour , on con-
tinua à feuilleter ; on lut les noms de
mon Berger & ma Bergere. C'est dom-
mage , dit-on , qu'ils soient trop com-
muns ; car ils sont fort jolis. En même
temps on entendit la voix d'un petit
Amour , qui dit presque tout bas : Il y
a remède à cela. On se tourna vers lui ,
& on le vit qu'il tâchoit à se perdre
dans la foule des Amours , où il s'étoit
toujours tenu caché. Mais on l'en tira ,
pour lui demander qui il étoit. Il n'é-
toit connu de personne.

Sa physionomie étoit spirituelle ,
Le teint fort beau , l'œil languissant & doux ,
La taille petite , mais belle ,
En un mot tout fait comme vous ;

Fort timide, car de sa vie

Le pauvre enfant n'avoit paru publiquement.

Il rougit, en voyant si belle compagnie,

Et sa rougeur avoit de l'agrément.

Il dit que vous étiez sa mere: mais que comme cela étoit secret, il prioit ses freres les Amours de n'en rien dire; & que si on lui laissoit le temps de reprendre un peu ses esprits, il nous donneroit, à vous & à moi s'entend, un nom dont nous aurions sujet d'être satisfaits. Si-tôt qu'il se fut remis, il ajouta qu'il falloit que vous m'appellassiez mon Berger. A la vérité, poursuivit-il, le nom est commun, comme vous l'avez déjà remarqué; mais voici le moyen d'empêcher qu'il ne le soit. Il ne l'appellera pas sa Bergere, mais sa Musette, & alors mon Berger & ma Musette seront des noms nouveaux. Ma Musette! s'écrierent les Amours. Oui, ma Musette, reprit-il d'un air un peu plus assuré; ma mere est une vraie Musette.

Elle est toute prête à charmer,

Et d'elle-même elle a tout ce qu'il faut pour
plaire;

Mais un Berger est nécessaire,

Quand il s'agit de l'animer.

Si mon avis , Amours , étoit suivi du vôtre ;
Je crois qu'il faudroit obliger
Et la Musette & le Berger ,
A certains devoirs l'un vers l'autre.

Le Berger ne dira rien d'amoureux , de doux ,
Si ce n'est avec sa Musette :

Elle distinguera son Berger entre tous ,
Et pour tout autre elle sera muette.

De plus , quelque tendre chanson
Que le Berger à sa Musette inspire ,
Elle ne pourra se dispenser de la dire ,
Ni de la prendre sur son ton.

On fut assez satisfait de la harangue
du petit Amour ; & tous les Amours se
séparèrent , après avoir résolu qu'on
vous proposeroit le nom de Musette ,
& à moi le nom de Berger.

Si vous acceptez le vôtre , songez ,
je vous prie , que le Berger voudroit
bien que sa Musette ne se fît point em-
ployer à des chansons tristes ni plainti-
ves , mais seulement à celles où l'on
marque sa reconnoissance à l'Amour.



SONGE A IRIS.

1678.

IRis, je rêvois l'autre jour
Que deux petits Amours, envoyés par leur maître,
Nous enlevoient tous deux, pour nous mener
 paraître
 Au tribunal du grand Amour.
Moi qui sentoîs ma conscience nette,
J'allois gaiement d'un pas délibéré;
Pour vous, vous n'aviez pas le visage assuré,
 Et je vous trouvois inquiète.
Sans cesse vous disiez : Amours, je suis Iris,
Dont le cœur n'a jamais connu votre puissance;
 Il faut que l'on se soit mépris :
 Mais on n'écoutoit point vos cris.
De l'Amour en cela la méthode est fort bonne;
Contre sa violence on a beau protester,
Il vous laisse tout dire, & loin qu'il s'en étonne,
 Va son chemin sans s'arrêter.
A son grand tribunal enfin on nous présente :
 Il n'avoit plus ni l'air soumis & doux,
 Ni la figure suppliante
Qu'il avoit toujours fait paraître devant vous ;

Mais fierement assis comme un Juge sévère ;
Il ne ressembloit point au plus galant des Dieux.
Un grand registre ouvert qu'il parcouroit des
yeux ,

Sembloit exciter sa colere.

C'est là qu'il voit en un moment

Les affaires de son Empire.

Chaque petit Amour vient chaque mois écrire

Ce qui se passe à son gouvernement ;

Un gouvernement, c'est-à-dire ,

Une Belle avec son Amant.

Par exemple , un Amour sujet à rendre compte

De tout ce qui dépend de son petit emploi ,

Vient écrire : Aujourd'hui Climene , sous sa
loi ,

A su ranger , si vous voulez , Oronte ;

Et puis un mois après : Climene s'attendrit ,

Reçoit les vœux d'Oronte, & n'en reçoit plus
d'autres.

Le mois suivant il est écrit :

La Climene est des nôtres.

C'est ainsi qu'on trouve à la fois

L'état de tous les cœurs dans ce vaste mé-
moire.

Heureux les Amans dont l'histoire

Change beaucoup de mois en mois.

Pour le petit Amour que son devoir engage

A veiller sur nos cœurs tombés dans son par-
tage ,

Depuis plus de deux ans que j'avance fort peu ,
 Il avoit chaque mois le même compte à rendre ;

Iris promet un aveu tendre ,

Iris promet un tendre aveu :

Du courroux de l'Amour c'étoit ici la cause.

Qu'est ceci , disoit-il , & chagrin & surpris :

Déjà depuis deux ans sur l'article d'Iris ,

Je vois toujours la même chose ,

Toujours l'aveu promis , & rien après cela.

Celles qui dès ce temps faisoient même pro-
 messe ,

Ont mille & mille fois avoué leur tendresse ;

Vraiment elles n'en font plus là.

Ce registre , quoiqu'assez ample ,

Ne me fournit aucun exemple

D'une affaire qui fasse aussi peu de progrès.

Alors de mon côté , commençant à me plaindre ,

Je crus qu'avec l'Amour j'allois être d'accord ;

Car que votre parti fût extrêmement fort ,

C'est ce que je pensois n'avoir pas lieu de crain-
 dre.

Taisez-vous , me dit-il ; vous lui persuadez

Que votre amour n'en feroit pas moins ten-
 dre ,

Quand elle ne devoit jamais vous faire entendre

Cet aveu que vous demandez ;

C'est bien là comme il s'y faut prendre.

Aimez d'un amour si constant

Qu'il vous plaira , j'en suis content ,

Mais faites quelquefois entrevoir à la Belle
Qu'en se défendant trop, elle courroit hazard
De ne pas inspirer une flamme éternelle.

Suffit il que l'on soit fidelle ?

Il faut l'être avec un peu d'art.

Je n'entends pourtant pas qu'Iris tire avantage
Du peu d'adresse de l'Amant.

Çà donc, Iris, qu'on change de langage ;

Qu'on dise, j'aime, en ce même moment.

Mais, Amour, est-il nécessaire,

Lui disiez-vous d'un air assez soumis ?

Ce tendre aveu dès long-temps est promis ;

Promettre un aveu, c'est le faire.

Non, en termes exprès, il faut vous déclarer ;

Pour la première fois, que ce mot coûte à dire !

Vous avez eu deux ans à vous y préparer,

Cela ne doit-il pas suffire ?

Vous tombiez, belle Iris, dans un doux embar-
ras ;

Mais l'Amour demandoit la chose un peu plus
claire.

Quoi ! vous vous obstinez, reprit-il, à vous
faire ?

Hé bien, vous allez voir que pour d'autres
appas,

Tircis négligera tous les soins de vous plaire.

La menace en nous deux fit un effet contraire.

Vous criâtes : Amour, ah ! ne le faites pas.

Je répondis : Amour, vous ne le sauriez faire.

Enfin

Enfin , l'Amour , Iris , fut si bien vous presser ,
Avec cette colere ou véritable ou feinte ,
Que vous dites : Eh bien , puisque j'y suis con-
trainte ,

Puisqu'on ne peut s'en dispenser ,
Il est vrai Votre bouche alloit prononcer ,
J'aime.

Votre air , votre langueur , votre silence même ,
Par avance déjà sembloient le prononcer :
Votre teint se couvroit d'une rougeur nouvelle ;
Vos timides regards se détournoient de moi ;

Pourquoi dans cet instant , pourquoi
Une funeste joie , hélas ! m'éveilla-t-elle ?
Tel est mon sort ; ce mot si cher à mes souhaits ,
Et que j'ai mérité par un amour si tendre ,
Je me verrai toujours sur le point de l'entendre ,
Et je ne l'entendrai jamais.



TRADUCTION DU REFRAIN

Du Pervigilium Veneris : Cras amet qui nunquam amavit ; quique amavit , cras amet.

L'ENFANT aîlé, que l'Univers adore,
Prescrit à tous cet ordre souverain.
Aimez demain, si vous n'aimez encore ;
Si vous aimez, aimez encore demain.

V E R S DE MANILIUS.

..... *D*UM quærimus , ævum
Perdimus , & nullo votorum fine beati ,
Victuros agimus semper , nec vivimus unquam.

IMITATION.

Dans des soins éternels nous perdons nos années,
Par l'inquiet desir de les voir fortunées ;
Et toujours agités par de nouveaux souhaits ,
Nous projettons de vivre , & ne vivons jamais.

C O U P L E T

SUR LES DEMOISELLES LOYSON.

Q Uatre beaux yeux m'ont su charmer ;
 Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.
 Deux sœurs , que je n'ose nommer ,
 Me tournent la cervelle.
 Ah ! mon mal ne vient que d'aimer ,
 Mais je ne fais laquelle.

SUR LE MARIAGE.

Dans les nœuds de l'hymen , à quoi bon m'en-
 gager ?

Je suis un , cela doit suffire ;

Si j'étois deux , mon état seroit pire :

C'est bien assez de moi pour me faire enrager.

*SUR cette expression assez commune : Tuer
 le Temps. C'est le temps qui parle.*

Lorsque pour s'amuser , sans cesse ils s'éver-
 tuent ,

Ces Messieurs les Humains , ils disent qu'ils me
 tuent :

Moi , je ne me vante de rien ;

Mais , ma foi , je m'en venge bien.

V E R S

De l'Auteur , dans la quatre-vingt-dix-septieme année de son âge , sur son estomac.

Q U'ON raisonne *ab hoc & ab hac*
 Sur mon existence présente ,
 Je ne suis plus qu'un estomac ;
 C'est bien peu , mais je m'en contente.

A un homme qui alloit publier un Ouvrage.

Dans la lice où tu vas courir ,
 Songe un peu combien tu hasardes.
 Il faut avec courage également offrir
 Et ton front aux lauriers, & ton nez aux nasar-
 des.

F I N.

T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans ce Volume.

Pièces relatives à M. de Fontenelle.

ELOGE de M. de Fontenelle , par
M. le Beau , Secrétaire perpétuel de
l'Académie des Inscriptions & Belles-
Lettres , lu dans l'Assemblée publique
d'après Pâques 1757. Page j

Extrait du Discours prononcé par M. Se-
guier , l'un des Avocats Généraux du
Parlement de Paris , lorsqu'il fut reçu à
l'Académie François le jeudi 31 Mars
1757 , à la place de M. de Fontenelle.

xxvij

Extrait de la Réponse de M. le Duc de
Nivernois à M. Segulier. xxxvij

Extrait du Mercure du mois de Février
1681. lj

Vers de M. Fuselier pour les Blondes , en

<i>réponse à ceux de M. de Fontenelle pour les Brunes.</i>	lv
<i>Vers adressés à M. de Fontenelle par M. de Crébillon , & prononcés dans l'Assemblée publique de l'Académie Française , le jour de Saint Louis 25 Août 1741,</i>	lvj
<i>Lettre de M. Maty , Garde de la Bibliothèque Britannique , à M. de Fontenelle , en lui envoyant le Poëme de Vauxhall.</i>	lix
<i>Elegia in obitu D. de Fontenelle , lecta in consessu Acad. Roth. 26 Januarii 1757.</i>	lxiiij

Lettres de M. de Fontenelle.

<i>Lettre I. à M. Vieussens , Médecin de Montpellier ,</i>	I
<i>Lettre II. à M. le Clerc.</i>	3
<i>Lettre III. à M. Gottsched , Professeur à Léipsic.</i>	6
<i>Lettre IV. au même</i>	10
<i>Extrait de la Gazette Littéraire de l'Europe.</i>	14
<i>Lettre V. au Chevalier Hans Sloane , Président de la Société Royale de Londres.</i>	17
<i>Lettre VI. au même.</i>	19
<i>Lettre VII. au même.</i>	20

T A B L E.

311

Lettre VIII. à M. Boullier.	21
Lettre IX. au même.	26
Lettre X. au même.	28
Lettre XI. au même.	30
Lettre XII. de M. Boullier.	33
Lettres XIII, XIV & XV. à M. s'Gravesende, & réponses.	38
Lettre XVI. des Auteurs du Journal Littéraire, à M. de Fontenelle.	47
Lettre XVII. de M. Lockman. Epître Dédicatoire à M. de Fontenelle, de la Traduction Angloise de l'Histoire de Psyché de la Fontaine.	50
Lettre XVIII. Réponse de M. de Fontenelle à M. Lockman.	57
Lettre XIX. à M. Vernet, Professeur à Genève.	61
Lettre XX. au même.	65
Lettre XXI. au même sur le tutoyement.	70
Lettre XXII au même.	75
Lettre XXIII. de M. de Montesquieu, sur le même sujet du tutoyement.	77
Lettre XXIV. à l'Académie de Rouen.	80
Lettre XXV. de M. le Cat, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Rouen, à M. de Fontenelle, en lui envoyant l'Eloge du Pere Marcastel,	

<i>Associé de la même Académie.</i>	82
Lettre XXVI. Réponse de M. de Fontenelle.	83
Lettre XXVII. à feu Madame la Margrave de Bareith, sœur du Roi de Prusse.	84
Lettre XXVIII. Réponse de Madame la Margrave de Bareith.	85
Lettre XXIX. à M. Formey, en réponse à celle par laquelle il avoit notifié à M. de Fontenelle son association à l'Académie de Prusse.	66
Lettre XXX. de Mademoiselle de Launay, depuis Madame de Staal, à M. de Fontenelle.	90
Lettre XXXI. Réponse de M. de Fontenelle.	93
Lettre XXXII. de Madame de Staal.	95
Lettre XXXIII. de M. l'Abbé de Bragelongne, de l'Académie des Sciences.	97.
Lettre XXXIV. de M. de Pontchartrain.	99
Lettre XXXV. de M. l'Abbé Bignon.	100
Lettre XXXVI. du même.	103
Lettre XXXVII. de M. le Comte de Maurepas.	104
Lettre XXXVIII. du même.	105
Lettre	

T A B L E.

	313
Lettre XXXIX. <i>du même.</i>	106
Lettre XL. <i>du même.</i>	107
Lettre XLI. <i>de M. Jacques Serces.</i>	108
Lettre XLII. <i>de M. Hausen.</i>	112
Lettre XLIII. <i>de M. l'Abbé de la Pil-</i> <i>loniere.</i>	116
Lettre XLIV. <i>de M. Chauvelin , Garde</i> <i>des Sceaux.</i>	120
Lettre XLV. <i>de M. de Fontenelle à M.</i> <i>de Montesquieu.</i>	121
Lettre XLVI. <i>de M. le Cat à M. de</i> <i>Fontenelle.</i>	123
Lettre XLVII. <i>du même au même.</i>	126
Lettre XLVIII. <i>de M. de Bettencourt à</i> <i>M. de Fontenelle.</i>	129
Lettre XLIX. <i>du même.</i>	132
Lettre L. <i>du Pape Benoît XIV (Lam-</i> <i>bertini) à M. de Fontenelle.</i>	137
Lettre LI. <i>de M. de Fontenelle au Roi de</i> <i>Pologne , Duc de Lorraine & de Bar,</i> <i>pour le remercier de la place qu'il lui avoit</i> <i>accordée dans la Société des Sciences &</i> <i>Belles-Lettres de Nancy.</i>	139
Lettre LII. <i>Réponse du Roi de Pologne.</i>	140
<i>Lettres de M. de Fontenelle au Père Castel.</i>	141
<i>Lettres du Père Castel à M. de Fontenelle.</i>	156

<i>Lettres de M. de Fontenelle au Cardinal de Fleury, avec les Réponses.</i>	173
<i>Lettres de M. de Fontenelle à Mademoiselle de Raymond de Farceaux, depuis Madame de Forgeville.</i>	193
<i>Portrait de M. de Fontenelle, par feu Madame de Forgeville.</i>	222
<i>Lettre de M. de Brevedent à Madame de Forgeville.</i>	224
<i>Lettre de M. de Fontenelle sur Eléonore d'Yvrée, ou les malheurs de l'Amour, petit Roman de Mademoiselle Bernard.</i>	227
<i>Huit Lettres du Chevalier d'Her (par M. de Fontenelle) supprimées dans les dernières Editions.</i>	235
<i>Avertissement de la première Edition des Lettres du Chevalier d'Her** en 1683.</i>	253

Poësies diverses de M. de Fontenelle.

<i>Le Rossignol, la Fauvette & le Moineau, Fable.</i>	255
<i>L'Amour noyé.</i>	257
<i>Epitaphe de l'Amour.</i>	260
<i>Sonnet à une de ses amies qui l'avoit prié de lui apprendre l'Espagnol.</i>	261
<i>Eloge de Marquès, petit chien Aragonois.</i>	262

T A B L E.	315
<i>L'Indifférence à Iris.</i>	266
<i>Réponse d'Iris à l'Indifférence.</i>	269
<i>Apollon à Iris.</i>	271
<i>L'Amour à Iris.</i>	274
<i>Tircis à Iris.</i>	276
<i>Les Zéphirs.</i>	285
<i>Le Ruisseau amant de la Prairie.</i>	291
<i>Lettre à Mademoiselle de **.</i>	295
<i>Songe à Iris.</i>	301
<i>Traduction du refrain du Pervigilium Veneris.</i>	306
<i>Imitation de quelques Vers de Manilius.</i>	ibid.
<i>Couplet sur les Demoiselles Loyson.</i>	307
<i>Sur le Mariage.</i>	ibid.
<i>Sur cette expression assez commune: Tuer le temps.</i>	ibid.
<i>Vers de l'Auteur sur son estomac.</i>	308
<i>Vers à un homme qui alloit publier un Ouvrage.</i>	ibid.

Fin de la Table.

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

28. 11. Vol

14-

15-





